



HAL
open science

Récits de voyage au féminin : des Parisiennes autour du monde au XIXe siècle

Marie-Pierre Auvray

► **To cite this version:**

Marie-Pierre Auvray. Récits de voyage au féminin : des Parisiennes autour du monde au XIXe siècle. Littératures. 2020. dumas-03103480

HAL Id: dumas-03103480

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03103480v1>

Submitted on 8 Jan 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

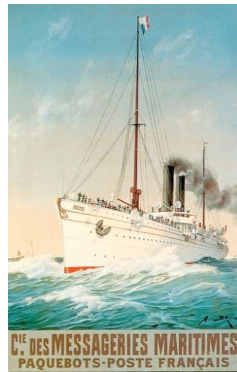
Master Arts Lettres et Civilisations

Parcours Littérature Française et Comparée

Master 2 / Année 2019-2020

Mémoire de recherche

**Récits de voyage au féminin : des Parisiennes
autour du monde au XIX^e siècle**



Marie-Pierre AUVRAY

Sous la direction de Paul-André CLAUDEL

Laboratoire L'AMo - UFR Lettres et Langages - Université de Nantes

*A toutes les femmes qui essaient d'être libres,
en particulier à mes grands-mères, à ma mère,
et à ma grande amie, trop tôt partie.*

Remerciements

Ma profonde reconnaissance va tout d'abord à Paul-André Claudel, maître de conférences en Littérature comparée à l'Université de Nantes et directeur de ce mémoire. Qu'il soit ici remercié pour la foisonnante richesse de ses cours, la pertinence de ses conseils et la grande bienveillance dont il a fait preuve à mon égard tout au long de ce travail.

A Nathalie Grande, professeure des Universités et responsable de l'UFR de Lettres à l'Université de Nantes, toute ma gratitude pour l'enrichissement et l'ouverture apportés par ses cours mais aussi pour son soutien sans faille dans les plus rudes moments de ces années d'étude.

Je remercie chaleureusement Benoit Chetaille, responsable de la bibliothèque du département de Lettres de l'Université de Nantes pour son aide aussi discrète que précieuse, tant dans la recherche des ouvrages que dans leur mise à disposition.

Je souhaite aussi rendre hommage à trois enseignants de mon passé, Bernard Trap, Alain Occelli et Jean-Pierre Allix qui m'ont chacun transmis une part de ce qui irrigue ce mémoire : la confiance joyeuse en la vie, la curiosité pour l'écriture et la littérature, le goût de la géographie comme voyage.

Je n'oublie pas de remercier mes parents qui m'ont encouragée dans cette reprise d'étude et ont patiemment relu l'ensemble de ces pages. J'espère humblement qu'ils seront fiers de cet aboutissement.

Enfin, ce mémoire n'aurait pu voir le jour sans la patience et le soutien indéfectibles de mes trois piliers, mon mari Guillaume et mes enfants, Ninon et Angel. Qu'ils soient ici remerciés pour tout ce qu'ils m'ont donné, bien au-delà de ce travail.

Table des matières

INTRODUCTION.....	11
I. DES PARISIENNES INTREPIDES AUTOUR DU MONDE.....	15
1. Femmes dans un monde en mouvement.....	15
a) <i>Le XIX^e siècle, un long siècle de mutations.....</i>	<i>16</i>
b) <i>Avancées sociales et libération des femmes.....</i>	<i>18</i>
c) <i>Le grand siècle des voyages.....</i>	<i>21</i>
2. Présentation du corpus	24
a) <i>De Marseille à Shanghai et Yedo, récits d'une Parisienne.....</i>	<i>24</i>
b) <i>Une Parisienne au Brésil.....</i>	<i>27</i>
c) <i>Les Indes et l'Extrême-Orient, Impressions de voyage d'une Parisienne.....</i>	<i>30</i>
3. Récits de voyage au féminin	33
a) <i>Un genre en vogue au XIX^e siècle.....</i>	<i>33</i>
b) <i>Tentative de définition d'un genre polymorphe</i>	<i>36</i>
c) <i>Pour une approche genrée.....</i>	<i>40</i>
II. RACONTER L'AILLEURS POUR SE DIRE	45
1. Diversité des voyages, variété des récits	45
a) <i>Des Parisiennes réelles ou fantasmées ?</i>	<i>46</i>
b) <i>Pourquoi partir ?</i>	<i>50</i>
c) <i>Désir d'écrire.....</i>	<i>55</i>
2. Le récit, reflet du regard porté sur l'autre	60
a) <i>Exotisme, préjugés et littérature coloniale</i>	<i>61</i>
b) <i>Des motifs choisis</i>	<i>67</i>
c) <i>Un regard dominé par la culture ou par le genre ?.....</i>	<i>71</i>

3. Le voyage, révélateur de la parole féminine	75
a) <i>Les préfaces, témoins d'une posture ambiguë</i>	75
b) <i>Le voyage, miroir de la féminité</i>	78
c) <i>Une écriture féminine ou féministe ?</i>	82
III. LE RECIT DE VOYAGE, TERREAU D'EMANCIPATION.....	89
1. Oser écrire le voyage	89
a) <i>Des postures auctoriales variées</i>	90
b) <i>Dans l'ombre d'un homme.....</i>	94
c) <i>L'identité féminine au cœur du récit</i>	98
2. Publication et réception des écrits féminins.....	102
a) <i>Aventurières et bas bleus : une double peine.....</i>	103
b) <i>L'épreuve de la publication</i>	107
c) <i>Réception et postérité des récits.....</i>	111
3. La transgression au cœur du récit	115
a) <i>Affirmation de soi et transgression sociale.....</i>	116
b) <i>L'ordre établi à l'épreuve de l'altérité</i>	120
c) <i>Une émancipation incertaine mais fantasmée</i>	125
CONCLUSION	129
BIBLIOGRAPHIE.....	131
1. Corpus d'étude et autres œuvres des trois autrices	131
2. Récits et biographies d'écrivaines voyageuses.....	131
3. Anthologies et histoire du récit de voyage.....	133
4. Histoire des femmes et du voyage	134
5. Ecriture féminine et questions de genre.....	136
6. Ressources internet	137
ANNEXES.....	139

I. TABLEAU DE RECENSEMENT INITIAL : RECITS DE VOYAGE FEMININS	
REDIGES EN FRANÇAIS AU XIX^E SIECLE	140
II. TABLEAU COMPARATIF DES AUTRICES	147
III. TABLEAU COMPARATIF DES OUVRAGES.....	148
IV. ITINERAIRES SUIVIS PAR LES AUTRICES.....	149
1. Laure Durand-Fardel	149
2. Louise Bourbonnaud.....	149
3. Adèle Toussaint-Samson.....	149
V. RELEVÉ DES PRINCIPALES OCCURRENCES DANS LES RECITS	150
VI. LES FEMMES DANS LES ANTHOLOGIES DE VOYAGEURS DE LA	
COLLECTION BOUQUINS	151
1. Egypte (XIX^e – XX^e siècle) : 11/63	151
2. Chine (Moyen Age – chute empire chinois) : 11/129.....	152
3. Brésil (XVI^e – XX^e siècle) : 3/82	153
4. Russie (XVIII^e – XIX^e siècle) : 4/44	153
5. Algérie (1830-1930) : 4/26	154
6. Asie centrale et Tibet (du Moyen Âge à la première moitié du XX^e siècle) :	
7/66	154
7. Orient (XIX^e siècle) : 2/39	155
8. Inde (1750-1820) : 0/51.....	155
9. Polynésie (XVI^e – XX^e siècle) : 1/53	155
10. Espagne (16^e – 19^e) : 6/88.....	155
ILLUSTRATIONS.....	157

Introduction

La genèse de ce travail est à rechercher dans notre parcours personnel, construit autour d'un double intérêt pour les voyages et les études - de géographie puis de lettres - et d'un attrait jamais démenti pour l'écriture, les récits de voyage et l'histoire des femmes. Fidèle à ce chemin aux multiples détours, ce mémoire s'intéresse à celles qui, au XIX^e siècle, ont eu la témérité de quitter leur foyer pour partir à la découverte du vaste monde. Il propose l'étude comparée de trois récits de voyage écrits par des Françaises et qui ont en commun de porter un titre mentionnant le substantif *Parisienne* : *De Marseille à Shanghai et Yedo. Récits d'une Parisienne*, *Une Parisienne au Brésil* et enfin *Les Indes et l'Extrême-Orient. Impressions de voyage d'une Parisienne*. A travers leurs récits, ces Parisiennes - réelles ou fantasmées - nous livrent leurs impressions personnelles sur les pays visités mais aussi leur témoignage sur la société et la place qu'y tiennent les femmes. Même si ce corpus est loin d'être uniforme en termes de contenu, de style et de réception, il nous permet de croiser le regard de plusieurs femmes sur l'époque traversée afin d'en tirer quelques réflexions sur le domaine encore trop peu étudié de l'écriture viatique féminine.

L'idée précise de notre sujet a mûri ces deux dernières années à partir de nos principaux centres d'intérêt, l'histoire des femmes, l'écriture et le voyage, à la faveur des cours suivis à l'université. La découverte que la littérature viatique, englobant les récits de voyage, entrait légitimement dans le champ de la recherche littéraire a autorisé le choix de notre sujet pour un mémoire de recherche. La découverte ensuite de l'approche comparatiste qui fait le lien entre les œuvres, les époques et les disciplines pour discuter et nourrir un questionnement a conforté notre désir d'une approche interdisciplinaire si ce n'est interculturelle. La découverte enfin du concept de réception, notamment appliqué aux autrices, a éclairé notre réflexion et nourri nos pistes de recherche. Mais ces différents éléments ne constituaient pas un sujet de recherche : il fallait les réunir autour d'un axe cohérent, définir un corpus d'étude auquel appliquer un questionnement précis puis formuler une problématique, en somme définir solidement notre sujet. La première difficulté a donc été d'ordre méthodologique car après avoir décidé de travailler sur les écrivaines voyageuses et leur réception, il nous fallait délimiter un corpus d'étude. Ne partant pas d'un récit de voyage en particulier mais d'une idée, il importait en effet

trouver les textes à étudier pour faire prospérer cette idée. Les recherches effectuées dans différentes bases de données nous ont permis de découvrir un nombre significatif de récits publiés par des Européennes à la suite d'un voyage, dont une large majorité au XIX^e siècle : notre surprise a été grande de recenser près d'une centaine de récits féminins. Nous avons alors choisi de concentrer notre attention sur la seconde moitié de ce siècle, la richesse des ressources disponibles nous semblant permettre une comparaison nourrie. Ce choix, fruit apparent du hasard, se trouvait finalement en cohérence avec notre parcours : quoi d'étonnant à ce que le « siècle du voyage » soit celui qui retienne notre attention ?

Mais si ce foisonnement était en soi une bonne nouvelle, car il validait la richesse du domaine choisi en démontrant l'engouement pour le récit de voyage au XIX^e siècle, il impliquait un tri drastique pour ne conserver que quelques ouvrages sur l'ensemble collecté. La seconde difficulté a donc été de choisir, parmi tous ces récits, ceux qui constitueraient notre corpus d'étude en opérant de sérieuses coupes dans la matière première identifiée. Nous avons opté pour une classification rigoureuse, sous forme de tableau, recensant les noms, les dates, les titres, les destinations, les motivations, les particularités de chacune¹ afin d'avoir une vue d'ensemble des sources disponibles. Nous avons alors déterminé d'autres critères de choix, dont le premier a été la langue d'écriture. Les voyageuses recensées étant originaires de nombreux pays européens, nous avons choisi de ne retenir que les Françaises afin de constituer un corpus culturellement cohérent, en évitant de probables écarts culturels. Mais il fallait encore restreindre notre panel car après ce tri, nous trouvions encore soixante et onze femmes ayant publié en français un ou plusieurs récits de voyage entre 1850 et 1900. Quel ultime critère utiliser, sans avoir lu les nombreux ouvrages concernés, pour les départager ? Une particularité nous est alors apparue, en parcourant notre tableau de recensement : le substantif « Parisienne » revenait de manière récurrente dans les titres des ouvrages, comme révélateur d'une mode et d'un état d'esprit. Un relevé précis nous a alors permis de localiser une Parisienne à Chicago, une autre à Shanghai, une troisième en Asie centrale puis dans l'Himalaya, une quatrième au Brésil, une cinquième aux Indes et en Extrême-Orient, une sixième en Océanie. Cette découverte nous a semblé faire sens malgré sa contingence : ne choisir que les récits des « Parisiennes » nous ouvrait une porte d'entrée inattendue dans un si vaste sujet en départageant ces voyageuses de manière originale. Cet angle d'approche apportait de surcroît une touche de

¹ Voir annexe 1, *Tableau de recensement initial : récits de voyages féminins au XIX^e siècle*.

fantaisie à notre travail et ce qu'il fallait de plaisant pour nous y plonger durant deux années. Mais il nous est rapidement apparu que la masse imposante constituée par ce corpus ne pouvait convenir pour un travail de master et nous avons isolé trois ouvrages parmi les six, espérant qu'il nous serait donné par la suite la possibilité de les englober en totalité dans une recherche de plus grande ampleur. Nous avons ainsi, suivant trois étapes successives, délimité notre corpus aux trois récits de voyage que nous présenterons dans la première partie.

Après ces précisions sur notre démarche, présentons maintenant la problématique que nous avons choisi de développer. Intéressée par le voyage et son récit, nous avons souhaité nous pencher sur le versant féminin de l'écriture viatique. En effet, les récits masculins sont connus et reconnus et leurs auteurs aisément cités par le grand public : qui ne connaît Henri de Monfreid, Chateaubriand ou Nicolas Bouvier ? En revanche, rares sont les femmes voyageuses connues et encore moins reconnues comme écrivaines : leur invisibilité est à peu près totale, à l'exception de quelques-unes qui ne semblent mises en avant que pour mieux oublier toutes les autres. Notre première intention est donc de les faire connaître en exhumant leurs écrits afin de les sortir des oubliettes où les tient l'histoire littéraire. Nous souhaitons par ailleurs montrer que contrairement à une opinion répandue, le voyage n'est pas réservé aux hommes au XIX^e siècle et que de nombreuses femmes intrépides ont pris le chemin du monde en bravant les difficultés et les conventions.

A la lecture des textes de nos trois autrices mais aussi d'autres femmes voyageuses, il nous est alors apparu que certaines questions se posaient avec évidence. En premier lieu, celle de la liberté et de l'indépendance dont ces femmes faisaient preuve à une époque où leurs consœurs étaient cantonnées au rôle convenu d'épouses sous tutelle. Comment pouvaient-elles décider de partir ainsi découvrir le monde alors que l'ordre social dominant les vouait au foyer et à la soumission ? Cet étonnement premier nous encourageait à creuser leurs écrits pour y trouver des indices, des réponses ou du moins des pistes de compréhension. Ensuite, la question de l'écriture et de la portée littéraire des récits revenait avec insistance, tout comme celle de leur réception. Ayant vérifié que le genre viatique incluait ces récits de voyage dans le champ de la recherche littéraire, il s'est avéré indispensable de questionner leur style, leur contenu et la réception qui leur avait été réservée. Enfin, nous nous sommes demandé si cette réception portait sur la seule qualité littéraire des ouvrages ou si elle était teintée de préjugés influençant le jugement de la critique et du public en raison du sexe de leur autrice. Finalement c'est au carrefour de ces trois questions - liberté, écriture, féminité ou féminisme – que le point central

de notre questionnement s'est clairement révélé : le récit de voyage, en permettant l'expression d'une parole féminine, favorise-t-il l'émancipation des femmes ou au contraire, vient-il renforcer les stéréotypes de genre ?

Il nous fut dès lors possible de formuler clairement notre problématique de recherche : la littérature viatique féminine de la seconde moitié du XIX^e siècle favorise-t-elle une forme d'émancipation ou conforte-t-elle au contraire l'ordre social établi, dans le contexte d'émergence d'un mouvement européen de libération des femmes ? Pour tenter d'y répondre, nous proposons d'étudier les récits de voyages de trois Parisiennes sous forme d'étude de cas croisée, en suivant une grille de lecture critique pour relever les éléments d'analyse pertinents, infirmant ou confirmant l'hypothèse de la portée émancipatrice des récits de voyage. Dans une première partie, « Des parisiennes intrépides autour du monde », nous présenterons d'abord le contexte historique particulier du XIX^e siècle, puis les trois récits de voyage qui ont retenu notre attention en soulignant leurs similitudes mais aussi leurs dissemblances, et enfin nous tenterons de définir et de délimiter le champ de notre étude sur le récit de voyage. Dans la seconde partie, « Raconter l'ailleurs pour se dire », nous creuserons la question des spécificités d'une littérature viatique féminine en comparant les différents récits et en nous demandant si, étant l'œuvre d'une femme, elle en est forcément féministe. Enfin, dans la troisième partie, intitulée « Le récit de voyage, terreau d'émancipation », nous tâcherons de placer notre réflexion dans une double perspective genrée et historique, en questionnant la portée de ces récits, leur réception publique mais aussi leur empreinte dans la littérature et l'imaginaire collectif. L'étude précise et comparée des récits permettra, nous l'espérons, d'en faire ressortir les points communs mais aussi les divergences notamment sur deux questions toujours actuelles, celle des liens entre féminin et féminisme et celle de l'existence, ou non, d'une écriture proprement féminine. A partir d'un état de la recherche actuelle, nous espérons ainsi identifier ce qui est nouveau et original dans les textes étudiés, et ce qui permet de compléter les travaux déjà publiés, notamment sur les questions du genre de l'écriture et de l'émancipation féminine qui sont au cœur de nos recherches.

I. Des Parisiennes intrépides autour du monde

Les trois récits que nous étudions ont été publiés dans la seconde moitié du XIX^e siècle, entre 1879 et 1892, soit sur une période resserrée d'un peu plus de dix années. Cela signale sinon une mode éditoriale, du moins un phénomène suffisamment marquant pour mériter qu'on s'y arrête. Nous allons d'abord présenter quelques éléments de contexte historiques, politiques et sociaux afin de resituer ces récits dans leur époque. Nous présenterons ensuite les trois autrices et leur récit dans leur ordre de parution - qui ne correspond pas, nous le verrons, à l'ordre des voyages. Enfin, nous questionnerons le genre viatique, la portée littéraire de ces récits et la place des femmes dans le paysage culturel et éditorial de l'époque.

1. Femmes dans un monde en mouvement

La seconde partie du XIX^e siècle est une période mouvementée en France, marquée par une succession de régimes politiques et de bouleversements sociaux. Les progrès technologiques qui conduisent à la révolution industrielle favorisent les mouvements de population et entraînent un brassage culturel inédit. Les Français se déplacent en masse, peuplent les grandes villes et s'expatrient dans les colonies. En parallèle, les déplacements sont facilités par le développement des moyens de transport et la mode du voyage se répand dans la société, menant de nombreux Français au-delà des rives de la Méditerranée vers l'Orient, les Amériques ou l'Extrême-Orient. Portées par cette effervescence, encouragées par la chute de l'Ancien Régime et les promesses de la Révolution française, les femmes prennent peu à peu leur autonomie et revendiquent des droits nouveaux. Les premiers mouvements féministes apparaissent, réclamant la citoyenneté et le droit de vote pour toutes, et de nombreuses Françaises quittent leur foyer pour partir à la découverte du vaste monde, signes d'un profond bouleversement de la société.

a) Le XIX^e siècle, un long siècle de mutations

La période concernée par nos récits est, d'un point de vue historique, une période charnière. Le XIX^e siècle, qualifié par les historiens de « siècle long » courant pour certains de 1789 à 1914², est en effet marqué en France par une succession de révolutions. Du point de vue institutionnel, la mutation est profonde puisque les français voient se succéder, après la Révolution de 1789, trois républiques, deux monarchies et deux empires. La démocratie et le parlementarisme finissent par s'imposer avec l'avènement de la Troisième République (1870-1940) et le triomphe des républicains et des libéraux, après de nombreux soubresauts.

Au milieu du siècle, la France métropolitaine est peuplée d'un peu plus de 35 millions d'habitants, ils seront 40 en 1900. Lorsque parait le premier de nos récits de voyage, en 1879, c'est une nation dominante, sûre de sa supériorité et internationalement respectée. Cependant, à la suite de la défaite de 1870 et de l'épisode tragique de la Commune, la République reste très contestée jusqu'en 1890 et la capitulation face à l'Allemagne de Bismarck laisse des traces durables. D'un point de vue économique, elle connaît une croissance importante (qui s'infléchit après 1870) sous l'impulsion de la révolution industrielle, avec le développement des moyens de production et de communication. Cet élan bouleverse l'équilibre entre ville et campagne et entraîne l'apparition de la classe ouvrière et avec elle, d'une nouvelle doctrine, le socialisme qui s'épanouit dans les faubourgs misérables des grandes villes. Les expositions universelles, symboles d'un modèle industriel en plein essor, font leur apparition en 1851 et se succèdent ensuite à un rythme soutenu³, portant à son apogée l'idée de progrès et de supériorité des civilisations occidentales.

Dans cette seconde moitié du XIX^e siècle, les Français vivent donc dans une atmosphère de progrès, de prospérité nationale et de relative insouciance qui culmine durant la Belle Epoque (1880-1914) avant le désastre des grands conflits mondiaux. Cependant, l'antagonisme franco-

² La délimitation temporelle du XIX^e siècle est sujette à controverse chez les historiens. Certains affirment que le siècle commence en 1789, lors de la Révolution française, alors que d'autres commencent ce siècle en 1814, après la défaite des armées napoléoniennes. De même, certains considèrent qu'il se prolonge jusqu'en 1914, voire jusqu'en 1945. C'est l'historien britannique Eric Hobsbawm qui a été à l'origine de cette périodisation avec les trois ouvrages fondateurs publiés chez Fayard, dans lesquels il défend l'idée d'un siècle long, divisé en trois ères successives : *L'Ère des révolutions : 1789-1848* (1970), *L'Ère du capital : 1848-1875* (1978) et *L'Ère des empires : 1875-1914* (1989). Il oppose ce long XIX^e siècle (1789-1914) au « bref XX^e siècle » (1914-1989).

³ Celle de Chicago en 1893 est la première à présenter un pavillon des femmes. On en trouve une description détaillée dans le récit d'une autre voyageuse, Marie Grandin, *Une Parisienne à Chicago (1892-1893)*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, coll. Voyageurs, 2014.

allemand qui suit la défaite de 1870 engendre la montée du nationalisme et un esprit de revanche sensibles dans l'opinion publique. Les discours belliqueux dominant et l'époque est au soupçon - l'affaire Dreyfus en 1894 en est un triste symbole. Les Français sont donc à la fois divisés et persuadés de leur supériorité dans un monde soumis à l'hégémonie des grandes puissances européennes. Le rayonnement international de la France est alors important et son empire colonial, constitué depuis le XVI^e siècle, est en pleine expansion. Les colonies permettent d'agrandir l'aire d'influence française, de démontrer sa puissance et d'enrichir le pays en lui fournissant d'importantes richesses (coton, cacao, café, bois précieux...). À partir des années 1830 se développe ce que les historiens appellent le « second espace colonial »⁴, composé principalement de régions d'Afrique (Algérie en 1830 mais aussi anciens comptoirs comme le Sénégal ou le Gabon), d'Asie (Indochine) et d'Océanie (Polynésie française, Nouvelle-Calédonie, Nouvelles-Hébrides). Constitué de comptoirs, de colonies ou de protectorats, cet empire est le deuxième plus vaste du monde, derrière l'empire colonial britannique, et s'étend à son apogée (au début du XX^e siècle) sur plus de douze millions de km². La rivalité qui oppose la France et l'Angleterre est forte à cette période et se cristallise autour de plusieurs points stratégiques, comme le canal de Suez⁵.

Habités par la notion de progrès et mus par un fort patriotisme renforcé par la défaite de 1870, de nombreux Français tentent l'aventure coloniale avec le désir de prouver la supériorité de leur pays sur les autres nations, tout en espérant faire fortune outre-mer ou du moins trouver une vie meilleure. Selon René Rémond,

La conquête coloniale au XIX^e siècle ne procède pas d'une volonté systématique des Etats [...], elle est plutôt la conséquence d'une succession désordonnée d'initiatives tantôt individuelles tantôt collectives – mais presque toujours privées – qui devancent l'intervention des Etats et les mettent devant le fait accompli. [...] Tirant son argument principal de sa supériorité, de son avance technique et culturelle, l'Europe se croit des devoirs à l'égard des autres continents⁶.

⁴ Le premier espace colonial avait été constitué, entre le XVI^e et le XVIII^e siècle, de plusieurs territoires en Afrique (Gorée, Saint Louis, Rufisque), en Amérique (Arcadie, Canada, Terre-Neuve, Louisiane) et dans les Caraïbes (Saint Domingue, Guyane, Antilles).

⁵ Inauguré en 1869, le canal de Suez relie la mer Méditerranée (Port Saïd) à la mer Rouge (Suez). Point de passage stratégique pour le transport maritime, il génère d'importantes recettes (droits de péages) que se partagent alors la Grande-Bretagne et la France, actionnaires majoritaires de la compagnie universelle du canal maritime de Suez.

⁶ René Rémond, *Introduction à l'histoire de notre temps. Le XIX^e siècle (1815-1914)*, Paris, Seuil, coll. Points, 1974, p.220.

Cette nouvelle vague de colonisation reflète l'évolution libérale de la société, traversée par davantage d'initiatives privées, individuelles ou collectives, et l'affirmation de motivations personnelles (familiales, religieuses ou philosophiques), ce que René Rémond qualifie de causes « *morales, philosophiques ou idéologiques* »⁷. C'est dans ce contexte que nos aïeules partent à la découverte du vaste monde, profitant de cet élan d'ouverture pour concrétiser leur désir d'indépendance.

b) Avancées sociales et libération des femmes

Dans la seconde partie du XIX^e siècle, le statut des femmes dans la société française est en pleine évolution. En effet, après des siècles de monarchie de droit divin⁸ et la période très instable qui a suivi la Révolution, le pays expérimente un régime plus libéral, fondé sur l'argent, le commerce et l'instruction. La fin de l'Ancien Régime et de son ordre figé permet tous les espoirs et favorise l'expression d'une plus grande liberté. Les femmes en profitent pour revendiquer une place dans la société, en dehors de la sphère privée où elles sont encore le plus souvent confinées. Lors des révolutions de 1830 et de 1848, de puissantes revendications féminines se font entendre pour l'obtention de l'égalité politique et du statut de citoyenne⁹. Mais la Seconde République (1848-1851) ne proclame le suffrage universel que pour les hommes : les femmes n'ont pas encore le droit de vote et il leur faudra attendre encore un siècle pour l'obtenir (1944)¹⁰. Paradoxalement, comme le souligne Michèle Perrot, la République est toujours représentée sous les traits d'une femme, de même que dans les églises, on vénère la vierge Marie alors que le pouvoir appartient aux hommes : « *La puissance de Marie, comme celle de Marianne, est de l'ordre du symbolique.* »¹¹

Viennent ensuite la Seconde République (1848-1852), le second Empire (1852-1870) et la Troisième République (1870-1940) qui permettent d'importantes avancées sociales : abolition de l'esclavage dans les colonies en 1848, proclamation des libertés d'opinion,

⁷ René Rémond, *Op.cit.*, p.224.

⁸ Ce pouvoir divin ne saurait être limité ni par une autorité morale, ni par un contrat social avec le peuple : c'est sur cette notion que se fonde l'absolutisme monarchique français.

⁹ Michèle Riot-Sarcey, *Histoire du féminisme*, Paris, La Découverte, coll. Repères, 2002.

¹⁰ La France est alors le seul pays européen, avec la Grèce, où les femmes ne votent pas.

¹¹ Michelle Perrot, *Il était une fois... L'histoire des femmes*, Evreux, Lunes, 2001, p.46.

d'expression et de réunion (qui sont restreintes sous l'Empire puis restaurées par la III^e République), droit de grève (1864), liberté de la presse (1881), liberté de syndicalisation (1884) puis liberté de conscience et séparation des Eglises et de l'Etat (1905). La période de publication de nos récits est donc riche et mouvementée : plusieurs régimes politiques se sont succédé et les libertés progressent, malgré des épisodes de régression. Comme le relève René Rémond, ces sociétés libérales

sont des sociétés en mouvement, et c'est leur grande différence avec l'Ancien Régime vieillissant qui tendait à se scléroser, où les ordres se figeaient en castes. Le passage de l'Ancien Régime au libéralisme est un dégel, une ouverture soudaine, une plus grande fluidité donnée à la société, une plus grande mobilité proposée aux individus.¹²

Malgré ces avancées notoires, la place des femmes reste secondaire dans la société. On se réfère toujours au code civil de 1804, rédigé par les juristes napoléoniens, pour définir les droits des différents membres de la famille. Il est inspiré des principes du droit romain, dans lequel le *pater familias* est le chef de famille. Selon Michèle Perrot, « *la mère peut être influente mais elle n'a pas de pouvoir de décision, surtout en ce qui concerne les biens et les droits des enfants* »¹³. L'épouse n'a aucun droit, c'est le mari qui décide de tout : il faudra attendre 1907 pour que les femmes mariées disposent librement de leur salaire, 1938 pour qu'elles ne soient plus tenues à l'obéissance maritale et 1970 pour que l'autorité parentale remplace l'autorité paternelle. C'était donc l'homme, père puis époux, qui décidait pour la femme, y compris du droit ou non d'exercer une profession. La pensée dominante, au cours du XIX^e siècle, est que les femmes ne sont pas assez instruites pour voter ou prendre des décisions : elles doivent laisser les hommes gérer les affaires publiques et s'occuper de leur ménage et de leurs enfants. Quelques hommes font exception, comme Condorcet qui publie en 1790 *L'admission des femmes au droit de cité*. Il y défend l'idée que celles-ci doivent voter, au même titre que les hommes, rejoignant ainsi Olympe de Gouges qui affirme dans sa *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne* : « *La femme naît libre et demeure égale à l'homme en droit.* »

C'est cependant au XIX^e siècle que naît le féminisme, même si les femmes sont encore largement soumises aux hommes (père ou époux) et confinées dans leur foyer. Dans de

¹² René Rémond, *Op.cit.*, p.50.

¹³ Michèle Perrot, *Op.cit.*, p.47.

nombreux pays d'Europe naissent des mouvements de libération comme celui des suffragettes¹⁴ revendiquant l'égalité des droits et l'accès aux décisions, à la vie publique et à l'instruction pour les femmes. En France, de grandes figures féminines se distinguent par leurs prises de position comme Suzanne Voilquin, Eugénie Niboyet, George Sand, Hubertine Auclert ou Marguerite Durand pour ne citer qu'elles. Certains hommes les rejoignent dans leurs combats, comme Charles Fourier¹⁵ qui prône une société égalitaire fondée sur le progrès social et défend l'égalité entre hommes et femmes.

Les progrès sociaux et changements de période s'opèrent en raison du progrès des femmes vers la liberté ; et les décadences d'ordre social s'opèrent en raison du décroissement de la liberté des femmes.¹⁶

En termes d'éducation, le XIX^e siècle apporte des avancées notoires même si l'éducation des filles est encore majoritairement cléricale. De fervents défenseurs de l'égalité comme Jules Ferry - par ailleurs champion de l'expansion coloniale et apôtre des « races supérieures » comme beaucoup de ses concitoyens - se battent pour rendre l'instruction gratuite, laïque et obligatoire pour toutes et tous, ce qui sera entériné par les lois de 1881-1882. En 1870, il déclare lors d'une conférence¹⁷ :

Réclamer l'égalité d'éducation pour toutes les classes, ce n'est faire que la moitié de l'œuvre, que la moitié du nécessaire, que la moitié de ce qui est dû ; cette égalité, je la réclame, je la revendique pour les deux sexes [...] La difficulté, l'obstacle ici n'est pas dans la dépense, il est dans les mœurs ; il est avant toutes choses dans un mauvais sentiment masculin. Il existe dans le monde deux sortes d'orgueil : l'orgueil de la classe et l'orgueil du sexe. [...] ce sentiment de la supériorité masculine est dans un grand nombre d'esprits. Il en existe un second, qui n'est pas moins grave, et celui-là il vient de vous, Mesdames [...] vous acceptez cet assujettissement de la femme qui se fonde sur son infériorité intellectuelle, et on vous l'a tant répété, et vous l'avez tant entendu dire, que vous avez fini par le croire.

¹⁴ Ce terme désigne les militantes de la *Women's Social and Political Union*, une organisation créée en 1903 par Emmeline Pankhurst pour revendiquer le droit de vote des femmes au Royaume-Uni. Ses modes d'action, fondés sur la provocation, rompirent avec la bienséance et les moyens pacifiques qui dominait jusqu'alors le mouvement suffragiste mené par Millicent Fawcett. En France, Hubertine Auclert fonde en 1876 la société *Le Droit des femmes* qui milite pour le droit de vote et devient en 1883 *Le Suffrage des femmes*.

¹⁵ Charles Fourier (1772-1837) est un philosophe français et une figure du socialisme utopique. Il prône la création de communauté, les phalanstères, et de crèches, ce qui est l'une des premières tentatives de libération de la femme.

¹⁶ Charles Fourier, *Théorie des quatre mouvements et des destinées générales*, Leipzig, 1808, p.132. Disponible sur : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k54805/f2>

¹⁷ *De l'égalité d'éducation*, conférence populaire faite à la Salle Molière le 10 avril 1870 par M. Jules Ferry, éd. Société pour l'instruction élémentaire, Paris, 1870, p.24-25. Disponible sur : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5695789n.texteImage>

Ainsi, en cette seconde moitié du XIX^e siècle, les femmes ne sont pas encore libérées de la domination masculine mais on voit poindre les prémices d'une émancipation à venir. Cette évolution ne se fait pas sans heurts ni résistances et c'est la conjonction de plusieurs facteurs qui permet l'apparition de ce mouvement de libération, tant au niveau politique qu'économique et social. Comme le résume Michelle Perrot,

ce siècle est le moment historique où la vie des femmes change, plus exactement où la perspective de la vie des femmes change : temps de la modernité où est rendue possible une position de sujet, individu à part entière et actrice politique, future citoyenne.¹⁸

c) Le grand siècle des voyages

Le XIX^e siècle est assurément le grand siècle des voyages, et le siècle des grands voyages. Les Français n'ont jamais autant parcouru le monde, par nécessité ou par goût, et cela s'explique par des raisons à la fois politiques, économiques et technologiques. En effet, avec la Révolution et les soubresauts institutionnels qui ont agité le pays, de nombreux Français partent vers l'étranger pour fuir les conflits ou les persécutions, préférant s'éloigner de ce pays instable. Par ailleurs, la poursuite de l'expansion coloniale les encourage à s'expatrier et le contexte économique plus libéral favorise la mobilité, d'une part en raison du développement des relations commerciales avec le reste du monde, d'autre part en raison de la croissance et de l'enrichissement d'une classe bourgeoise en plein essor. Enfin, les voyages sont facilités par les progrès techniques, notamment le développement des transports (essor du chemin de fer et de la navigation à vapeur) et l'amélioration de leur rapidité et de leur confort (invention du pneumatique et multiplication des axes de communication). Les lignes de paquebot connaissent un fort développement dans la seconde partie du XIX^e siècle et l'inauguration du canal de Suez en 1869 encourage les voyageurs à embarquer pour des destinations lointaines, notamment vers l'Extrême-Orient. On peut d'ailleurs lire dans la préface de l'un des récits étudiés : « *Sans le canal de Suez, ce joli volume n'aurait pas vu le jour.* »¹⁹ Plusieurs compagnies de transport ont l'idée de développer des lignes commerciales, telles que Les Messageries Maritimes ou La

¹⁸ Georges Duby & Michelle Perrot, *Histoire des femmes en Occident. Le XIX^e siècle*, vol.4, Paris, Plon, 1991. p.14.

¹⁹ Préface à Laure Durand-Fardel, *De Marseille*, p.VIII.

Compagnie du Lloyd Autrichien qui transportent nos voyageuses²⁰ : elles assurent régulièrement des liaisons vers l'Extrême-Orient en partance de Marseille ou vers l'Amérique en partance du Havre à bord de navires de plus en plus luxueux. Décelant le potentiel d'une telle évolution, des entrepreneurs visionnaires comme le britannique Thomas Cook inaugurent les premiers voyages organisés, au départ en Angleterre d'abord puis à travers l'Europe et finalement tout autour du monde. La première croisière en bateau à vapeur sur le Nil est organisée en 1869 et une agence est installée au Caire pour répondre à la forte demande de traversées du canal de Suez vers l'Extrême-Orient.

Ces différents facteurs entraînent un très net accroissement des déplacements, dans un contexte culturel et moral teinté du goût de l'ailleurs : découverte des littératures étrangères, attrait pour les destinations lointaines véhiculé par les romantiques, souci d'exactitude et de vérité par les réalistes qui n'hésitent pas à entreprendre de grands voyages pour nourrir leur œuvre à la source. La notion de voyage s'installe dans l'acception moderne où on la connaît aujourd'hui, au sein d'un paradigme constitué des notions d'*exotisme*, d'*ailleurs* et de *dépaysement*²¹. Non que les Français des siècles précédents n'aient pas, eux aussi, parcouru le monde à des fins d'exploration, de conquête ou de prosélytisme. Mais précisément, ils ne voyageaient pas au sens moderne du terme : c'est davantage le but qui comptait, le déplacement en lui-même ne constituant souvent qu'un passage obligé, inconfortable voire dangereux vers le point d'arrivée. Avec le développement des techniques, l'expansion économique, la libéralisation politique et l'attrait culturel pour les pays lointains, le voyage devient au XIX^e siècle une occupation d'agrément pour les classes aisées, signe d'un nouvel art de vivre. Ce mouvement s'accompagne du développement de nouvelles structures : agences de voyage, lignes de train ou de paquebot de plus en plus fréquentées, guides touristiques. C'est en effet à

²⁰ Les principales compagnies, comme les Messageries Maritimes, Marc Fraissinet et Cie, la Société Rubattino et Cie de Gênes, la Compagnie du Lloyd Autrichien de Trieste ou encore la Compagnie Générale Transatlantique sont toutes nées au XIX^e siècle. Elles étaient destinées à l'origine au transport du courrier et des marchandises mais l'expansion coloniale et le développement du commerce international ont favorisé l'essor des lignes commerciales de voyageurs.

²¹ Voir l'article d'Anaïs Fléchet, « L'exotisme comme objet d'histoire », *Hypothèses* [en ligne], 2008/1 (11), p. 15-26, URL : <https://www.cairn.info/revue-hypothèses-2008-1-page-15.html>, p.1-2. « Il faut attendre le XIX^e siècle pour que le terme soit utilisé au sens figuré, afin de désigner des mœurs et des objets d'art [...] l'adjectif renvoyant à un étranger lointain, le plus souvent en provenance de régions chaudes et peu connues. Il faut également attendre le XIX^e siècle pour qu'apparaisse le substantif exotisme [...] qui exprime alors une esthétique répandue parmi de nombreux musiciens, peintres et hommes de lettres européens dont certains, à l'image de Pierre Loti, deviennent de véritables professionnels de l'Ailleurs. Le mot véhicule une connotation positive dans le contexte de l'expansion européenne. »

cette époque qu'apparaissent les premiers guides de voyage dont le fameux guide anglais du globe-trotter *Bradshaw's Through Routes to the Chief Cities of the World* ou le monumental *Itinéraire de l'Orient* publié en 1881 chez Hachette dans la célèbre collection Joanne²². Ainsi, sans atteindre encore le niveau du tourisme de masse du XX^e siècle, on peut affirmer que le goût du voyage au sein de la société française trouve son origine dans les innombrables mutations du XIX^e siècle.

Cette nouvelle pratique donne naissance à des revues spécialisées que l'on retrouve dans toute bibliographie consacrée au voyage. C'est d'abord *Le Tour du monde*, sous-titré *Le nouveau journal des voyages*, qui naît en janvier 1860 et paraît sous forme hebdomadaire jusqu'en 1914. Publiant articles, nouvelles, témoignages ou récits par épisodes que lui font parvenir voyageurs et voyageuses du monde entier, il tire son succès des extraordinaires illustrations, signées Gustave Doré ou Edouard Riou, dont il agrémente ses sujets. Ciblant un large lectorat, il relate en détail la plupart des grandes expéditions qui ont marqué la fin du XIX^e et le début du XX^e siècles, grande période d'exploration du globe par les Occidentaux. Tous les six mois, les fascicules hebdomadaires, vendus à travers le réseau des gares de chemin de fer, sont rassemblés en un gros volume qui se vend avec succès en librairie. Plusieurs autrices ont d'ailleurs publié les épisodes de leur pérégrinations dans *Le Tour du Monde*, avant d'en faire un livre²³. Sur les cinq cents auteurs publiés, vingt-cinq sont des femmes, ce qui peut paraître peu mais constitue une véritable reconnaissance pour l'époque²⁴. D'autres revues de société s'intéressent aussi au voyage comme *Le magasin pittoresque*, *Le Musée des familles* ou *La Revue des deux mondes*, fondée en 1829 et sous-titrée *Journal des voyages, de l'administration et des mœurs, etc., chez les différents peuples du globe ou archives géographiques et historiques du XIX^e siècle rédigée par une société de savants, de voyageurs et de littérateurs français et étrangers*. La portée de cette dernière est plus politique mais elle est, elle aussi, centrée sur la connaissance des autres pays du monde et fait paraître un certain nombre d'articles et de témoignage de voyageurs. C'est à cette époque que se développe le goût pour les récits de

²² Voir l'article d'Hélène Morlier « Les Guides Joanne : invention d'une collection », *In Situ*, 15 | 2011. Elle décrit la naissance des premiers guides de voyage chez Hachette dans la seconde partie du XIX^e siècle, en lien étroit avec le développement du chemin de fer.

²³ Par exemple, Marie d'Ujfalvy-Bourdon, *De Paris à Samarkand, Voyage d'une Parisienne dans l'Himalaya occidentale*, Paris, 1880.

²⁴ Voir Françoise Lapeyre, *Le Roman des voyageuses françaises (1800-1900)*, Paris, Payot, coll. Voyageurs, 2008, p.11.

voyage, étoffant peu à peu la matière encore ténue de ce qui constituera, un siècle plus tard, le trésor méconnu de la littérature viatique : on recense, surtout dans la seconde moitié du XIX^e siècle, une somme considérable de récits, journaux et notes de voyages publiés²⁵.

2. Présentation du corpus

Notre corpus se compose de trois récits de voyages publiés entre 1879 et 1892, sur une période relativement brève de la fin du XIX^e siècle. Notons toutefois que la date de publication diffère parfois beaucoup de la date du voyage car nos autrices n'ont pas toutes publié leur récit dès leur retour en France : nous indiquerons donc pour chaque récit l'écart existant entre l'une et l'autre. Ces récits ont en commun d'être écrits par des femmes et de contenir dans leur titre ou leur sous-titre le substantif « Parisienne ». Mais derrière cette similitude formelle se cachent des parcours singuliers qu'il nous appartient de différencier.

a) *De Marseille à Shanghai et Yedo, récits d'une Parisienne*²⁶

Laure Anne Eugénie Babilie est née le 4 septembre 1817 à Châtillon Coligny dans le Loiret de Laurent Babilie, grand propriétaire et maire de la commune, et de Louise Hayaux, fille de notaire. Elle est l'aînée d'une fratrie de cinq enfants et il semble qu'elle ait eu à 16 ans une première fille hors mariage, Anne Eugénie, née de père inconnu en 1833 et décédée à l'âge de 13 ans. Elle épouse en 1839 (elle a 22 ans) Laurent Demersay, notaire et juge de paix suppléant, dont elle a deux filles, Louise et Jeanne. Son mari meurt en 1846, âgé de 36 ans, et elle se remarie en 1848 avec Charles Louis Maxime Durand-Fardel, dit Max, né à Paris en 1815. Brillant médecin, il est nommé inspecteur des Eaux de Vichy²⁷, où s'installe le couple, puis membre correspondant de l'Académie de médecine. Il publie de nombreuses communications scientifiques, référencées dans le catalogue de la BnF, et sera fait chevalier de la légion

²⁵ Voir annexe 1, *Tableau de recensement initial : récits de voyage féminins au XIX^e siècle*.

²⁶ Laure Durand-Fardel, *De Marseille à Shanghai et Yedo, récits d'une Parisienne* (dorénavant *De Marseille*), Paris, Hachette, 2^e édition, 1881.

²⁷ Une rue de Vichy porte d'ailleurs le nom de Maxime Durand-Fardel.

d'honneur²⁸. Maxime et Laure ont deux enfants, Louise Laurence Régine, qui naît en 1849, et Gustave Eugène Raymond, dit Ray, en 1853. Ray deviendra médecin comme son père et membre de l'Académie de médecine. Quant à Régine, elle épouse en 1873 Louis Auguste Pichon, médecin de la marine, envoyé en poste à Shanghai²⁹ auprès du consul.

En septembre 1875, Laure et Maxime Durand-Fardel partent pour un périple de huit mois en Extrême-Orient avec un objectif à la fois personnel et professionnel. Personnel d'abord, puisqu'il s'agit de rendre visite à leur fille et de faire ainsi la connaissance de leurs petits-enfants, une fillette de deux ans et un bébé âgé d'à peine deux mois à leur arrivée. Professionnel ensuite, car Maxime est chargé d'une étude scientifique sur la géographie médicale de la Chine et l'état sanitaire des différentes concessions européennes en Asie. Le 25 septembre 1875, ils quittent donc leur résidence de Vichy pour rejoindre Marseille en chemin de fer puis embarquent pour un périple de deux mois à bord du paquebot l'*Hoogly* de la compagnie des Messageries Maritimes. La ligne Suez-Shanghai-Yokohama, ouverte depuis peu, est ponctuée d'escales aux noms exotiques : Naples, Port Saïd, Suez, Aden, Ceylan, Singapore, Saïgon, Hong Kong, Shanghai, Yokohama. Ils arrivent finalement à Shanghai au début du mois de décembre et y demeurent quatre mois, jusqu'à la fin mars 1876. Au moment de leur séjour, qui correspond à la période d'expansion coloniale occidentale, la dynastie mandchoue des Qing, qui règne sur le vaste empire depuis le XVII^e siècle, est en plein déclin. Les tensions sont vives dans le pays, très convoité par les puissances européennes, et les guerres de l'opium ouvrent une période instable qui aboutira quelques années plus tard à la révolte des boxers puis à la révolution communiste de 1911³⁰. Durant son séjour chinois, Laure effectue avec son mari et sa fille deux excursions vers le Japon grâce à la ligne directe Shanghai-Yokohama des Messageries Maritimes : le trajet direct se fait en trois jours et leur permet de visiter Tokyo,

²⁸ L'ordre national de la Légion d'honneur est l'institution qui, sous l'égide du grand chancelier et du grand maître, est chargée de décerner la plus haute décoration honorifique française. Instituée le 19 mai 1802 par Napoléon Bonaparte, elle récompense depuis ses origines les militaires comme les civils ayant rendu des services éminents à la Nation.

²⁹ De 1849 à 1946, une partie de la ville chinoise passe sous gouvernance française, au titre de la concession française de Shanghai. Au moment du voyage de Laure Durand-Fardel, la concession compte un peu plus de 30.000 habitants, dont environ 400 étrangers parmi lesquels 150 Français (essentiellement policiers, religieux et fonctionnaires).

³⁰ La république de Chine est proclamée par Sun Yat-sen au début de l'année 1912.

Osaka et Yedo³¹. Le pays est lui aussi en pleine mutation puisqu'il sort de l'époque d'Edo, période d'isolement international, pour entrer dans l'ère Meiji, symbole de modernisation et d'ouverture au monde occidental³².

Au fil des mois, elle raconte à sa famille restée en France (sa mère et ses autres enfants) « *ses émotions journalières* » dans des lettres collectives. A son retour, pressée par ses proches, elle publie une compilation de sa correspondance sous le titre *De Marseille à Shanghai et Yedo, Récits d'une Parisienne*. Cet ouvrage se compose de vingt-cinq lettres constituant autant de chapitres et totalise 428 pages. Dans une première partie, constituée des onze premières lettres, elle décrit le voyage, la vie à bord du paquebot et les différents paysages qui défilent sous ses yeux. Dans une seconde partie, constituée des quatorze lettres suivantes, elle raconte sa vie à Shanghai et ses excursions au Japon. Chaque titre de chapitre indique le numéro de la lettre et est sous-titré d'un sommaire mentionnant les différents points qui y sont abordés : par exemple, *Lettre X - Canton - La concession française et la cathédrale - L'évêque de Canton - Temple des horreurs* etc... A la fin de l'ouvrage, une table des matières recense chacune des lettres numérotées et détaille son contenu. Les récits sont vifs et foisonnants de détails, nourris des impressions personnelles de l'auteurice, toujours curieuse et souvent enthousiaste mais emplies d'un profond sentiment de supériorité des Européens sur les Asiatiques.

Publié chez Hachette sous anonymat en 1879, l'ouvrage obtient un vif succès en librairie au point d'être réédité deux ans plus tard, en 1881, cette fois signé de Madame Laure Durand-Fardel. La première édition est préfacée par un ami de la famille et compagnon de jeunesse de Maxime, Prosper Blanchemain³³, depuis son château de Longefont. Il présente cette « *série de lettres, écrites par Mme D.F., une Parisienne d'un esprit tout français* ». La deuxième édition est préfacée par Frédéric Baudry³⁴, de l'Institut, qui assure « *la présentation amicale* » en relais de Prosper Blanchemain, décédé entre temps. L'ouvrage est réédité une troisième fois en 1887

³¹ Yedo, ou Edo, est l'ancien nom de Tokyo. La ville a été rebaptisée en 1868 pour devenir la capitale du pays, symbole de la nouvelle ère qui s'ouvre alors. Notre voyageuse, qui la visite pourtant en 1876, utilise encore son ancien nom.

³² L'ère Meiji (1868-1912) symbolise la fin de la politique d'isolement volontaire appelée *sakoku* et le début d'une politique de modernisation du Japon : elle se caractérise par un basculement du système féodal vers un système industriel à l'occidentale et l'ouverture du pays aux étrangers. C'est à ce moment-là que s'opère le transfert officiel de la capitale impériale de Kyoto à Edo (ou Yedo) alors rebaptisée Tokyo.

³³ Prosper Blanchemain (1816-1879) est un ancien bibliothécaire du Ministère de l'Intérieur, poète, érudit, critique littéraire et éditeur scientifique, notamment des poètes de la Renaissance.

³⁴ Frédéric Baudry (1818-1885) est un philologue, éminent bibliothécaire, ami d'enfance de Flaubert et traducteur des contes de Grimm, élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1879.

chez Challamel aîné, éditeur spécialisé dans les publications viatiques et cartographiques. Il n'est plus édité actuellement mais il a été numérisé par la BnF et se trouve sur le site en ligne Gallica³⁵.

Soulignons que la notice d'autorité consacrée à Laure Durand-Fardel ne mentionne ni sa date de naissance ni sa date de décès : elle est simplement présentée comme « épouse de Maxime Durand-Fardel ». Nous avons donc réalisé des recherches dans les archives et sur des sites spécialisés³⁶ pour retrouver les différents éléments de sa biographie. Elle meurt à l'âge de 69 ans le 21 février 1887 à Paris VI^e et est inhumée au cimetière Montparnasse où Max la rejoint douze ans plus tard, en 1899.

b) *Une Parisienne au Brésil*³⁷

Adèle Samson naît à Paris en 1820³⁸ de Marie-Thérèse Cornillat dite La petite Agnès, actrice, et de Joseph Isidore Samson, comédien et auteur dramatique, sociétaire de la Comédie Française (en 1827) et professeur au conservatoire (à partir de 1850) qui sera nommé chevalier de la légion d'honneur. Elle grandit au sein d'une fratrie de trois enfants dont elle est l'aînée, dans un milieu familial ouvert et cultivé. Son père tient un salon hebdomadaire et Adèle profite des conversations raffinées qui s'y tiennent sur l'art, la société ou la politique. Très jeune, elle écrit et compose de la poésie, publiant en 1843 son premier recueil sobrement intitulé *Poésies*. Elle poursuit cette activité littéraire toute sa vie et la base de données de la BnF lui attribue huit publications composant une liste assez éclectique : deux recueils de poésie intitulés *Poésies* (1843) et *Épaves, sourires et larmes* (1870), des *Essais* (1843) et *Les Chemins de la vie, études de mœurs* (1880) pour lequel elle obtient le prix de l'Académie française, un récit de voyage, *Une Parisienne au Brésil* (1883), une comédie en un acte, *La Comtesse Diane* (1884) et même

³⁵ Disponible sur : <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb303853597>

³⁶ Le site des Archives de Paris <http://archives.paris.fr/> ainsi que le site de recherche généalogique <https://gw.geneanet.org> nous ont fourni des ressources biographiques capitales sur nos aïeules : pages scannées des registres d'état civil, bases de données mutualisées et documents d'état civil collectés par les particuliers travaillant sur leur arbre généalogique.

³⁷ Adèle Toussaint-Samson, *Une Parisienne au Brésil* (dorénavant *Une Parisienne*), Paris, P. Ollendorff, 1883.

³⁸ Il existe une erreur courante sur son année de naissance : la plupart des publications et sites internet qui la mentionnent (dont la base de données BnF) indiquent qu'elle est née en 1826. Mais en recoupant plusieurs éléments (arbre généalogique et acte de décès retrouvé aux Archives de Paris), on découvre qu'elle est née en 1820, ce qui est beaucoup plus plausible au regard de la chronologie de son voyage.

un roman en vieux français, *Histoire de Messire Jehan et de Dame Ursule* (1894). Par ailleurs, elle rédige la préface des *Mémoires de Samson de la Comédie française* (1882) dont elle assure l'édition après la mort de son père bien-aimé. C'est sans doute à cause de cette activité d'autrice mais aussi en raison de la fierté qu'elle éprouve à être la fille du « *grand Samson* » qu'Adèle a conservé toute sa vie son nom de naissance accolé à son nom d'épouse, à la différence de nos autres voyageuses.

Certainement vers 1846 (nous n'avons pas la date précise), elle épouse Jules-Antoine Toussaint, né à Rio de Janeiro en 1817 de parents français (son père est danseur et sa mère actrice) et lui-même danseur et caissier au Théâtre Français. Vers 1850, le couple décide de partir au Brésil en espérant y faire fortune suivant l'exemple d'un oncle de la famille. Ils embarquent au Havre sur le clipper *La Normandie*³⁹ avec Paul, leur fils aîné né en 1848, et arrivent à Rio de Janeiro après environ un mois de traversée. Leur séjour brésilien durera près de douze années au cours desquelles naîtront deux autres enfants : une fille, Emma, en 1851, puis un autre garçon, Maurice. Installé à Rio, le couple se mêle à la vie mondaine et culturelle de la capitale, fréquente les résidents étrangers et la société brésilienne aisée et réalise plusieurs excursions dans l'intérieur des terres au cœur des *fazendas*, vastes propriétés esclavagistes. Le pays est alors en pleine expansion, gouverné par un empereur d'origine portugaise, Pierre II aussi appelé Dom Pedro II, qui restera dans l'histoire comme l'un des personnages les plus importants du Brésil⁴⁰. Jules donne des cours de danse pour gagner sa vie et Adèle poursuit ses travaux littéraires tout en tenant la maisonnée, sans qu'on lui connaisse un métier ou une activité rémunérée. En lisant son récit, on comprend mal d'ailleurs par quelle activité le couple comptait faire fortune. Elle rentre plusieurs fois en France pour des séjours de quelques mois, notamment pour accoucher de ses deux autres enfants, et fait au total cinq fois le voyage en bateau de la France vers le Brésil.

Tout au long de ces douze années, elle note dans des cahiers ses observations sur le pays et la société qu'elle découvre et relate les aventures qu'elle traverse avec mari et enfants. Leur retour définitif a lieu vers 1862 (nous n'avons pas non plus la date précise) mais ce n'est que

³⁹ Le clipper est un grand et rapide voilier qui connaît ses plus belles heures autour des années 1850, notamment sur les lignes commerciales entre l'Europe et les colonies pour rapporter les marchandises comme le café ou le coton. Il disparaît, supplanté par les steamers puis les paquebots à moteur, à la fin du XIX^e siècle.

⁴⁰ Grand diplomate, il règne 58 ans et est finalement renversé par un coup d'état, malgré l'élan de modernisation et d'expansion qu'il a donné au pays. Exilé à Paris, il meurt en 1891 mais sera rapatrié vers sa terre natale quelques années plus tard, recevant de son peuple un hommage fervent.

de nombreuses années plus tard, en 1883, qu'elle publie ses souvenirs sous le titre *Une Parisienne au Brésil*. Témoignage détaillé sur la vie quotidienne dans ce pays au milieu du XIX^e siècle, il décrit la société mondaine de Rio, l'effervescence de l'activité commerciale, les relations entre hommes et femmes et la réalité de l'esclavage encore très présent à cette époque. C'est l'un des rares récits à la première personne rédigé par une femme ayant séjourné en Amérique latine et cette nouveauté lui vaut un certain succès en librairie, d'autant qu'il paraît juste après la tournée triomphale de l'empereur Dom Pedro en Europe. Elle raconte pourtant dans la préface les nombreuses difficultés qu'elle a rencontrées avant de réussir à le faire publier en 1883 chez l'éditeur parisien Paul Ollendorff. Le livre est traduit en anglais par sa fille Emma en 1891 et édité à Boston et il est depuis peu traduit en portugais et publié au Brésil⁴¹. Mais contrairement à celui de Laure Durand-Fardel, l'ouvrage n'a jamais été réédité. Il a été numérisé par la BnF et se trouve en ligne sur le site Gallica⁴².

Ce récit s'organise en quatre parties intitulées *La vie à bord, Rio de Janeiro, La fazenda et Tempête et retour*. Il comporte une dédicace à un ami, monsieur Louis Jacolliot⁴³, un avant-propos de l'autrice et un appendice présentant deux poésies brésiliennes en version bilingue, *Chant de l'exil* de Gonçalves Dias et *L'esclave* de Luiz Fagundes Varela. L'ensemble compte 204 pages et est illustré de plusieurs photographies originales. A la fin de l'ouvrage, une table des matières reprend les différentes parties en détaillant leur contenu grâce à des sous-titres évocateurs : *Arrivée au Brésil, Les processions, Les serpents, Notre consul et notre ministre, La littérature, Tempête en mer...* Adèle Toussaint-Samson regroupe en effet ses réflexions par thème et produit ainsi un récit très différent de celui de Laure Durand-Fardel qui suit un ordre purement chronologique. Cela s'explique sans doute par le fait qu'elle ait rédigé son texte après son retour, à partir de notes prises pendant la douzaine d'années que dura son séjour brésilien : elle a pu réaliser un travail d'organisation thématique du propos qui ne peut se retrouver dans un récit constitué d'une somme de lettres écrites au fil des jours.

⁴¹ Toussaint-Samson Mme. et Toussaint Emma, *A Parisian in Brasil, the travel account of a Frenchwoman in nineteenth-century Rio de Janeiro*, Boston, James H. Earle, publisher, 1891 et Maria Inez Turazzi, *Uma parisiense no Brasil*, Rio de Janeiro, Editora Capivara, 2003.

⁴² Disponible sur : <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb31487025w>

⁴³ Ecrivain prolifique (récits, romans, théâtre) et magistrat colonial (1837-1890), il a été en poste en Inde (à Pondichéry puis à Chandernagor) et juge impérial à Tahiti. Il s'est particulièrement intéressé aux cultures et légendes populaires des pays qu'il traversait et a écrit de nombreux ouvrages à portée anthropologique, dont *L'Afrique mystérieuse* (1884).

Son époux meurt en 1880, avant la publication de son récit, et elle termine sa vie seule, habitée par le *saudade*⁴⁴ qui ne l'a plus quittée depuis son retour d'Amérique latine, dans une confortable situation de rentière. Elle tient salon dans son appartement parisien du XVI^e arrondissement, continue à écrire, publie plusieurs ouvrages, édite des œuvres de son père et compose même le texte d'une chanson, *Salut Printemps*, en 1900. Elle décède tragiquement des suites de ses brûlures après un incendie domestique le 12 octobre 1911⁴⁵, à l'âge de 91 ans et est inhumée au cimetière de Passy.

c) *Les Indes et l'Extrême-Orient, Impressions de voyage d'une Parisienne*⁴⁶

Françoise Louise Cosseron naît le 19 janvier 1846 à Avenières en Mayenne, une ancienne commune, actuellement intégrée à Laval. En février 1863, âgée de 17 ans, elle épouse à Paris, dans le 18^e arrondissement, Etienne Bourbonnaud, maçon originaire du Limousin. De vingt ans son aîné, Etienne a fait fortune dans la construction et est devenu un riche entrepreneur, à l'origine notamment de la création du boulevard Barbès. Très fortuné, faisant partie de la haute bourgeoisie parisienne, le couple fréquente le tout-Paris (il compte parmi ses amis le baron Haussmann) et se distingue par ses actions philanthropiques. Ils n'ont pas d'enfant et Etienne meurt en 1875, laissant une jeune veuve de 29 ans. Elle décide d'utiliser sa fortune pour assouvir son goût des voyages, tout en continuant à s'occuper d'œuvres charitables jusqu'à sa mort⁴⁷. Son statut lui autorise une certaine liberté puisque la femme veuve est la seule, au XIX^e siècle, à bénéficier d'un semblant de liberté même si elle demeure sous l'autorité du conseil de famille.

En 1882, âgée de 36 ans, elle entreprend un premier voyage en train à travers l'Espagne et le Portugal jusqu'au Maroc, dont elle tirera un récit publié à compte d'auteur, *Seule à travers cent quarante-cinq mille lieues terrestres, marines et aériennes. Premier voyage : Europe, Espagne, Portugal, Gibraltar, Maroc*, en 1887. Elle part ensuite en Amérique du Nord en 1885

⁴⁴ Terme portugais qui signifie nostalgie du pays, tristesse de l'exil.

⁴⁵ Elle meurt à l'hôpital des suites de ses blessures, le 12 octobre et non le 13 comme indiqué dans différentes publications (voir acte de décès Archives de Paris).

⁴⁶ Louise Bourbonnaud, *Les Indes et l'Extrême-Orient, Impressions de voyage d'une Parisienne* (dorénavant *Les Indes*), Paris, chez l'auteur, 1888.

⁴⁷ N'ayant pas d'héritier, elle rédigea en 1891 un testament dans lequel elle légua sa fortune à la Société de Géographie et à la Société de secours aux blessés.

puis aux Antilles et au Mexique en 1886 et relate à nouveau ses aventures dans un ouvrage publié chez Henri Jouve, *Les Amériques, Amérique du Nord, Antilles, Amérique du Sud* qui paraît en 1889. En 1888, âgée de 42 ans, elle entreprend un nouveau voyage vers l'Extrême-Orient cette fois : elle quitte Paris en train le 15 juillet et rejoint la ville de Trieste, alors autrichienne, d'où elle s'embarque sur le *Poséidon*, paquebot à moteur de la compagnie du Lloyd austro-hongrois⁴⁸. Son itinéraire maritime est le même, presque dix ans plus tard, que celui de Laure Durand-Fardel mais avec de nombreuses escales car Louise Bourbonnaud veut tout voir : Port-Saïd, Suez, Aden, Bombay, Poonah, Tripati, Madras, Pondicherry (avec une excursion à Villenour), Colombo (excursion à Kandy, à Lavinia et sur l'île de Ceylan), Singapour, Saïgon (excursion à Cholem, sur l'île des Cocotiers et dans les environs), Hongkong, Wousoung, Kobe, Yokohama, Tokio⁴⁹. Elle se déplace beaucoup et rappelle sans cesse qu'elle n'a pas le temps de s'attarder : pour elle, il s'agit de pouvoir dire qu'elle a vu la Chine ou le Japon même si elle n'y reste que quelques jours, voire quelques heures⁵⁰. En cela, son voyage est bien différent de celui de Laure Durand-Fardel qui a séjourné plusieurs mois à Shanghai, fréquentant la société locale et observant ses us et coutumes. Elle rentre directement de Yokohama à Marseille en repassant par Saïgon, Singapour, Colombo, Port-Saïd et Alexandrie, puis regagne Paris en train en septembre 1888 : elle a effectué son périple en un peu plus de deux mois.

A la suite de ce voyage éclair, elle publie en 1892, de nouveau à compte d'auteur, le récit de son périple dans *Les Indes et l'Extrême-Orient. Impressions de voyage d'une Parisienne*. Cet ouvrage n'a jamais été édité mais il a été numérisé par la BnF et se trouve sur Gallica⁵¹. Il se compose d'une préface de l'autrice qui choisit d'y reproduire en totalité un article paru dans un journal de Paris faisant l'éloge de « Mme Bourbonnaud » mais dont l'auteur n'est pas mentionné. Suivent quinze chapitres aux titres simplement géographiques (Bombay, Ceylan, Saïgon...), qui ressemblent à un inventaire, chacun étant sous-titré d'un sommaire détaillant les points qui y sont abordés. Une table des matières clôt l'ouvrage qui compte au total 304 pages.

⁴⁸ Son billet Trieste-Bombay lui coûte 63 napoléons, soit 1260 francs, ou cinq cents florins, coquette somme pour l'époque.

⁴⁹ Nous avons conservé l'orthographe d'origine des noms géographiques. On note qu'elle utilise le nouveau nom de Tokyo, et non plus Edo ou Yedo comme le fait Laure Durand-Fardel.

⁵⁰ Elle ne reste par exemple qu'une journée au Japon, après des jours de navigation. « A peine débarquée, je prends mes renseignements : ce soir même, un bateau d'une compagnie anglaise repart pour l'Europe en touchant à Saïgon ; cela fait mon affaire. », Louise Bourbonnaud, *Les Indes*, p.271.

⁵¹ Disponible sur : <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb30143876j>

Persuadée de la supériorité française, Louise Bourbonnaud clame son patriotisme et son étonnement des autres peuples, Prussiens, Indiens, Chinois ou Japonais, au fil de pages hautes en couleurs. Seuls les Anglais trouvent grâce à ses yeux en raison de leur pragmatisme, de leur efficacité et de l'ampleur de leur empire colonial. Intrépide et sûre d'elle, voire suffisante parfois, elle voyage le plus souvent seule, accompagnée d'un guide local et va à la rencontre des différents peuples, bravant les consignes que lui donnent les expatriés. Son objectif affiché est de prouver la valeur et le courage d'une femme française déterminée et indépendante, en voyant le plus de pays possible. En Inde, alors colonie britannique⁵², elle admire les réalisations occidentales et visite plusieurs sites remarquables. En Chine, elle est outrée par l'état des concessions européennes et préfère partir rapidement voir le Japon avant de rentrer au pays.

Sa frénésie des voyages et son patriotisme affirmé lui valent d'être admise à la Société de Géographie de Paris⁵³, un privilège encore rare pour une femme mais attribué à des notables en mesure de s'acquitter du prix élevé de l'adhésion et fervents défenseurs de l'impérialisme colonial⁵⁴. Les années 1870-1890 marquent l'apogée de cette Société dont le nombre d'adhérents est multiplié par deux sur la période⁵⁵. De 4 femmes membres en 1871, on en compte 37 en 1880, dont Louise Bourbonnaud. En 1892, l'année de la publication de son récit, elle crée et dote de 350 Francs un prix destiné à récompenser les récits de grands voyageurs français, le prix Louise Bourbonnaud, toujours décerné en son nom aujourd'hui par la Société de Géographie. Elle est par ailleurs officier d'académie et officier de l'Instruction publique (en 1897)⁵⁶. Elle meurt à Paris le 19 mars 1915 à l'âge de 68 ans et est enterrée au cimetière du Père Lachaise aux côtés de son époux.

⁵² L'Empire britannique des Indes (1750-1947) comprend alors l'Inde, le Bangladesh et le Pakistan actuels.

⁵³ Créée en 1821, la Société de Géographie regroupe savants et notables, explorateurs et bienfaiteurs. De 1881 à 1890, elle a pour président Ferdinand de Lesseps, diplomate et entrepreneur français qui a entrepris la construction du canal de Suez. Auréolé de gloire, il lance l'opération de percement du canal de Panama dans laquelle il est ensuite convaincu de corruption et condamné à 5 ans de prison.

⁵⁴ Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, les sociétés de géographie prônent « une géographie dite utilitaire et commerciale [...] elles constituent dès lors un groupe de pression en faveur de l'impérialisme colonial. Les Sociétés de géographie sont membres du fameux « Parti colonial », les géographes de cabinet, qui pour l'essentiel les peuplent toujours, conciliant leurs soucis intellectuels et l'expansion coloniale. Patriotisme et germanophobie assez discrets, colonialisme enthousiaste ». Dominique Lejeune « Les membres des Sociétés de géographie au XIX^e siècle », in *Communications*, 54, 1992, « Les débuts des sciences de l'homme », p.163.

⁵⁵ Alfred Fierro, *La Société de Géographie – 1821-1946*, Centre de recherches et de philologie, École pratique des hautes études, Genève, Droz et Paris, H. Champion, 1983, p.77.

⁵⁶ D'après l'article premier du décret du 24 décembre 1885, « Les décorations d'officier d'académie et d'officier de l'instruction publique, créées par l'article 32 du décret organique du 17 mars 1808, sont conférées par le ministre

3. Récits de voyage au féminin

Dans le contexte mouvant du XIX^e siècle, le déplacement tient une place importante et nombreux sont les Français, hommes et femmes, à entreprendre un voyage par-delà les frontières du pays. Cet engouement pour l'ailleurs, croissant au cours du siècle, a pour conséquence directe le développement d'un genre littéraire encore peu pratiqué, le récit de voyage. Il se constitue ainsi, en quelques décennies, une collection inédite de relations de voyage, témoignages écrits et parfois publiés sur les découvertes, les naufrages et les explorations de ces nouveaux aventuriers, véritable phénomène de mode dans la seconde partie du siècle. Les femmes ne sont pas en reste et plusieurs voyageuses françaises, dont nos trois aitrices, écrivent le récit de leur voyage autour du monde et le publient avec un succès éditorial certain, véritable reconnaissance qui leur a souvent été refusée jusque-là.

a) Un genre en vogue au XIX^e siècle

Le voyage est un thème qui a de tout temps parcouru la littérature : d'Ulysse à Gulliver, nombreux sont les héros voyageurs qui peuplent notre imaginaire. Que l'aventure soit réelle ou fictive, son récit a donné lieu à une production écrite constante, plus ou moins importante selon les époques. Certains ouvrages fameux ont marqué les esprits comme *Le Livre des merveilles* de Marco Polo⁵⁷ ou les relations de voyage de Magellan ou Cortez⁵⁸. On compte plus de 500 titres liés au voyage publiés en français au XVI^e siècle, le double au XVII^e et cet attrait ne fait que s'accroître au XVIII^e siècle⁵⁹. Le récit de voyage est alors un récit de découverte et de dévoilement du monde qui suscite l'émerveillement.

Mais au XIX^e siècle, la forte augmentation des déplacements humains liée à l'expansion coloniale, au développement des échanges commerciaux et à l'amélioration des moyens de

de l'instruction publique, des beaux-arts et des cultes. » Ce sont des distinctions honorifiques, ici attribuées « aux membres des Sociétés savantes des départements et aux correspondants du ministère pour les travaux historiques. »

⁵⁷ Vers 1270, Marco Polo part de Venise avec son père et son oncle pour un long voyage vers la Chine et l'Extrême-Orient. Ce périple va durer 26 ans et est raconté dans le *Livre des merveilles*, également baptisé *Devisement du monde* (1298).

⁵⁸ *Premier voyage autour du monde* (1519-1522) d'Antonio Pigafetta et *Voyages et conquêtes de F. Cortez* de López de Gómarra (1554).

⁵⁹ Roland Le Huenen, *Le récit de voyage au prisme de la littérature*, Paris, PUPS, coll. Imago Mundi, 2015, p.23.

transport fait naître un appétit pour l'ailleurs, par-delà les frontières nationales. Les grandes découvertes ont livré leur lot de connaissances, le monde est maintenant connu et cartographié⁶⁰ mais il offre des promesses d'exotisme qui attirent un nombre croissant de voyageurs, inaugurant un mouvement planétaire que l'on nommera bien plus tard la mondialisation⁶¹. À la suite de la conquête de l'Égypte par Bonaparte se développe ainsi un courant orientaliste qui entraîne les artistes, dont des écrivains comme Chateaubriand, Lamartine ou Flaubert, vers un Orient idéalisé dont ils tirent chacun des œuvres phares⁶². Le voyage devient alors une source d'inspiration, une manière de réinventer le monde et peut-être de renouveler le regard porté sur le réel. On se met à « *voyager pour écrire* » pour reprendre la célèbre formule de Michel Butor:

pour moi voyager, au moins voyager d'une certaine façon, c'est écrire (et d'abord parce que c'est lire), et qu'écrire c'est voyager. [...] Si cette parenté entre voyage et écriture a toujours été plus ou moins ressentie (que l'on songe aux voyages romains de Rabelais et de Montaigne), il est certain que c'est à l'époque romantique qu'elle s'est le mieux manifestée, notamment en Allemagne et en France. Tous nos écrivains partent sur les routes. Ils font leur voyage en Italie ou en Orient, le publient, nous fournissent par conséquent un ensemble inestimable de documents et réflexions sur cette question⁶³.

Sans être forcément écrivains, de nombreux voyageurs partent explorer le vaste monde et prennent des notes au gré de leurs pérégrinations. C'est ainsi que se multiplient, au XIX^e siècle, les publications ayant pour titre *Impressions de voyage* : les récits de découverte ayant en quelque sorte épuisé la nouveauté, les voyageurs livrent désormais leurs impressions et leurs souvenirs puisque seule la subjectivité semble pouvoir apporter quelque renouveau au genre. Conséquence directe de cet engouement, le nombre de publications liées au voyage explose chez les éditeurs ou dans les revues spécialisées comme *Le Tour du monde*, d'autant que la période correspond au développement de la presse écrite, friande de publications en feuilletons qui tiennent leur lectorat en haleine.

⁶⁰ Au XVIII^e siècle l'océan Pacifique est sillonné par Bougainville, Cook et La Pérouse, puis au XIX^e c'est l'Arctique et l'Antarctique qui sont reconnus. Cela ne signifie pas qu'on ait un monde fini, entièrement connu au tout début XX^e siècle (il reste à explorer quelques régions au cœur de l'Afrique, de la Papouasie, de l'Himalaya ou des zones polaires) mais sur les planisphères, les mentions *Terra incognita* ou *Hic sunt dracones* ont définitivement disparu.

⁶¹ Sur la question de la mondialisation culturelle, lire Olivier Bara, « Vedettes de la scène en tournée : première mondialisation culturelle au XIX^e siècle ? », *Romantisme* [en ligne], 2014/1 n° 163 | pages 41 à 52.

⁶² *L'Itinéraire de Paris à Jérusalem* de Chateaubriand en 1811 puis *Le voyage en Orient* de Lamartine en 1835 marquent des générations de voyageurs et le roman *Salammô* de Flaubert (1862) est directement issu de ses pérégrinations en Orient.

⁶³ Michel Butor, « Le voyage et l'écriture », *Romantisme* [en ligne], 1972, n°4, « Voyager doit être un travail sérieux », p.4.

Au mieux, ce voyageur est un naturaliste, au pire, il est un administrateur colonial et un botaniste en herbe, un « impressionniste », un amateur de « pittoresque » ou encore un « touriste ». [...] Le récit de voyage se dissoudrait donc en « impressions » de voyage, en « voyages pittoresques », et en une multitude de sous-genres qui rendraient impossible la référence à un modèle unique et donc à un genre⁶⁴.

Ce moment historique particulier marque le renouveau profond d'un genre qui ne cessera de s'enrichir au contact de destinations de plus en plus lointaines comme la Chine, le grand Nord, l'Amérique ou l'Océanie. Mais le monde n'ayant plus rien à révéler, ou presque, le récit de voyage se modifie en profondeur, « *forçant les portes d'un territoire qui lui était partiellement interdit : la littérature.* »⁶⁵

En France, d'après le catalogue général de la BnF, 6113 récits de voyage ont été publiés de 1800 à 1899. À titre de comparaison, le même catalogue indique que 1683 récits sont parus avant 1800, le nombre de publications d'un siècle à l'autre a donc été multiplié par quatre. Dans son article, Anne-Gaëlle Weber⁶⁶ distingue trois périodes dans l'histoire de la publication des récits de voyages au XIX^e siècle. De 1800 à 1819, la production reste équivalente à celle des deux décennies précédentes et diminue même légèrement de 1810 à 1819. Cela rend d'autant plus remarquable l'augmentation du nombre de récits de voyages parus de 1820 à 1849. Par décennie, le pourcentage de récits de voyages parus par rapport au nombre de récits publiés dans le siècle augmente de trois points, pour se maintenir à 8,5 % environ. De 1850 à 1899, la production moyenne par décennie augmente encore de trois points. Deux faits méritent ici d'être soulignés : le nombre de parutions de récits de voyages diminue aux alentours de la guerre de 1870 et augmente ensuite considérablement dans les années 1880-1889, précisément là où se situent les trois récits de nos voyageuses, pour diminuer de nouveau dans les dernières années du siècle. L'analyse des données du catalogue de la Library of Congress montre également la constante augmentation des publications de relations de voyages en Angleterre au cours du siècle ; cette progression, plus régulière qu'en France, atteint elle aussi son apogée dans les années 1880-1900. Ainsi, selon Anne-Gaëlle Weber,

⁶⁴ Anne-Gaëlle Weber, « Le genre romanesque du récit de voyage scientifique au XIX^e siècle », *Sociétés & Représentations* [en ligne], n° 21, 2006/1, p.59.

⁶⁵ Philippe Antoine, préface à l'essai de Roland Le Huenen, *op.cit.*, p.11.

⁶⁶ Anne-Gaëlle Weber, *op.cit.*

le XIX^e siècle n'est pas celui où meurt le genre du récit de voyage mais celui où il naît, celui où le récit de voyage se constitue en genre, c'est-à-dire en un ensemble de règles d'écriture.⁶⁷

b) Tentative de définition d'un genre polymorphe

Après ce tour d'horizon historique, une question sous-jacente mais essentielle émerge, celle de la définition du genre du récit de voyage. Quelle est cette littérature qui peine à se situer et à laquelle on reproche à la fois son absence d'invention et sa recherche de vérité ? Deux éléments centraux permettent de répondre en partie à cette question théorique.

Tout d'abord, le récit de voyage se caractérise par un champ lexical spécifique, situé à l'intersection de plusieurs domaines : la littérature, l'histoire, la géographie et l'anthropologie. On y trouve entremêlés les paradigmes de l'ailleurs, teinté de dépaysement et d'exotisme très en vogue au XIX^e siècle⁶⁸, de l'exploration géographique avec son vocabulaire descriptif et scientifique⁶⁹, du progrès technologique avec la mise en avant des moyens de transport et de la découverte culturelle, au sens des us et coutumes propres à une société ou une civilisation. Car en effet, le discours du voyageur s'apparente à celui du découvreur qui doit rendre compte et qui, pour y parvenir, met en suspens son activité pour écrire. Il se trouve donc dans une posture spécifique, celle de l'observation agissante, dans la description de ce qu'il voit et non dans l'invention.

Ensuite, on peut définir le récit de voyage par son objet : il n'y a de littérature de voyage que s'il y a voyage, ce qui implique un engagement de son auteur dans une expérience viatique qui devient l'objet – et l'auteur le sujet – d'un récit. Le voyage réalisé est ainsi exploité à des fins littéraires puisque son auteur traduit en mots l'expérience qu'il vit (ou a vécue), le plus plaisamment possible afin de la partager avec des lecteurs.

Mais en dehors de ces deux caractéristiques assez larges, la délimitation du genre reste complexe car il souffre de variations intrinsèques : à la croisée de plusieurs disciplines, il n'a

⁶⁷ Anne-Gaëlle Weber, *op.cit.*, p.61.

⁶⁸ Sur la vogue de l'exotisme, lire Anaïs Fléchet *op. cit.* Elle rappelle que l'adjectif vient du grec *exōticos*, signifiant ce qui est étranger ou extérieur au sujet et qu'il est utilisé pour la première fois en 1552 dans le *Quart Livre* de Rabelais.

⁶⁹ C'est au XIX^e siècle que sont créées toutes les Sociétés de Géographie encore existantes aujourd'hui.

de commun que son objet, le voyage. En dehors de cela, les écrits que l'on range sous l'appellation de « récits de voyage » peuvent prendre des formes très diverses allant des notes d'un journal à la compilation d'une correspondance, en passant par le récit réorganisé a posteriori, voire romancé à partir de carnets de voyage.

Le récit de voyage présente cette particularité de constituer un genre extrêmement souple, susceptible de s'intégrer à des genres ou sous-genres littéraires autonomes, réglés par des codes d'écriture spécifiques, tels le journal, l'autobiographie, le discours épistolaire, l'essai parmi d'autres.⁷⁰

Comment alors faire entrer cette diversité dans un genre unique ? Tout d'abord en réaffirmant son objet comme central : comme nous l'avons dit précédemment, il y a littérature de voyage quand il y a voyage, puis récit de ce voyage « *dans une relation d'antécédence et de tutelle entre ses termes, entre le texte et son objet* »⁷¹. Evidence qu'il n'est pas inutile de rappeler. Ensuite, en levant une ambiguïté, sur la portée littéraire de l'œuvre viatique : au sens strict, est *littéraire* ce qui vise à utiliser l'écriture à des fins esthétiques. Mais toute production écrite n'a pas forcément une visée purement esthétique et son auteur peut très bien vouloir rendre compte, témoigner, partager, instruire, divertir à partir d'une matière vivante. Si l'on se réfère aux genres littéraires définis à l'époque classique, la littérature viatique emprunterait donc un peu à l'histoire, un peu au genre épistolaire, un peu au genre didactique et même parfois un peu au roman. Mais le terme de *récit* semble en appeler un autre, celui de *conte* : le voyageur qui écrit serait une sorte de conteur ou plus exactement un raconteur du monde qu'il découvre, des aventures qu'il traverse. Dans son essai consacré au récit de voyage, Roland Le Huenen le baptise *relateur* car il relate ce qu'il voit, dans le respect des faits, s'accompagnant parfois de photographies pour prouver la véracité de son propos⁷². Mais cette notion centrale de vérité reste à questionner car derrière le récit transparaît l'individu et avec lui l'interprétation du monde qui lui est propre. D'objet, le voyage devient sujet et c'est sans doute en cela que le récit de voyage peut, dans une certaine mesure, s'apparenter à la fiction et s'éloigner des écrits scientifiques. En interprétant le réel, il se situe toujours à la marge, aussi bien du roman que de l'histoire.

⁷⁰ Roland Le Huenen, *op.cit.*, p.37

⁷¹ Roland Le Huenen, *op.cit.*, p.27.

⁷² L'une de nos autrices, Adèle Toussaint-Samson, illustre en effet son récit des photos originales qu'elle a prises pendant son séjour brésilien.

Difficile, on le voit, de définir ce genre mouvant qui traverse les époques et les catégories et s'affirme de fait comme polymorphe et transdisciplinaire. C'est peut-être en partie pour cela qu'il a été longtemps ignoré par la critique et maintenu en dehors du canon littéraire. Il semble bien que la raison principale de cette défiance soit la question de l'invention. En effet, le genre viatique est encore souvent considéré comme mineur et délaissé au profit de genres considérés comme plus nobles tels que le roman, la poésie ou le théâtre. Et c'est précisément sur la place de l'invention que se fonde la dispute : les récits de voyage sont souvent factuels, pragmatiques et descriptifs, comportant une part autobiographique indéniable, et certains critiques mettent en cause leur portée littéraire, au sens de recherche esthétique, d'autant que la plupart des auteurs rappellent avec insistance qu'ils ne décrivent que des faits et des scènes auxquelles ils ont assisté et qu'ils ne cherchent rien d'autre que la vérité des choses vues. Comment concilier alors l'aridité de la description du réel avec la grâce de l'écriture d'invention ? On reproche en somme à l'auteur du récit de voyage de décrire et non de créer, ce qui fait de lui un relateur mais certainement pas un écrivain. Pourtant, dès lors qu'il met en forme son récit en vue de l'éditer, il s'extrait de la vérité brute pour entrer dans le champ subjectif du littéraire. Ce travail de transformation de la réalité par la stylisation du récit traduit en mots sa perception et son interprétation du réel. Est-ce donc la fiction qui définit la littérature ? N'admet-elle pas d'autres types d'écritures autobiographiques, historiques ou épistolaires à la marge des genres majeurs ?

Cette défiance envers la littérature viatique provient donc en partie de son objet, relativement flou, mais aussi d'une absence de définition et de théorisation précises, appuyées sur l'étude des textes viatiques. C'est ce que déplore Guillaume Thouroude dans un article relativement récent :

Le récit de voyage est un genre littéraire qui souffre encore d'une telle lacune théorique que la question reste parfois posée de savoir si le récit de voyage est un genre ou n'en est même pas un. Cette faiblesse critique est d'autant plus étrange qu'il existe de nombreux textes viatiques assimilables à des chefs-d'œuvre littéraires.⁷³

Fort heureusement, depuis deux décennies, son étude a été réhabilitée sous l'impulsion de quelques chercheurs passionnés⁷⁴ qui ne cessent de dévoiler la richesse d'un corpus encore

⁷³ Guillaume Thouroude, « Pour une définition du genre littéraire viatique », *Acta fabula* [en ligne], vol. 18, n° 3, Essais critiques, Mars 2017, p.1.

⁷⁴ Les travaux de François Moureau et Bénédicte Monicat, comme ceux de Philippe Antoine, Nicolas Bourguinat, Roland Le Huenen, Valérie Boulain, Sarga Moussa, Frank Estelmann et Friedrich Wolfzettel ont beaucoup apporté à la recherche sur le genre viatique, notamment dans une perspective genrée.

largement méconnu, à la croisée de plusieurs disciplines : littérature, histoire, géographie, anthropologie et sociologie. Nouvelle venue, encore marginale il y a quelques années dans le paysage critique français et étranger, la recherche sur la littérature des voyages constitue aujourd'hui un domaine à part entière des études littéraires. On a vu naître des centres de recherche comme le CRLV (Centre de Recherche sur la Littérature de Voyage)⁷⁵, des revues thématiques comme *L'Astrolabe* et *Viatica*⁷⁶ et des groupes de travail sur les femmes voyageuses dans l'histoire ou encore l'écriture viatique féminine⁷⁷. Les historiens eux-aussi s'intéressent depuis peu à la littérature viatique comme le prouve l'entrée « voyage » relativement récente dans la Bibliographie Annuelle de l'Histoire de France (BAHF)⁷⁸. Le genre a donc gagné en légitimité, grâce au socle de connaissances et de références communes mises en réseau par des chercheurs reconnus, et il a désormais ses grands noms, ses figures tutélaires et son canon. Chateaubriand et son *Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811), Henri de Monfreid et ses *Secrets de la mer rouge* (1931), Nicolas Bouvier et son *Usage du monde* (1963) marquent ainsi les jalons d'une histoire du genre viatique. Mais comme toujours, ce canon s'est constitué par mimétisme, en reproduisant les modèles à l'œuvre dans la société, et a fait émerger des figures dominantes, écrasantes pour les autres qui sont de ce fait minimisées, voire invisibilisées. C'est le cas des écrivaines voyageuses longtemps effacées des mémoires et des bibliothèques⁷⁹.

⁷⁵ Fondé en 1984, le CRLV a animé de 1986 à 1997 la collection : « Littérature des voyages » dont quinze volumes ont paru chez Champion-Slatkine (Paris-Genève), et, depuis 2000, il nourrit la collection : « Imago mundi » des Presses de l'Université de Paris-Sorbonne (PUPS).

⁷⁶ *L'Astrolabe* et *Viatica* sont des publications du CRLV. La première, créée en 2005, accueille des comptes rendus de lecture et des articles de chercheurs, collecte des textes inédits qui ont vocation à rendre compte de l'actualité de l'édition et des travaux consacrés au genre viatique. La seconde, née en 2014, a pour objet l'exploration de nouveaux champs de la recherche dans le même domaine. Disponibles sur : <http://revues-msh.uca.fr/viatica/> et <https://astrolabe.msh.uca.fr/>

⁷⁷ Voir les numéros thématiques consacrés à ces questions par les revues en ligne *Genre et histoire*, *Clio*, *Viatica*, *Romantisme* ou *Mnémosyne*.

⁷⁸ On peut se reporter au travail d'Isabelle Havelange, « Les voyageuses dans la BAHF, du Moyen Âge au XXe siècle. Bibliographie 1970-2010 », *Genre et Histoire* [en ligne], « Voyageuses et histoire 1/2 », PELLEGRIN Nicole (dir.), 8 | Printemps 2011, URL : <http://journals.openedition.org/genrehistoire/1290>

⁷⁹ Sur la question de la recherche et de son objet (la littérature de voyage féminine), lire l'article de Billie Melman, « Orientations historiographiques », *Clio, Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 28 | 2008, mis en ligne le 15 décembre 2011, URL : <http://clio.revues.org/8512>

c) Pour une approche genrée

Au cours du XIX^e siècle, avec la libéralisation des mœurs, le mouvement d'émancipation qui traverse les sociétés européennes et l'essor de la presse écrite, on assiste à l'affirmation d'une écriture féminine littéraire, journalistique ou militante sous la plume de personnalités reconnues : Suzanne Voilquin, Olympe Audouard, George Sand, Léonie d'Aunet ou encore Marguerite Durand⁸⁰. Mais le genre viatique apparaît comme un domaine résolument masculin, sans doute en raison des qualités requises pour le voyage que des stéréotypes tenaces continuent d'attribuer aux hommes : indépendance, courage, intrépidité, solidité, esprit d'aventure... Comme le constatent Frank Estelmann et Friedrich Wolfzettel, « *il semble que nulle part ailleurs le moi du voyageur et le je du narrateur ne soient aussi naturellement associés au sexe masculin.* »⁸¹ Sur plus de six mille récits de voyage en français décomptés pour le seul XIX^e siècle, poursuivent-ils, la proportion des récits féminins ne dépasse pas les cinq pour cent. De même, si l'on parcourt les anthologies des voyageurs publiées dans la collection « Bouquins » chez Robert Laffont⁸², on constate que la part réservée aux femmes est très faible, voire inexistante. Il existe plus de quinze de ces volumes d'anthologies consacrées aux récits de voyage notamment en Chine, en Orient, au Brésil, en Asie centrale et au Tibet, en Inde ou en Égypte pour les destinations qui intéressent notre corpus. Or, un décompte méticuleux⁸³ permet de constater que les femmes y sont très peu représentées en comparaison des hommes : de zéro à un peu plus de dix pour cent de voyageuses, selon les volumes. Elles sont par exemple relativement bien représentées dans le volume consacré à l'Égypte (11 sur 63) mais totalement absentes de celui sur l'Inde. Parmi nos autrices, seule Adèle Toussaint-Samson est citée dans l'ouvrage dédié au Brésil qui compte 3 femmes sur 82 voyageurs. On peut certes supposer qu'à cette époque, les femmes voyageaient moins que les hommes mais l'écart est tout de même très marqué. Alors pourquoi cet effacement ? Les voyageuses étaient-elles réellement beaucoup moins nombreuses ou sont-elles sous-représentées dans les anthologies ?

⁸⁰ Sur ces femmes parfois oubliées, lire Béatrice Slama, « Un chantier est ouvert... Notes sur un inventaire des textes de femmes au XIX^e siècle », *Romantisme* [en ligne], 1992, n°77, « Les femmes et le bonheur d'écrire », pp.87-94, URL : https://www.persee.fr/doc/roman_0048-8593_1992_num_22_77_6057.

⁸¹ Frank Estelmann, Sarga Moussa & Friedrich Wolfzettel, *Voyageuses européennes au XIX^e siècle, Identités, genres, codes*, Paris, PUPS, coll. Imago Mundi, 2012, p.9.

⁸² Nous précisons en bibliographie les références de chacune des anthologies consultées.

⁸³ Voir annexe 6, *Les femmes dans les anthologies de voyageurs de la collection Bouquins*.

Il est vrai qu'au XIX^e siècle, malgré les mutations à l'œuvre dans la société française, la femme est encore largement assimilée à l'épouse et à la mère de famille, assignée au foyer et quasiment interdite de vie publique, sous peine d'être considérée comme une personne de peu de vertu. Selon la formule d'Alain Quella-Villège en effet,

Ulysse est le voyageur, Pénélope celle qui attend à la maison. Schémas convenus d'une mobilité virile et d'une sédentarité casanière toute féminine. L'homme part, point sa dame.⁸⁴

La discrétion est de mise, la réputation est tout : délicat dans ces conditions d'imaginer une femme partir en steamer au bout du monde, relater ses faits et gestes au fil des jours, écrire à la première personne ses impressions de voyage et publier au retour ce récit dans les journaux à la mode. Difficile à concevoir car cela implique une triple transgression : transgression du rôle social qui lui est dévolu (la mère de famille doit prendre soin de son foyer), transgression du modèle familial dominant (l'épouse soumise doit s'effacer derrière l'homme) et transgression du modèle culturel (la femme ne joue pas de rôle public, ne donne pas son avis et encore moins ne l'écrit). Et pourtant, de nombreuses femmes l'ont fait. Elles sont parties pour de longs voyages - des mois, parfois des années - et en ont rapporté pour certaines des récits poignants, saisissants ou plus ternes, qui ont été publiés avec un certain succès. Selon Friedrich Wolfzettel,

Il semble donc que le récit de voyage au féminin constitue vraiment un phénomène moderne et ce n'est qu'à partir de la fin des Lumières que, parmi les quelque cinq mille récits de voyage publiés au dix-neuvième siècle, la voix des femmes acquiert une part notable.⁸⁵

Pour ce qui concerne les Françaises, notre prospection initiale dans les fonds des bibliothèques et les bibliographies existantes⁸⁶ nous a permis d'identifier près de soixante-dix femmes ayant écrit un ou plusieurs récits de voyage au cours du XIX^e siècle⁸⁷. Pourquoi alors suscite-t-on encore la surprise, deux siècles plus tard, lorsque l'on évoque ces

⁸⁴ *Les carnets de l'exotisme*, N° 1/2000, « L'exotisme au féminin », Paris, Kailash Editions, 2001.

⁸⁵ Friedrich Wolfzettel, « Récit de voyage et écriture féminine », in Frank Estelmann, Sarga Moussa & Friedrich Wolfzettel (dir.), *Voyageuses européennes au XIXe siècle. Identités, genres, codes*, Paris, PUPS, coll. Imago Mundi, 2012, p.19.

⁸⁶ Des recensements ont été effectués par plusieurs chercheurs, notamment Bénédicte Monicat, « Pour une bibliographie des récits de voyages au féminin (XIXe siècle) », *Romantisme* [en ligne], 1992, n°77, « Les femmes et le bonheur d'écrire », URL : http://www.persee.fr/doc/roman_0048-8593_1992_num_22_77_6058

⁸⁷ Voir annexe 1, *Tableau de recensement initial : récits de voyage féminin en français au XIXe siècle*.

voyageuses écrivaines ? Pourquoi l'équation *femme - voyage - écriture* est-elle encore si difficile à considérer alors que de tant de femmes ont écrit et publié des récits de voyage ?

Évidemment, l'on ne peut aborder les récits de voyages féminins sans évoquer les grandes figures qui ont marqué l'imaginaire collectif, au-delà de la période restreinte que nous étudions. Madame d'Aulnoy, grande voyageuse, publie en 1691 la *Relation d'un voyage en Espagne* (que ce récit soit une supercherie ou un voyage authentique) mais ce sont davantage ses *Contes* qui l'ont rendue célèbre. Au XVIII^e siècle, Lady Mary Wortley Montagu entreprend un périple jusqu'en Turquie avec son époux et rédige de nombreuses lettres qui seront publiées après sa mort sous le titre *Turkish Letters*⁸⁸. À la fin du siècle, Madame de Staël fuit la France post-révolutionnaire à travers l'Europe et écrit plusieurs essais, dont le célèbre *De l'Allemagne* en 1810 qui comporte de nombreuses observations historiques et culturelles. À la fin du XIX^e siècle, Isabelle Eberhardt traverse seule l'Algérie habillée en homme, adopte le mode de vie des nomades et épouse l'un d'eux après s'être convertie à l'Islam⁸⁹. Au début du XX^e siècle, Alexandra David-Néel parcourt la Chine à pied pour atteindre le Tibet et la ville sacrée de Lhassa, ne regagnant la France qu'après un périple de quatorze années (pour repartir peu de temps après)⁹⁰. Ces femmes ont marqué leur temps et laissé une œuvre importante, largement étudiée et valorisée auprès du grand public. Le risque est que leur gloire ne soit venue occulter toutes les autres voyageuses, moins illustres ou simplement moins visibles : ce sont elles que nous souhaitons réhabiliter, à travers une étude précise des textes denses et riches d'enseignement qu'elles ont légués à la postérité.

De manière relativement récente, en effet, la recherche s'intéresse à l'écriture viatique féminine et les multiples publications et colloques qui lui sont consacrés soulignent l'intérêt et

⁸⁸ Ses *Turkish Letters* publiées en 1763 ont été rééditées de nombreuses fois et traduites en plusieurs langues, notamment en français. Lady Mary Montagu, *L'islam au péril des femmes, Une Anglaise en Turquie au XVIII^e siècle*, Paris, Maspero, La Découverte, 1981.

⁸⁹ Isabelle Wilhelmine Marie Eberhardt, née en 1877 à Genève et morte en 1904 à Aïn-Sefra, est une journaliste et écrivaine suisse de parents d'origine russe. Elle s'installe en 1897 en Algérie, mène une vie nomade et épouse un officier d'origine algérienne. Elle a écrit de nombreux ouvrages et collaboré à plusieurs journaux. On peut lire à son sujet Edmonde Charles-Roux, *Nomade j'étais. Les années africaines d'Isabelle Eberhardt*, Paris, Grasset, 1995.

⁹⁰ Louise Eugénie Alexandrine Marie David, née en 1868, a épousé Philippe Néel de Saint Sauveur en 1904. Passionnée par le bouddhisme et la culture tibétaine, elle a effectué deux longs séjours en Asie (1911-1925 puis 1937-1946) et a publié plusieurs essais et récits de ses voyages. Elle s'est éteinte en 1969 à l'âge de 101 ans à Digne dans sa maison de *Samten Dzong*. Celle-ci a été transformée en musée et conserve l'ensemble des objets et manuscrits rapportés de ses voyages.

l'actualité de son étude⁹¹. Les *gender studies* ont désormais acquis leur légitimité académique⁹² et il paraît opportun de s'intéresser à ces femmes oubliées, précisément parce qu'elles ne sont pas considérées comme exceptionnelles, en adoptant une approche genrée. Que disent ces femmes, pour qui écrivent-elles, que nous apprennent-elles de vision du monde et de leur rapport à l'autre ? C'est cette approche que Bénédicte Monicat, pionnière de ce nouveau champ d'exploration, a empruntée dans ses travaux⁹³ avant que des chercheurs de tous horizons ne s'emparent de la question. En 2007, l'ouvrage de synthèse de Françoise Lapeyre⁹⁴ révèle au grand public la diversité des parcours de nombreuses voyageuses françaises oubliées. L'année suivante, la revue *Clio* publie un inventaire éclairant sous le titre *Voyageuses*⁹⁵ et les Presses Universitaires de Strasbourg éditent un ouvrage collectif intitulé *Le voyage au féminin - Perspectives historiques et littéraires*⁹⁶. En 2011, la revue *Genre et Histoire* publie un dossier intitulé *Voyageuses et histoire*⁹⁷, état des lieux du travail d'un groupe d'historiens à l'ENS sur la question, dans lequel on peut lire :

⁹¹ Notons, en particulier, l'existence d'un séminaire sur « Femmes, Histoire, Voyages », dirigé par Nicole Pellegrin à l'ENS depuis 2006. Parmi les colloques, citons notamment « Déplacements identitaires. Voyager et écrire au féminin, XIXe siècle » (Université de Francfort sur le Main, 26-28 avril 2007) et « Les lieux communs du voyage, 1750-1900 » (Paris, Centre Mahler, 6 juin 2008).

⁹² Les travaux de Judith Butler ont largement introduit la question du genre dans la recherche littéraire. Son ouvrage majeur, *Gender trouble*, est publié en 1990 aux Etats-Unis et traduit en 2005 en France. La théorie de Butler s'appuie principalement sur la notion de performance : le genre serait une performance sociale apprise, répétée et exécutée qui produit la fiction de genres « naturels », la féminité et la masculinité. Judith Butler, *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*, Paris, La Découverte, 2005.

⁹³ Son ouvrage majeur, *Itinéraires de l'écriture au féminin*, est publié en 1996 et fait date dans l'étude de la littérature viatique. Spécialiste de la place des femmes dans l'histoire littéraire du XIX^e siècle, Bénédicte Monicat est Professor of French and W

omen's Studies à Pennsylvania State University (USA). Son travail s'inscrit dans une perspective féministe qui se donne pour but de penser l'écriture chez les femmes de cette époque. Elle a publié de nombreux ouvrages et articles sur l'écriture de voyage au féminin. Bénédicte Monicat, *Itinéraires de l'écriture au féminin*, Amsterdam, Rodopi, 1996.

⁹⁴ Françoise Lapeyre, *op.cit.*

⁹⁵ *Clio, Histoire, femmes et sociétés* [en ligne], n°28, « Voyageuses », 2008, URL : <https://journals.openedition.org/clio/7553>

⁹⁶ Nicolas Bourguinat (dir.), *Le voyage au féminin. Perspectives historiques et littéraires. XVIII^e-XX^e siècles*, Strasbourg, PUS, 2008.

⁹⁷ *Genre et Histoire* [en ligne], « Voyageuses et histoire », 1/2, PELLEGRIN Nicole (dir.), 8 | Printemps 2011, URL : <https://journals.openedition.org/genrehistoire/1124>

la mise en scène de l'appartenance de sexe et de ses déclinaisons variables est particulièrement visible à travers le prisme des circulations physiques et mentales de tous ordres que permet le voyage.⁹⁸

Dans le champ éditorial, on note une « *résurgence du genre* »⁹⁹ avec la multiplication des collections spécialisées dans les récits de voyage : citons par exemple « Bouquins » pour les anthologies, « Payot Voyageurs », « Pocket aventure humaine » et la prestigieuse collection « Imago Mundi » des Presses de la Sorbonne. Ce foisonnement démontre à la fois la vitalité de la recherche sur l'écriture viatique et l'actualité criante de cette approche genrée. En effet, nous disposons d'une multitude de textes inexploités, enfouis dans les profondeurs des bibliothèques, qui ne demandent qu'à être exploités afin d'éclairer « *la pratique du récit de voyage par les femmes au XIX^e siècle, située à l'intersection du genre littéraire et de l'identité sexuelle.* »¹⁰⁰ Notre étude sur les récits de voyage de Parisiennes au XIX^e siècle compte bien apporter sa contribution à ce questionnement stimulant.

⁹⁸ Nicole Pellegrin, « Genre, voyage et histoire. Quelques aperçus. », *Genre & Histoire* [en ligne], 8 | Printemps 2011. URL : <http://journals.openedition.org/genrehistoire/1290>

⁹⁹ Bénédicte Monicat, *op.cit.*, p.3.

¹⁰⁰ Bénédicte Monicat, *op.cit.* p.4.

II. Raconter l'ailleurs pour se dire

Il est couramment admis que le voyage est une quête et qu'au-delà des paysages, des peuples et des coutumes, c'est finalement lui-même que le voyageur rencontre. Le récit de voyage est donc une manière indirecte de parler de soi, de se dire sous couvert de raconter l'ailleurs : à une époque où les femmes n'ont aucune indépendance propre et demeurent sous la tutelle de leur père ou de leur époux, ce type de narration autoriserait ainsi, de manière voilée, un mode d'expression de soi privilégié. L'étude des trois récits de voyage que nous avons sélectionnés devrait nous permettre de vérifier cette hypothèse, à travers les thèmes et les motifs choisis mais aussi la posture auctoriale adoptée, en mettant en lumière la diversité de la parole féminine, sa proximité aussi et, peut-être, sa portée émancipatrice au XIX^e siècle.

1. Diversité des voyages, variété des récits

Chacun des récits de voyage que nous étudions contient dans son titre ou son sous-titre le substantif de *Parisienne*. Comme nous l'avons précisé en introduction, sept ouvrages correspondaient à ce critère lors de notre recensement initial mais nous avons dû restreindre notre corpus pour pouvoir effectuer un travail d'analyse précis sans dépasser du cadre d'un mémoire de master. Nous en avons donc choisi trois en essayant de conserver une certaine diversité dans le profil des voyageuses : la première, Laure Durand-Fardel, est une épouse bourgeoise qui accompagne son mari, éminent médecin, en mission et en profite pour visiter sa fille expatriée ; la deuxième, Adèle Toussaint-Samson, est une écrivaine cultivée, fille et épouse d'artistes, qui part en famille tenter de faire fortune au Brésil ; la troisième, Louise Bourbonnaud, est une veuve richissime, mondaine et philanthrope, qui décide de parcourir le monde après la mort de son époux afin d'assouvir son goût des voyages. Leur profil sociologique est donc différent tout comme leur niveau de vie, même si elles ont toutes les trois suffisamment de capital culturel ou financier pour envisager un voyage lointain. Leurs motivations et leurs destinations aussi différent (bien que deux d'entre elles se rendent en Extrême-Orient par la voie maritime) et la durée de leur séjour est très variable, de quelques semaines à plusieurs années.

a) Des Parisiennes réelles ou fantasmées ?

Malgré ces profils divers, nos trois autrices ont en commun de se présenter comme Parisiennes et même, pour l'une d'elle, comme « *femme élégante, Parisienne de Paris* » selon l'un des préfaciers¹⁰¹. La tautologie peut faire sourire mais elle souligne à quel point l'usage de ce substantif est signifiant pour l'époque. Il nous faut donc questionner son usage, ce qu'il nous dit de ces femmes, de la réalité de leur condition mais aussi de l'intention éditoriale qui se cache derrière ce titre accrocheur.

Nos recherches biographiques permettent d'affirmer qu'elles ne sont certes pas toutes nées à Paris mais qu'elles y ont vécu et qu'elles y reposent. Laure Durand-Fardel est originaire du Loiret et est devenue parisienne en épousant Maxime en 1848, lui-même né à Paris. Ils y vivent un temps avant de s'installer à Vichy, lorsque Maxime y est nommé inspecteur, puis reviennent vivre à Paris. Laure est décédée à son domicile du VI^e arrondissement en 1887 et est enterrée au cimetière Montparnasse. Adèle Toussaint-Samson est née à Paris, y a vécu jusqu'à son départ au Brésil et y est revenue ensuite. Elle vit alors dans le XVI^e arrondissement et y est inhumée après son décès tragique en 1911. Louise Bourbonnaud, quant à elle, est originaire d'Avesnières en Mayenne mais elle s'est installée à Paris au moment de son mariage avec Etienne Bourbonnaud en 1863. Elle y a vécu toute sa vie, son mari ayant fait fortune dans le bâtiment en entreprenant notamment la construction du boulevard Barbès. Elle décède en 1915 à son domicile de l'avenue Malakoff, dans le XVI^e arrondissement, et est inhumée au cimetière du Père Lachaise. Elles sont donc toutes les trois parisiennes, de naissance ou d'adoption, et cela se reflète dans leur mode de vie comme dans leur cercle de fréquentations. Laure Durand-Fardel est issue d'un milieu aisé et a épousé en premières noces un notable, juge de paix et notaire royal, avant de se marier avec Maxime, lui-même issu d'un milieu aristocratique et décoré de la légion d'honneur¹⁰². Leur cercle de relations est constitué de médecins, de hauts fonctionnaires, d'académiciens et de notables. Adèle Toussaint-Samson grandit dans un milieu très différent, celui du théâtre et de la culture, et fréquente artistes et intellectuels depuis son plus jeune âge. Son père, Joseph Samson, est un comédien célèbre, dramaturge, professeur au conservatoire et sociétaire de la Comédie Française, qui reçoit la légion d'honneur pour sa

¹⁰¹ Préface à Louise Bourbonnaud, *Les Indes*, p.VII.

¹⁰² Son père, Armand Durand de Saint Amand, est avocat au parlement de Paris et ses frères sont l'un préfet, l'autre capitaine de vaisseau et tous deux décorés, comme lui.

brillante carrière. Il tient salon dans leur appartement parisien et même si la famille n'est pas très aisée, Adèle se rend souvent au théâtre et fréquente un milieu artistique stimulant. Louise Bourbonnaud enfin est une femme d'origine modeste mais déterminée. Elle épouse à 17 ans un entrepreneur ambitieux de vingt ans son aîné, lui aussi d'origine modeste, que le second Empire hisse au sommet de la haute bourgeoisie parisienne. Ils fréquentent les cercles mondains, comptant parmi leurs amis le fameux baron Haussmann, et reversent une partie de leur fortune à des œuvres philanthropiques, finançant fondations, hôpitaux, nurserie et participant activement à la fondation de la Société de secours aux blessés militaires qui deviendra la Croix-Rouge française. Louise incarne donc une figure éminente du « tout Paris » mais cette fois c'est le Paris bourgeois des banquiers et des entrepreneurs proches de Napoléon III.

Nos trois autrices sont donc bien des Parisiennes, d'adoption à défaut d'en être natives, et elles en sont fières : leurs récits sont émaillés de comparaisons entre les lieux visités et Paris, capitale à la fois de la mode, du bon goût, du raffinement et de la culture. Pour vérifier la réalité de cette référence parisienne, nous avons procédé à un relevé systématique de certaines occurrences, notamment *Paris et Parisienne*, pour mesurer le degré d'imprégnation culturelle de chacun des récits. Sans surprise, les deux termes reviennent de manière très régulière avec une récurrence plus ou moins forte : ils sont extrêmement présents chez Louise Bourbonnaud, relativement chez Laure Durand-Fardel et beaucoup moins chez Adèle Toussaint-Samson¹⁰³. Cela peut s'expliquer par le type de voyage qu'elles effectuent, mais aussi la posture de chacune, plus ou moins ethnocentrée. Ainsi, lorsqu'Adèle Toussaint-Samson arrive à Rio, elle avoue son désarroi :

Moi qui sortais du milieu artistique de Paris et qui avait été habituée à entendre débattre toutes les questions sociales, politiques, littéraires et artistiques dans le salon de mon père, je fus bien étonnée, à mon arrivée à Rio, de ce manque absolu de conversation.¹⁰⁴

De la même manière, Laure Durand-Fardel constate, à propos des tenues des femmes européennes à Shanghai :

¹⁰³ Voir annexe 6, *Relevé des principales occurrences dans les récits*. Pour Paris / Parisien(s) / Parisienne(s), le relevé donne 48 occurrences sur 304 pages chez Louise Bourbonnaud, 46 sur 428 pages chez Laure Durand-Fardel et 25 sur 234 pages chez Adèle Toussaint Samson.

¹⁰⁴ Adèle Toussaint-Samson, *Une Parisienne*, p.194.

La même rivalité existe encore pour les toilettes qui sont ici, comme partout, un objet de grandes préoccupations. Heureuses les femmes qui peuvent les faire venir de Paris ; elles sont enviées, regardées, admirées.¹⁰⁵

Et Louise Bourbonnaud de renchérir :

Parmi les gens qui viennent nous faire leurs offres de services, il y a jusqu'à des cordonniers et des tailleurs ; ces derniers sont des gens habiles entre tous, et, pourvu qu'on leur fournisse un modèle, ils exécuteront un vêtement européen tout aussi bien que leurs confrères de Paris.¹⁰⁶

C'est le plus souvent au sujet de la culture, des tenues vestimentaires ou des manières des peuples rencontrés que leurs critiques se font en référence à Paris. Car, selon Bénédicte Monicat,

Si les voyageuses, en tant que Françaises, se sentent investies d'un projet civilisateur, en tant que Parisiennes elles deviennent elles-mêmes le symbole de ce qui est entendu par civilisation.¹⁰⁷

Que représente donc le topos de la Parisienne dans l'histoire et l'imaginaire collectif ? Doté d'une portée programmatique, il constitue assurément une référence culturelle ethnocentrée qui traverse les époques avec un succès constant¹⁰⁸. La capitale française étant considérée par certains comme le centre du monde civilisé au XIX^e siècle (et même encore au XXI^e semble-t-il¹⁰⁹), la Parisienne serait en quelque sorte l'incarnation de cette civilisation, garante du raffinement et du bon goût. De plus, ce substantif se caractérise par un usage exclusivement féminin : aucun titre en effet n'évoque de Parisien autour du monde. Il se superpose donc à l'interprétation culturelle une signification genrée : c'est que la ville de Paris est souvent perçue comme une entité féminine, en raison des caractéristiques qu'on lui prête et qui sont assimilées au sexe féminin (beauté, grâce, charme naturel, raffinement, légèreté). La

¹⁰⁵ Laure Durand-Fardel, *De Marseille*, p.166.

¹⁰⁶ Louise Bourbonnaud, *Les Indes*, p.163.

¹⁰⁷ Bénédicte Monicat, *op.cit.*, p.10.

¹⁰⁸ Voir par exemple le colloque organisé par la SIEFAR en 2017, intitulé *Être Parisienne : des femmes dans la ville (XIV^e-XVIII^e siècle)*. Actes à paraître en 2020 sous la direction de Nathalie Grande.

¹⁰⁹ La figure de la Parisienne semble toujours signifiante au XXI^e siècle puisque les sites et les blogs qui la mentionnent sont légions sur Internet. Voir par exemple : <http://www.uneparisienneavincennes.com/>, <https://www.secretsdeparisiennes.com/>, <https://uneparisienneanewyork.blogspot.com/> ou encore <http://www.theparisienne.fr/>. Soulignons qu'ils se divisent en deux grandes catégories : « conseils beauté / lifestyle » et « carnet de voyage ». Dans le second cas perdure l'opposition entre Paris et le reste du monde qui semble toujours porter la promesse d'une valeur intrinsèque (on trouve par exemple une Parisienne à Lucerne, à New York, à Abidjan, à Cali...).

mention *Parisienne de Paris*, courante au XIX^e siècle¹¹⁰, renforce la sexualisation de l'expression, assimilant les qualités esthétiques et culturelles de la capitale aux qualités humaines supposées de la femme. Ainsi peut-on lire, dans la préface de l'un des récits étudiés:

Ce n'est pas une œuvre préparée en vue du public ; c'est une série de lettres, écrites par une Parisienne, d'un esprit tout français, qui, pendant un voyage autour de la moitié du globe, adressait à sa famille, restée en France, ses impressions dans toute leur fraîcheur, dans tout leur naturel, dans toute leur vivacité.¹¹¹

Pour les éditeurs, ce titre représente à la fois le gage d'une publicité vendeuse et la promesse d'une valeur intrinsèque : quand une Parisienne, parée de toutes ses qualités, rencontre le reste du monde, la confrontation ne peut qu'être intéressante, voilà ce qu'ils semblent suggérer au lecteur, l'assurant que son récit aura le charme naturel et l'esprit d'une Parisienne. Paris, centre du monde, point cardinal de la culture, de la mode et du bon goût, se présente ainsi comme un point de référence, une mesure étalon de la valeur des découvertes à venir. Selon Bénédicte Monicat,

Que peut-on radicalement opposer à la « barbarie » si ce n'est une femme, une Européenne, une Française ou encore une Parisienne ? Paris étant la « capitale du monde civilisé », une Parisienne chez les « barbares » a de quoi susciter l'intérêt le plus vif, si ce n'est l'approbation.¹¹²

Le pari éditorial sur un tel titre est bien le contraste attendu entre Paris, symbole de modernité et « *d'esprit tout français* », et le reste du monde forcément « *barbare* ». Or, la récurrence des titres d'ouvrages mentionnant le substantif de *Parisienne* dans la seconde moitié du XIX^e siècle est suffisamment frappante pour que l'on fasse l'hypothèse d'une mode ou, du moins, d'un courant éditorial important. Le premier ouvrage de ce type que nous ayons repéré est celui de Marie Giovanni, intitulé *Journal de voyage d'une Parisienne dans le Pacifique*¹¹³. Publié en quatre volumes, entre 1855 et 1856, les pérégrinations de cette femme accompagnant son époux militaire en Océanie fascinent les lecteurs. On a récemment découvert que madame Giovanni n'avait probablement jamais existé et que derrière elle se dissimulait la comtesse

¹¹⁰ Voir par exemple Alphonse Toussenel, *L'Esprit des bêtes. Vénérie française et zoologie passionnelle*, Paris, Lange Lévy, 1847 : « Toutefois, la Parisienne de Paris est ce qu'on a imaginé de mieux jusqu'à ce jour en fait de femme... »

¹¹¹ Préface à Laure Durand-Fardel, *De Marseille*, p.V.

¹¹² Bénédicte Monicat, *op. cit.*, p.80.

¹¹³ Marie Giovanni, *Journal de voyage d'une Parisienne*, éd. Alexandre DUMAS, 4 vol., Bruxelles, Kiessling et Leipzig, coll. Hetzel, 1855-1856. Disponible sur : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k85961h?rk=85837>

Dash, écrivaine proluxe du milieu du XIX^e siècle¹¹⁴, elle-même amie d'Alexandre Dumas qui aurait utilisé ses notes de voyage pour rédiger ce livre à succès. Une autre piste indique une certaine madame Callegari dont les notes auraient inspiré le même Dumas¹¹⁵. La question auctoriale se pose donc avec acuité (l'ouvrage est-il de la comtesse Dash, de madame Callegari ou d'Alexandre Dumas ?) mais au-delà de l'imbroglio littéraire, on note que ce récit est le premier d'une longue série, une sorte d'inauguration du genre que nous étudions. Peut-être est-ce son succès qui a entraîné les autres à sa suite ? Nous avons en effet identifié six autres ouvrages, écrits par des femmes et parus entre 1879 et 1894, qui portent des titres similaires : trois d'entre eux composent notre corpus, trois autres ont été mis de côté¹¹⁶. Enfin, à l'autre bout de la chaîne chronologique se trouve un ouvrage majeur que l'on se doit de citer : *Le voyage d'une Parisienne à Lhassa* d'Alexandra David-Néel paru en 1927 et réédité de nombreuses fois jusqu'à nos jours¹¹⁷. Il s'agit sans aucun doute de l'ouvrage le plus connu du grand public, le best-seller de la Parisienne en voyage mais aussi la partie émergée de l'iceberg puisque sa notoriété a invisibilisé tous les autres. Il n'a cependant pas éteint l'engouement pour la formule tant relayée, « une Parisienne à... ». Au contraire, menant le cortège, il la porte fièrement comme un étendard.

b) Pourquoi partir ?

Dans le contexte politique et social que nous avons décrit, il peut sembler surprenant que des femmes aient osé partir si loin pour un voyage de plusieurs mois, voire plusieurs années. Mais ce siècle est celui des voyages et les femmes ont sans doute autant que les hommes le désir de visiter le monde, même si leur condition ne favorise pas la mobilité. Alors quelles sont

¹¹⁴ Comtesse Dash, pseudonyme d'Anne-Gabrielle de Cisternes de Courtiras, vicomtesse de Poilloüe de Saint-Mars, romancière et poétesse, épouse du vicomte de Saint-Mars (1804-1872).

¹¹⁵ Douglas Wilkie, *The Journal of Madame Callegari - The true story behind Alexandre Dumas's book The Journal of Madame Giovanni*, Melbourne, Historia Incognita, 2015.

¹¹⁶ Marie Grandin, *Une Parisienne à Chicago (1892-1893)*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, coll. Voyageurs, 2014. Marie de Ujfalvy Bourdon, *De Paris à Samarkand, le Ferghanah, le Kouldja et la Sibérie occidentale. Impressions de voyage d'une Parisienne*, Paris, 1880 et *Une Parisienne dans l'Himalaya*, Paris, Transboréal, coll. Voyage en poche, 2014.

¹¹⁷ Alexandra David-Néel, *Grand Tibet et vaste Chine. Voyage d'une Parisienne à Lhassa*, Paris, Plon, coll. Omnibus, 1994. Le titre original de 1927, *Voyage d'une Parisienne à Lhassa. A pieds et en mendiant de la Chine à l'Inde à travers le Tibet*, en dit long sur ses aventures et sa détermination.

les raisons qui poussent nos trois voyageuses à s'embarquer pour de longues traversées vers des pays lointains ? Pourquoi quittent-elles Paris, capitale du monde civilisé, pour s'aventurer dans des contrées inconnues : est-ce par curiosité, par goût, par ennui, par intérêt ? Voyagent-elles simplement parce que c'est dans l'air du temps ? Nous pouvons relever, dans les trois récits, les raisons que l'une ou l'autre donne pour se justifier, aux yeux de la bonne société, d'un départ qui pourrait passer pour inconvenant.

Laure Durand-Fardel, bourgeoise de bonne famille, est âgée de 58 ans quand elle embarque avec son mari pour rendre visite à sa fille dont l'époux, médecin de la marine, a été nommé en poste à Shanghai auprès du consul de France. C'est donc une raison familiale tout à fait « honorable » aux yeux du monde qui la pousse vers l'Extrême-Orient et non le désir de voyager. Son récit étant composé de lettres envoyées à ses enfants, il est émaillé de pensées maternelles exprimant sa joie de revoir sa fille mais aussi sa peine de laisser ses autres enfants.

Je viens d'arriver à Shanghai. J'ai vu mes enfants et mes petits-enfants. Je ne vous dirai pas ce que j'ai ressenti, parce que vous le sentirez vous-mêmes. [...] Ma prochaine lettre vous donnera des détails. J'ai beaucoup à voir et à causer avec tout le cher monde qui m'entoure ; c'est pourquoi je vous dis adieu et à bientôt d'autres nouvelles.¹¹⁸

Adèle Toussaint-Samson, elle, est âgée d'à peine 30 ans quand elle s'embarque au Havre avec mari et enfant pour tenter l'aventure au Brésil : le jeune couple a décidé de s'installer à Rio de Janeiro pour une dizaine d'années au moins, afin de chercher fortune dans ce vaste pays en plein essor. Elle ne précise pas comment ils comptent devenir riches et le résultat ne semble pas à la hauteur de leurs attentes à leur retour, douze ans plus tard. Mais ce projet donne à la traversée un parfum particulier, entre l'arrachement du pays natal et l'excitation de la nouveauté à venir. Certes le voyage est éprouvant pour une jeune mère qui allaite encore son petit garçon, d'autant que la vie à bord est assez rustique, mais elle se montre enthousiaste et déterminée.

Nous avions un oncle *en* Amérique, et non *d'*Amérique, ce qui change bien la thèse ; cependant, ce brave oncle ayant fait une assez jolie fortune au Brésil, nous eûmes l'idée de tenter comme lui l'aventure. En dix ans, nous disait-il, nous devions être riches. Dix ans d'exil, c'était bien quelque chose, mais le pays était si beau, et nous reviendrions si jeunes encore !¹¹⁹

Quant à Louise Bourbonnaud, jeune veuve fortunée de 42 ans, elle voyage seule et annonce dès la première page de son récit, presque comme une bravade, sa motivation

¹¹⁸ Laure Durand-Fardel, *De Marseille*, p.231.

¹¹⁹ Adèle Toussaint-Samson, *Une Parisienne*, p.1.

principale : celle de voyager et de parcourir le monde avec « ardeur » afin de prouver sa résistance et sa détermination.

Qui a bu boira ! Quiconque a voyagé ne peut plus tenir en place ! Quand une fois on a goûté pendant des mois et des années les émotions que les déplacements apportent au *globe-trotter*, c'est avec un nouveau plaisir, une nouvelle ardeur que l'on se remet en route, après s'être retrempé quelque temps dans les douceurs du *home*.¹²⁰

Notons l'usage des deux anglicismes qui marque son désir de paraître moderne en incarnant une *globe-trotteuse* dynamique et ouverte au monde. Il s'agit en effet de son quatrième voyage puisqu'elle a déjà traversé l'Europe jusqu'au Maroc, l'Amérique du Nord et les Caraïbes et qu'elle a déjà publié deux récits de ses précédents périples. Le motif de ces voyages est donc toujours personnel mais avec des objectifs très différents : visite familiale, expatriation ou tourisme, ce qui, convenons-en, n'a pas grand-chose à voir ! Aucune, on le constate, n'effectue de voyage à titre professionnel, les femmes n'ayant pas le droit d'exercer une profession sans l'autorisation de leur mari ni de gagner leur propre salaire. Mais pour certaines, le voyage est un but, voire une mission, tandis que pour d'autres il n'est qu'un moyen.

Il y a surtout un de ces navires que je ne puis m'empêcher de regarder avec envie ; c'est, comme celui qui me porte, un paquebot de la Compagnie des Messageries maritimes. Mais il retourne en France, lui, tandis que l'Ava s'en éloigne, emportant la voyageuse qui n'a pas encore achevé la tâche qu'elle s'est tracée.¹²¹

Quant à leurs conditions de voyage, elles sont aussi assez inégales mais il est vrai que leurs moyens financiers, comme leurs trajets, sont différents : l'Extrême-Orient était à la mode depuis l'ouverture récente du canal de Suez tandis que le Brésil n'était encore qu'une destination commerciale. Laure Durand-Fardel fait ainsi le trajet vers la Chine à bord d'un luxueux paquebot à moteur, sans escale puisque le but de son voyage n'est pas de faire du tourisme mais d'aller rendre visite à sa fille. Elle voyage en première classe dans un cadre manifestement luxueux., bénéficie des attentions du capitaine et se lie d'amitié avec les personnes « recommandables » du bord (un médecin, un jeune consul, une femme de diplomate...).

A part cet inconvénient, il est impossible d'être mieux que nous ne sommes sur le paquebot. Rien, absolument rien, ne nous manque. La table est d'autant plus excellente que notre commandant est un gourmet d'un ordre supérieur, et la délicatesse des mets est toujours jointe à leur grande abondance. Nous avons à discrétion de la glace, de l'eau fraîche, des citrons, des oranges, etc. Le service se fait

¹²⁰ Louise Bourbonnaud, *Les Indes*, p.1.

¹²¹ Louise Bourbonnaud, *Les Indes*, p.153.

admirablement. Les femmes de chambre sont attentives ; enfin, sauf un peu d'espace, le confortable est aussi grand que nous pourrions l'avoir en terre ferme.¹²²

La raison de son voyage est très personnelle et pourtant, une fois en Chine, elle se montre avide de pittoresque et prend beaucoup de plaisir à découvrir le pays et ses habitants. Elle se promène souvent et flâne dans les ruelles de Shanghai, outrepassant les mises en gardes des expatriés qui voient le danger partout. Au cours de son séjour, elle organise des excursions, part à la découverte de la ville et de ses environs, fréquente les marchés et apprécie de marchander pour acquérir de précieux souvenirs (fourrures de zibeline, porcelaines de Chine, estampes japonaises).

Effectivement, dès le matin, nous étions en course, entrant chez Hung-Sun, chez Foe, et tant d'autres dont je ne puis dire les noms. Nous voyons, nous marchandons et nous commençons à acheter. Vous verrez des choses splendides, que nous payons un peu cher pour le pays, mais qui, à Paris, seront rares et peut-être même uniques. Bref, nous sommes satisfaits de nos emplettes, donc je ne vous donne pas le détail, aimant mieux vous en faire la surprise.¹²³

Une fois arrivée en Chine, elle manifeste un réel enthousiasme pour ce qu'elle découvre, n'hésite pas à aller vers les autochtones, goûter la nourriture ou visiter les sites culturels : elle se révèle une touriste curieuse et intéressée avide de pittoresque. Toutefois, son récit est ponctué de marques protocolaires et mondaines (réception chez le consul, accueil chez le médecin de la colonie) et elle se montre sensible au respect dû à la fonction, militaire, diplomatique ou médicale.

Je ne puis vous dire que nous menions en ce moment une vie tout à fait tranquille, puisque nous avons toutes nos soirées prises par des dîners, des bals ou des concerts. Mais en comparant cela au temps que je viens de passer à parcourir les mers et les terres les plus étrangères, je me regarde comme jouissant du plus grand calme puisque je ne change plus ni de nations ni de climats.¹²⁴

Adèle Toussaint-Samson, quant à elle, voyage plus modestement et n'occupe qu'une cabine exigüe au confort rudimentaire à bord d'un clipper commercial qui assure les échanges de denrées entre la France et le Brésil, en veillant sur son jeune garçon qu'elle allaite encore pendant la traversée. Les conditions de voyage sont rudes et la traversée éprouvante puisqu'elle confie : « *Tout cela, je vous le jure, peut donner, au malheureux passant une première nuit à*

¹²² Laure Durand-Fardel, *De Marseille*, p.122.

¹²³ Laure Durand-Fardel, *De Marseille*, p.238.

¹²⁴ Laure Durand-Fardel, *De Marseille*, p.259.

bord, un avant-goût de l'enfer. »¹²⁵ La description de la cabine n'évoque pas le paquebot luxueux de Laure Durand-Fardel mais plutôt un navire de marchandise bondé sur lequel les passagers sont moins choyés.

Quant à notre cabine, lorsque je vis ces deux cadres superposés, dont un petit matelas de 60 centimètres de largeur, posé sur une planche entre deux autres planches, formait tout le coucher, je pensai qu'il devait être impossible de s'y reposer jamais, et je ne me trompais guère. Une vache était installée dans un compartiment de l'avant, des moutons étaient déjà parqués dans la grande chaloupe de sauvetage placée sur le roufle ; des gigots et des jambons pendaient aux cordages ; l'office et les armoires étaient bourrés de conserves de toutes sortes.¹²⁶

Mais elle observe avec amusement la petite société du bord et se réjouit de ce départ pour une nouvelle vie. Arrivée sur place, ses préoccupations ne sont pas celles d'une touriste de passage qui veut tout voir mais celle d'une jeune femme qui s'installe en famille dans un nouveau pays : il faut se loger, faire sa place, connaître les usages et gérer les tracasseries quotidiennes. Certes son époux est né à Rio, parle la langue brésilienne et a déjà un réseau de connaissances, dans lequel il donne des cours de danse pour gagner sa vie. Mais cela reste pour Adèle un endroit inconnu, et elle a beaucoup à découvrir : elle écrit, s'occupe de la maison et des enfants, fréquente le milieu européen et la bonne société de Rio. Elle est même invitée dans la famille impériale pour aider à mettre en scène une pièce de Racine.

Dix ans plus tard, Louise Bourbonnaud effectue le même trajet que Laure Durand-Fardel, elle aussi en première classe, apprécie de manger à côté du capitaine et bénéficie d'un confort appréciable. « *On m'a donné une belle cabine, où je suis seule, avantage que je sais apprécier. Il est vrai que ce n'est pas la place qui manque ici.* »¹²⁷

Lors des escales, elle multiplie les visites guidées, se fait accompagner d'un *cicerone* local en distribuant des pourboires, dort dans les grands hôtels et fréquente les personnes les plus haut placées au cours de ses nombreuses haltes (administrateurs des colonies, militaires ou hauts fonctionnaires). Au cours de son périple, elle change quatre fois de paquebot, effectue en train des excursions vers l'intérieur des terres puis reprend la mer. Elle mentionne toujours le prix de ce qu'elle achète comme si elle tenait ses comptes et cherchait à rentabiliser au mieux

¹²⁵ Adèle Toussaint-Samson, *Une Parisienne*, p.13.

¹²⁶ Adèle Toussaint-Samson, *Une Parisienne*, p.4.

¹²⁷ Louise Bourbonnaud, *Les Indes*, p.11.

son périple. Elle signale aussi les marques d'attention dont elle fait l'objet, les louanges et les compliments qu'elle reçoit pour son courage « *si rare* ».

L'état-major est réuni auprès de la coupée pour recevoir et saluer la voyageuse. C'est si rare, paraît-il, de voir une dame française dans ces parages, que tous ces messieurs sont aux petits soins autour de moi. Tous les notables de Pondicherry sont venus me souhaiter bon voyage ; un monsieur, qui revenait du Gange, m'offre un magnifique bouquet de roses du Bengale.¹²⁸

Les séjours de nos voyageuses sont donc bien dissemblables puisque Laure réside à Shanghai chez sa fille pendant quatre mois, effectuant juste une escapade au Japon, alors qu'Adèle vit à Rio pendant douze ans, partant quand l'occasion se présente à la découverte de l'intérieur des terres chez des amis brésiliens, et que Louise effectue son périple en un temps record (deux mois et demi) pour voir tous les sites remarquables sans faiblir ni s'attarder. Ainsi, tandis que l'une voyage en couple et livre ses impressions dans des lettres écrites au gré des événements, la seconde s'expatrie en famille et raconte ses souvenirs de nombreuses années plus tard et la troisième se déplace seule, suivant un parcours bien réglé qu'elle relate au jour le jour avec force chiffres et notations géographiques. Sans surprise, c'est la diversité qui l'emporte à la lecture de ces trois récits de voyage, témoins de vies bien différentes.

c) Désir d'écrire

Si ces trois voyages sont différents, les récits présentent toutefois des similitudes : ils sont écrits par une femme, présentés comme le récit d'une Parisienne et forment un solide volume de plusieurs centaines de pages organisées autour de thèmes exotiques pour le lecteur. Surtout, ils révèlent chez chacune l'envie de partager ses aventures, le désir d'écrire et un plaisir évident à le faire même si composition et style diffèrent quelque peu : à travers la narration se dessinent trois personnalités aux goûts, aux ambitions et aux jugements bien distincts. Bien- sûr, toutes trois sont d'un milieu plutôt aisé pour qui l'écriture est un loisir, voire un métier. Elles apprécient de rencontrer des personnes lettrées et évoquent au fil des pages leurs sorties culturelles, comme le fait par exemple Laure Durand-Fardel :

Le soir, il y avait représentation théâtrale. Une troupe française est installée et se réorganise tous les ans. On donnait un ancien opéra-comique, *Les Désespérés*, et une autre petite pièce. L'amiral Duperré, qui est gouverneur, était dans sa loge avec le

¹²⁸ Louise Bourbonnaud, *Les Indes*, p.108.

général Reboul et leur état-major. Peu de femmes ; aussi notre apparition a produit une certaine sensation. Le théâtre est très coquet et très joliment agencé. Il y a au bas un café où l'on descend prendre des glaces dans les entractes ; les tables sont dehors, on se croirait au boulevard.¹²⁹

Et l'on peut lire, sous la plume d'Adèle Toussaint-Samson, la description de plusieurs événements culturels et cette remarque au sujet d'un de leurs hôtes :

Le *senhor administrador*, qui avait une teinture de lettres, charmé de voir des étrangers qui lui apportaient des nouvelles de la ville, vint converser avec nous, tandis que nous mangions nos provisions de route ; puis, vers onze heures, il nous laissa.¹³⁰

Si l'on étudie les modalités d'écriture de chacune, c'est-à-dire quand, où et comment elles écrivent, on observe que leur posture auctoriale diffère notablement : l'une est une épistolière amateur, sans intention de publication, tandis que les deux autres ont déjà publié plusieurs ouvrages. En effet, le préfacier de Laure Durand-Fardel nous indique qu'elle rédige ses lettres avec « *ce charme intime et confidentiel d'un récit écrit au jour le jour, sans préoccupation du lecteur et du critique* »¹³¹. » Elle en envoie vingt-cinq au cours des six mois que dure son voyage et raconte à la fois les épisodes familiaux, les escapades et les événements qui surviennent en livrant ses impressions personnelles : émerveillement devant un palais, un marché ou une maison de thé, assistance inopinée à une cérémonie bouddhiste, tenue d'un bal costumé ou organisation d'une excursion au Japon. Tout est décrit avec gaité et simplicité, certes en référence à un modèle culturel bourgeois et catholique, mais avec curiosité, tolérance et modération. Comme le souligne Frédéric Baudry dans la préface à la deuxième édition :

Mme Durand-Fardel est la première bourgeoise lettrée qui ait pénétré dans ce pays. Elle ne s'en fait pas accroire ; elle ne court ni après l'art ni après les effets de style ; elle dit ce qu'elle a vu et ce qu'elle en pense franchement et gaiement, sans faire montre de son esprit aux dépens des coutumes étrangères.¹³²

Ainsi, même si elle n'avait pas le projet de publier ses lettres au retour, elle les rédige avec aisance et raffinement dans le but de partager ses impressions avec ses enfants, en peignant pour eux des tableaux sur le vif. Très différent, le récit d'Adèle Toussaint-Samson est plus synthétique (il ne fait que 234 pages quand celui de Laure Durand-Fardel en compte 428) et est

¹²⁹ Laure Durand-Fardel, *De Marseille*, p.131.

¹³⁰ Adèle Toussaint-Samson, *Une Parisienne*, p.141.

¹³¹ Prosper Blanchemain, préface à Laure Durand-Fardel, *De Marseille*, p.VI. Il précise que les détails trop personnels ont été supprimés des lettres avant publication.

¹³² Préface à Laure Durand-Fardel, *De Marseille*, p.IX.

organisé en quatre parties autour des thèmes qui l'ont le plus marquée : la traversée (ou plutôt les traversées, car elle en a effectué cinq au total), Rio, la fazenda et le retour. Il est extrêmement précis, alors qu'il a été publié plus de vingt ans après son retour en France : sans doute a-t-elle repris des notes compilées au fil des années, sans doute aussi en avait-elle déjà rédigé une partie pendant son séjour de douze ans au Brésil. Elle décrit avec beaucoup de détail les paysages, la flore et la faune, mais aussi l'architecture, les mœurs et la société métissée de ce pays mais elle parle très peu d'elle et de sa famille. Elle fustige la lâcheté des représentants français, rit de l'inculture des parvenus, déplore la saleté des rues et dénonce l'esclavage d'une plume piquante (nous reviendrons sur ces motifs). Elle annonce dans sa préface avoir cherché à publier son récit dès son retour sous forme d'articles dans les journaux, déterminée à faire connaître aux Français ce pays qu'elle aime tant et pourtant, lorsque celui-ci paraît, elle est rentrée depuis près de 10 ans et âgée de 62 ans. En effet, elle n'a essuyé que des refus, alors que de nos trois autrices elle est la seule qui soit présentée comme femme de lettres, avec à son actif plusieurs livres déjà publiés. Elle décrit en détail dans son avant-propos les difficultés qu'elle a eues à intéresser la presse puis les éditeurs avec son manuscrit. Sans doute est-ce dû au caractère atypique de son ouvrage, qu'elle présente elle-même davantage comme une étude de mœurs que comme un récit de voyage, peut-être est-ce dû aussi au pays dont il est question et qui n'était pas à la mode en ce temps-là¹³³.

Mon Dieu ! non, répondis-je humblement, je viens vous proposer une étude sur les mœurs et coutumes d'un pays que j'ai habité douze ans ; je dis ce que j'ai vu et je n'invente rien. [...] Puisque les journaux refusent mes Souvenirs du Brésil, pensais-je, il me les faut offrir au public sous forme de livre. Je pris donc mon courage un jour, et allai trouver un éditeur.¹³⁴

Quant à Louise Bourbonnaud, ses notes sont certainement prises au jour le jour car elles sont ponctuées d'adverbes temporels référentiels (hier, demain...) et rendent compte de tous les faits importants de son voyage. Elle veut tout voir et s'attache aux lieux, aux dates, aux noms géographiques, aux chiffres, aux dirigeants et aux notables rencontrés.

J'ai pour principe, en voyage, de ne pas perdre mon temps. J'ai fait des milliers de lieues pour voir et j'ai hâte de voir. Aussi, je ne reste pas longtemps en place et, à

¹³³ Les deux tournées européennes de l'empereur Dom Pedro II, en 1872 et 1877, l'ont peut-être fait découvrir par les Français, suscitant davantage d'intérêt pour un pays jusque-là mal connu.

¹³⁴ Adèle Toussaint-Samson, Préface à *Une Parisienne*, p.IV.

peine débarquée, j'aime à courir de-ci de-là, mon carnet de notes à la main et notant au passage les impressions ressenties.¹³⁵

Elle semble se considérer comme une exploratrice en mission, au service de la grandeur de la France, et n'achète pas beaucoup de souvenirs, plutôt des cartes, des gravures et des photographies. Souvenons-nous qu'elle est membre de la Société de Géographie de Paris et qu'elle vient de créer, lorsque paraît cet ouvrage, un prix destiné à récompenser les meilleurs récits de voyage, doté d'une somme conséquente.

Devant l'hôtel règne une rangée d'arcades où sont installés des marchands. En rentrant, j'y fais emplette de photographies représentant des vues du pays et des types indigènes. L'une d'elles représente les bateaux qui servent à la pêche des perles et qui sont munis d'un énorme balancier en bois sur le côté ; ce curieux appendice leur est, paraît-il, indispensable pour les empêcher de chavirer.¹³⁶

Elle souligne toujours l'accueil qu'elle reçoit, indique quand et par qui elle a été invitée (à sortir, à visiter, à dîner) et ne se prive pas au passage d'égratigner les individus qu'elle n'estime pas. Elle accorde une grande importance aux honneurs et à la patrie et porte une attention particulière aux militaires, aux institutions et à tous les symboles de la France à l'étranger, comme le drapeau tricolore.

Je reverrai encore flotter sur les océans ce fier pavillon tricolore que je salue toujours avec tant d'émotion chaque fois que le hasard amène sur ma route un navire de mon cher pays.¹³⁷

L'ambition de chacune est donc bien différente. Laure Durand-Fardel ne semble pas écrire dans le but d'être éditée mais dans celui de partager, de raconter à ses enfants ce qu'elle vit loin d'eux et il se dégage de ses descriptions une grande impression de simplicité et de naturel. Ce sont ses proches qui, malgré ses réticences, l'auraient poussée à publier ses lettres si bien tournées et qui ont, semble-t-il, charmé aussi les lecteurs puisque son livre a connu deux rééditions successives. Selon les dires de son préfacier, il a fallu la convaincre d'accepter une publication car ce n'était pas son intention initiale.

Cette correspondance, qui avait au plus haut point intéressé la famille, fut ensuite communiquée à quelques intimes auprès desquels elle n'obtint pas un moindre succès. La publication en fut vivement sollicitée et non moins vivement refusée. Ce n'est qu'à force d'instances qu'on obtint la permission d'en prendre une copie, dont on n'a retranché que les détails intéressant seulement la famille, tout en respectant

¹³⁵ Louise Bourbonnaud, *Les Indes*, p.170.

¹³⁶ Louise Bourbonnaud, *Les Indes*, p.105.

¹³⁷ Louise Bourbonnaud, *Les Indes*, p.105.

avec soin ce style sans recherche, sans apprêt, qui reproduit comme un miroir les impressions de la voyageuse aimable et spirituelle, dans toute leur simplicité, dans toute leur verdeur, dans toute leur vitalité.¹³⁸

Au contraire, Adèle Toussaint-Samson, seule femme de lettres parmi les trois voyageuses, indique avoir pris des notes durant tout son séjour brésilien avec l'ambition affirmée d'en faire une œuvre littéraire et de l'éditer. Elle explique ainsi son projet dans son avant-propos :

Lorsque je revins du Brésil, il y a quelques années, rapportant sur ce pays et ses habitants des notes récoltées pendant mon long séjour à Rio-de-Janeiro, qui, à défaut d'autre mérite, avaient du moins celui de la plus scrupuleuse véracité, et auxquelles étaient jointes les photographies des principales églises et places de la capitale du Brésil, ainsi que des types d'Indiens, de mulâtres et de nègres, pris sur le vif, je m'imaginai que tout cela pouvait offrir quelque intérêt à mes compatriotes et que je trouverais facilement à l'éditer.¹³⁹

Son style est plus recherché, ses effets plus travaillés et l'on sent sous sa plume le désir d'être prise au sérieux, d'apporter un témoignage scrupuleusement véridique. En effet, elle évoque très peu sa famille, son mari ou ses enfants et parle encore moins d'elle, à la différence de Louise Bourbonnaud qui se place ostensiblement au centre de son récit. Cette dernière en effet écrit clairement avec l'ambition de publier ses observations, telle une exploratrice en mission. Sûre d'elle et de l'intérêt de ses aventures, convaincue de sa supériorité de Française et de Parisienne, elle prend des notes dans le but de les publier - elle a déjà fait paraître quelques années auparavant le récit de ses précédents périple à travers l'Espagne, l'Amérique et les Caraïbes. Elle se présente dans sa préface comme une grande exploratrice, reproduisant un article dont elle ne mentionne même pas l'auteur (il lui suffit de signaler qu'il s'agit d'un *journal de Paris*) :

Mme Bourbonnaud a commencé la série de ses voyages d'exploration en 1885 – nous disons bien et nous prions qu'on lise : mil huit cent quatre-vingt-cinq - elle devançait ainsi toute la série des dames américaines de plusieurs années. « Elle débuta par une tournée de l'Amérique du Nord, les États-Unis, le Canada, les Grands lacs, la Californie, le Texas, la Nouvelle-Orléans. De là, elle revint vers le Nord par Baltimore, Washington et Philadelphie.¹⁴⁰

Les postures sont donc très variées d'un ouvrage à l'autre et révèlent, entre les lignes, les intentions de leurs autrices. Comme le souligne Philippe Antoine,

¹³⁸ Prosper Blanchemain, préface à Laure Durand-Fardel, *De Marseille*, p.VI.

¹³⁹ Adèle Toussaint-Samson, *Une Parisienne*, p.10.

¹⁴⁰ Louise Bourbonnaud, *Les Indes*, préface, p.VI.

Les relateurs répètent à l'envi qu'ils ne savent pas ou ne veulent pas écrire. Ce lieu commun est le pivot d'une stratégie argumentative qui entend adosser l'exactitude du propos à un discours qui vise avant tout la transparence ou entend refléter le réel.¹⁴¹

Nos trois exemples permettent de nuancer ce propos puisque s'il est vrai que Laure Durand-Fardel semble s'être fait violence pour accepter que l'on s'occupe de faire publier ce qui pour elle n'avait pas vocation à l'être, Louise Bourbonnaud au contraire assume fièrement ses écrits. Quant à Adèle Toussaint-Samson, elle se situe sur une ligne médiane quand elle dédicace ainsi son ouvrage à un ami, en adoptant une posture d'humilité convenue :

C'est pour lui donner une preuve de ma profonde sympathie que je le prie d'accepter la dédicace de ce petit volume, qu'il m'a souvent pressée de terminer. Puisse-t-il, en le lisant, ne pas trop se repentir de son imprudent conseil.¹⁴²

Nous voici au cœur de notre problématique, quand le voyage devient l'objet de la narration et son autrice le sujet. Que cherchent donc les femmes qui ont écrit ces récits : parler aux autres, parler des autres ou parler d'elles-mêmes¹⁴³ ?

2. Le récit, reflet du regard porté sur l'autre

En livrant au lecteur leurs impressions et leurs réflexions, consignées au fil des jours, nos trois voyageuses révèlent au lecteur un regard particulier, personnel et affirmé. N'étant pas de la fiction, la littérature viatique a ceci de passionnant qu'elle donne à voir un pays, un peuple, mais aussi un individu qui regarde ce pays et ce peuple à travers le prisme de sa sensibilité propre. Ces femmes témoignent de ce qui les a marquées, émues, indignées ou émerveillées, dévoilant leur perception de l'autre et de l'ailleurs tellement fantasmés. Ainsi, en relevant les thèmes majeurs de leur récit, les sujets récurrents, les certitudes assénées ou les doutes avoués, nous pouvons capter ce regard et en saisir les particularités. Quelles sont les rencontres, les événements ou les sujets qui reviennent le plus souvent ? Que nous révèlent-ils de leur rapport au monde et à leur vie de femme ?

¹⁴¹ Philippe Antoine, Préface à Roland Le Huenen, *op. cit.*, p.9.

¹⁴² Dédicace à Louis Jacolliot, Adèle Toussaint-Samson, *Une Parisienne*, non paginé.

¹⁴³ Sur cette question, lire Christine Planté, *La petite sœur de Balzac. Essai sur la femme auteur*, Lyon, PUL, 2015, notamment le chapitre 6 intitulé « L'instrumentalisation de l'écriture », p.149.

a) Exotisme, préjugés et littérature coloniale

Dans la seconde partie du XIX^e siècle, nous l'avons rappelé, la vogue de l'exotisme¹⁴⁴ et des destinations lointaines se renforce. L'Orient puis l'Extrême-Orient fascinent les Occidentaux et les compagnies de transport, comme les guides touristiques et les circuits organisés, se développent rapidement. Parallèlement, l'expansion coloniale s'accélère et la domination sur le reste du monde s'accroît. L'une des conséquences majeures de ce vaste mouvement est que la culture européenne se diffuse largement et devient le modèle dominant qui s'impose aux autres peuples. Par le biais des récits de voyage, mais aussi de la littérature exotique et coloniale¹⁴⁵ qui connaît alors un grand succès, s'enracine un référentiel très ethnocentré : celui du colon courageux face à l'indigène paresseux, de l'Occidental avancé, technologiquement mais aussi politiquement et moralement, face à l'autochtone attardé. Pourtant, au cours des siècles précédents, écrivains et philosophes éclairés ont voulu modérer l'élan civilisateur européen et défendre un relativisme culturel face à l'appétit d'expansion des grandes puissances. Le mythe du bon sauvage¹⁴⁶, qui défend l'idée que les sociétés nouvellement découvertes puissent véhiculer d'autres modes de vie, d'autres visions du monde, est l'une des expressions de cet effort. Mais le dédain et le sentiment de supériorité des blancs sur les autres peuples a perduré, les plus méprisés étant ceux que l'on appelait alors les *nègres* avec une condescendance indiscutable. Au XIX^e siècle, l'esclavage est encore courant malgré son abolition (en 1833 dans les colonies anglaises, en 1848 dans les colonies françaises) et la notion de race solidement ancrée dans les mentalités, autorisant colons et voyageurs à se

¹⁴⁴ Sur cette notion, voir Anaïs Fléchet, *op. cit.*

¹⁴⁵ Sur ce sujet, lire Jean-Marc Moura, "Littérature coloniale et exotisme : examen d'une opposition de la théorie littéraire coloniale" in *Regards sur les littératures coloniales. Tome 1 : Afrique francophone : Découvertes*, Paris, L'Harmattan, 1999. Selon lui, on peut distinguer trois acceptions de la littérature coloniale : une acception thématique (la littérature coloniale aurait un aspect plus documentaire, plus véridique, mieux renseigné et surtout aurait une visée plus scientifique que la littérature d'évasion ou la littérature exotique ; une acception idéologique (la littérature coloniale est une littérature de propagande, donc une littérature « colonialiste ») ; enfin une acception sociologique (la littérature coloniale comme littérature des « groupes sociaux » que constitue le « colonat », par opposition à la littérature de voyageurs, souvent dits « pressés »).

¹⁴⁶ Le mythe du bon sauvage apparaît au XVI^e siècle après les grandes découvertes dans les écrits de Montaigne (*Essais*) puis de Rousseau (*Discours sur l'origine des inégalités parmi les hommes*), Diderot (*Supplément au voyage de Bougainville*), Voltaire (*Candide*). Il suggère l'existence d'un homme naturellement bon, dénué de culpabilité, libre du péché originel, vivant en harmonie avec la nature. Il conduit à un renversement de la valeur des termes de barbare et de civilisé en montrant les travers de la civilisation et des sociétés de droit. Ce mythe n'a cessé d'inspirer écrivains, chercheurs et cinéastes et parcourt de célèbres œuvres contemporaines (*Le Livre de la jungle* de R. Kipling ou *Le Meilleur des mondes* d'A. Huxley en littérature, *Tristes tropiques* de C. Lévi-Strauss ou *L'Afrique Fantôme* de M. Leiris en anthropologie, *L'Enfant sauvage* de F. Truffaut ou tout récemment *Avatar* de J. Cameron au cinéma).

considérer comme les maîtres quelle que soit leur situation sociale dans leur pays d'origine. Romans coloniaux, récits de voyage et manuels de l'époque¹⁴⁷ reflètent ce regard porté sur l'autre, choquant pour un lecteur du XXI^e siècle mais perçu au XIX^e comme une évidence qui ne semble même pas devoir être questionnée : la supériorité paraît encore naturelle, la domination légitime.

Ce sentiment de supériorité est présent de manière plus ou moins exacerbé dans les trois récits étudiés, adossé à la certitude de la grandeur de la civilisation française. Les pays visités sont ainsi jugés par rapport à la France, les villes par rapport à Paris et les peuples par rapport aux Parisiens ou aux Français : le modèle ne se discute pas.

A la bonne heure ! Ici c'est beaucoup mieux bien que cela ne ressemble en rien - même de bien loin - à l'Opéra ou à la Comédie-Française ; mais dans son genre exotique, ce n'est pas trop mal vraiment.¹⁴⁸

La mode de l'exotisme, séduisante quand elle entraîne le lecteur vers le monde onirique de l'Orient des mille et une nuits ou naïve quand elle évoque les bons sauvages, véhicule ainsi une multitude de stéréotypes repris sans réserve par les voyageurs européens¹⁴⁹ : supériorité blanche, sauvagerie des indigènes, saleté, sous-développement économique ou politique des pays, inculture et immoralité des peuples, spiritualité douteuse. Les récits témoignent ainsi d'une quête d'exotisme et de dépaysement mais à travers le filtre pernicieux des préjugés paternalistes. Les substantifs *barbare* ou *sauvage* sont moins usités au XIX^e siècle pour qualifier les peuples étrangers mais on les retrouve encore, notamment sous la plume de nos trois autrices, ainsi qu'*indigène* ou *autochtone* qui n'ont rien de péjoratif sauf s'ils sont employés dans une phrase dépréciative. Par exemple, Laure Durand-Fardel, en excursion au Japon, décrit son équipage en ces termes :

Enfin, la pluie redoublant, nous montons chacun clans une *djin-rick-it-sha*. Nos conducteurs sont de véritables sauvages, vêtus seulement d'une espèce de manteau fait en feuilles de roseaux attachées au cou par une corde et dont les pointes tombantes servent à égoutter l'eau. Ils ont en plus un chapeau en feuilles tissées, du

¹⁴⁷ *Le Tour de la France par deux enfants*, paru aux éditions Belin en 1877, est un manuel destiné à l'apprentissage de la lecture du cours moyen des écoles de la III^e République. Un passage notoire du livre divise l'humanité en quatre races (blanche, jaune, noire et rouge), la race blanche étant dite « la plus parfaite ».

¹⁴⁸ Louise Bourbonnaud, *Les Indes*, p.257.

¹⁴⁹ Selon Anaïs Fléchet, *op. cit.* « Il semble que la valence positive de l'exotisme a été mise à mal par les nouvelles représentations du monde issues de la Première Guerre mondiale. À l'heure du monde fini et de la disparition des derniers blancs sur les cartes, le terme devient synonyme d'artificialité ; on lui adjoint les qualificatifs : facile, trompeur ou « de pacotille ». Pour autant, l'exotisme ne disparaît pas de la scène littéraire. Dans son Essai sur l'exotisme écrit entre 1904 et 1918, Victor Segalen mène le combat en faveur de cette « esthétique du divers ». »

diamètre d'un mètre au moins. Leurs pieds et leurs jambes restent sans protection. C'est singulier de voir le brancard de sa voiture occupé par ce genre d'animaux.¹⁵⁰

D'ailleurs, ces stéréotypes sont entretenus par les éditeurs qui réclament de l'exotisme et du sauvage. Ainsi, lorsqu'Adèle Toussaint-Samson présente son manuscrit à un éditeur, celui-ci s'enquiert de son contenu afin de savoir s'il va contenter ses lecteurs :

- Y a-t-il des tigres, des serpents, des missionnaires mangés par les sauvages dans ce que vous m'apportez ? Telle fut la première question du directeur.

- Mon Dieu ! non, répondis-je humblement ; je viens vous proposer une étude sur les mœurs et coutumes d'un pays que j'ai habité douze ans ; je dis ce que j'ai vu et n'invente rien.

- Tant pis ! reprit-il, inutile alors de me laisser votre manuscrit. Nous avons publié dernièrement une nouvelle dont la scène se passait au Brésil, et qui a eu beaucoup de succès : onces, jaguars, serpents boas, et sauvages, rien n'y manquait : c'était très émouvant.¹⁵¹

Ces préjugés tenaces sur les êtres dits inférieurs, parfois comparés à des animaux, émaillent nos trois récits et les propos racistes - pour employer un adjectif anachronique - sont légions. Ils permettent de percevoir à la fois l'incroyable arrogance et la profonde ignorance des Européens du XIX^e siècle vis-à-vis des autres peuples. Le discours sur les *nègres* est particulièrement choquant, marqué par le dégoût physique et la répugnance morale, avec une propension à les exclure du champ humain pour les rapprocher de l'animal qui ne s'explique que par une idéologie puissante écrasant la pensée individuelle¹⁵².

Leur peau est d'un noir lustré magnifique, et leurs dents sont d'une blancheur éclatante. Leurs ébats sont assez dangereux, du reste, car il arrive quelquefois qu'un requin de fond en lorgne un qui paraît lui convenir et, le prenant par le pied, le fait en un clin d'œil disparaître de la surface et l'entraîne au fond de l'eau pour s'en régaler avec ses compagnons. Mais un nègre de plus ou de moins, ce n'est pas une affaire, et les autres continuent leurs exercices sans avoir l'air d'y songer.¹⁵³

On peut lire aussi,

¹⁵⁰ Laure Durand-Fardel, *De Marseille*, p.321.

¹⁵¹ Adèle Toussaint-Samson, Avant-propos à *Une Parisienne*, p.IV.

¹⁵² Sur cette déshumanisation distillée par la pensée colonialiste, qu'il qualifie d'« ensauvagement du continent » européen, lire Aimé Césaire, *Discours sur le colonialisme*, Paris, Réclame, 1950. « Il faudrait d'abord étudier comment la colonisation travaille à déciviliser le colonisateur, à l'abrutir au sens propre du mot, à le dégrader, à le réveiller aux instincts enfouis, à la convoitise, à la violence, à la haine raciale, au relativisme moral [...] Et c'est là le grand reproche que j'adresse au pseudo-humanisme : d'avoir trop longtemps rapetissé les droits de l'homme, d'en avoir eu, d'en avoir encore une conception étroite et parcellaire, partielle et partielle et, tout compte fait, sordidement raciste. »

¹⁵³ Laure Durand-Fardel, *De Marseille*, p.57.

Beaucoup d'hommes trouvent ces négresses belles ; quant à moi, j'avoue que la laine crépue qui leur sert de chevelure, leur front bas et déprimé, leurs yeux injectés de sang, leur énorme bouche aux lèvres bestiales, aux dents écartées comme celles des fauves, ainsi que leur nez épaté, ne m'ont paru jamais constituer qu'un type fort laid. La dent même des nègres est souvent dangereuse. J'ai vu plus d'un exemple, au Brésil, de maîtres européens (car jamais un Brésilien ne frappe lui-même son esclave), qui, en frappant leurs noirs, avaient été mordus par eux, ou même avaient rencontré leurs dents, et auxquels on dut couper le bras.¹⁵⁴

Ou encore,

Lorsqu'on veut parler aux indigènes, il ne s'agit pas, ici, de leur faire de longues phrases ni de chercher des figures de rhétorique ; on perdrait son temps et l'on ne serait certainement pas compris. Il faut aller droit au but et dire le moins de mots possible. C'est le cas de dire, il faut parler nègre : Toi dire, moi pas dire, moi parler, toi pas aller là, lui méchant, ça pas bon, toi ôter ça, moi pas vouloir.¹⁵⁵

Ou pour finir,

Par ce fait, ils [les vautours] sont très utiles. Ils paraissent vivre en bonne intelligence avec les autres animaux, y compris les petits négrillons de un à cinq ans, dont le plus grand plaisir est de prendre des bains de poussière ; ils s'y roulent tant que la journée dure et ne montrent aucune intelligence dans leurs jeux. Ils sont cependant d'une meilleure tenue et plus gentils qu'à Port-Saïd, et, en les voyant se rouler ainsi, ils me rappelaient nos petits cochons, qui, eux aussi, sont gentils quand ils sont petits. Je regrette bien qu'avec le temps cela doive devenir embarrassant, car j'aurais eu bien du plaisir à acheter un petit nègre : mais en grandissant il ne serait plus gentil du tout.¹⁵⁶

On constate dans ces quelques extraits la déshumanisation totale opérée par le récit de nos voyageuses qui, à d'autres moments et malgré leurs préjugés, peuvent se montrer touchées ou émues des mauvais traitements ou des injustices auxquels elles assistent parfois. Les nombreuses métaphores animales seraient à étudier plus en détail pour mesurer le degré de « *relativisme moral* » dénoncé par Aimé Césaire¹⁵⁷.

Les autres peuples ne sont pas beaucoup mieux considérés, souvent moqués ou malmenés par des jugements dédaigneux. Louise Bourbonnaud par exemple place la France au-dessus de toutes les autres civilisations, y compris bien-sûr la Prusse ennemie, et se montre d'un patriotisme irritant. Le récit qu'elle donne de son accrochage avec une passagère sur le

¹⁵⁴ Adèle Toussaint-Samson, *Une Parisienne*, p.74.

¹⁵⁵ Louise Bourbonnaud, *Les Indes*, p.226.

¹⁵⁶ Laure Durand-Fardel, *De Marseille*, p.60.

¹⁵⁷ Voir note 152 page précédente.

paquebot qui l’emmène vers l’Asie est chargé de ressentiment, de mépris et d’arrogance, et révèle toute la brutalité du sentiment anti-prussien qui marque la fin du XIX^e siècle :

Nous avons à bord une Prussienne qui, à plusieurs reprises, cherche à lier conversation avec moi, mais je n'y tiens guère, car ses sujets de conversation ne me conviennent pas du tout. Je finis par la remettre à sa place, ainsi qu'un autre Prussien, en leur disant :

- Vous voyez bien que vous êtes des gens mal élevés. Comme le disait si bien Mme la Chanoinesse de Mirecourt dans *Marceau* : L'homme le mieux élevé de votre pays n'est encore qu'un goujat !

La dame me bouda bien un peu, mais pas pour longtemps car, dès le lendemain, elle recommençait ses avances, sans plus de succès d'ailleurs.¹⁵⁸

A l’inverse, les Anglais sont considérés par nos voyageuses comme d’admirables colonisateurs, organisés, pragmatiques, efficaces. Chacune y va de son compliment, en n’oubliant pas de se réjouir quand elle découvre une faille dans ce glorieux modèle britannique.

Laure Durand-Fardel raconte ainsi avec malice :

Je ne sais pas si je dois dire que, du haut du pic, j'ai éprouvé une petite satisfaction patriotique. C'est la constatation de la première bétise que je voie accomplie par les Anglais. C'est peu important, mais enfin c'en est une. Je jetais les yeux sur l'ensemble de la baie, et je demandais quelles étaient les constructions, assez considérables, qu'on apercevait au loin sur un îlot vert, à notre gauche. « Oh ! me répondit-on en riant, ce sont les prisons ; on n'a oublié qu'une chose en les construisant là : c'est qu'il n'y a et ne peut y avoir une goutte d'eau douce. Il faudrait en amener par bateaux, et cela coûterait des sommes folles, en sorte qu'on préfère abandonner les bâtiments qui, pourtant, sont de vrais travaux d'art. » Cela m'a fort étonnée de la part des Anglais, dont tous les établissements sont si bien installés et si souvent irréprochables.¹⁵⁹

Quant aux Indiens, aux Chinois, aux Brésiliens ou aux Japonais, nos voyageuses les observent avec intérêt et curiosité, parfois teintés d’un mépris manifeste. Elles n’hésitent pas à décrire les autochtones de manière très crue en détaillant leurs tenues vestimentaires, leurs attitudes ou leurs mœurs et déplorent explicitement le métissage qu’elles considèrent comme un affaiblissement de la race blanche, supérieure à toutes les autres.

Je continue de considérer mes Japonais. Ils sont bien faits, mais petits ; ils ont la physionomie épanouie, l'air ouvert. Au contraire des Africains et des Asiatiques du sud, ils ont les mollets très développés et la jambe bien faite. Ils se rasent sur le milieu de la tête une raie large d'environ trois ou quatre centimètres. Les autres cheveux restent longs, attachés en une queue dont ils font une espèce de rouleau bien ficelé

¹⁵⁸ Louise Bourbonnaud, *Les Indes*, p.22.

¹⁵⁹ Laure Durand-Fardel, *De Marseille*, p.236.

et serré en chignon, qu'ils ramènent sur la tête dans l'espace rasé. C'est moins embarrassant que la queue des Chinois, mais ce n'est pas une coiffure très seyante.¹⁶⁰

Ou encore,

Quant à la race brésilienne, mélange de sang européen, américain et africain. Elle a toute la nonchalance créole, est faible, abâtardie, très intelligente et non moins orgueilleuse. Il est évident que c'est au commerce avec les noirs qu'est dû en partie l'appauvrissement de cette race. Les négresses, avec leurs ardeurs africaines, étioient la jeunesse de Rio-de-Janeiro et de ses provinces. Il y a dans leur sang un principe acre qui tue le blanc.¹⁶¹

Il est surprenant de lire sous leur plume des propos tellement subjectifs assés comme des vérités indiscutables. Surprises, dérangées dans leurs habitudes, choquées parfois, nos trois autrices ne semblent pourtant pas douter de leurs jugements et se réfèrent toujours à la France comme modèle supérieur de civilisation. Elles se montrent extrêmement fières de leur nationalité et semblent certaines de pouvoir critiquer et dominer le reste du monde quand il n'est pas à leur goût. Louise Bourbonnaud, par exemple, vibre d'enthousiasme pour tout ce qui symbolise la patrie et défend avec ferveur l'impérialisme colonial, vantant avec emphase l'expansion française et ses bienfaits civilisateurs.

Dans la nuit on attend le paquebot qui me déposera à Colombo, dans l'île de Ceylan, que j'ai l'intention de visiter. De là, j'irai plus loin, plus loin encore. Je retrouverai sur ma route d'autres colonies françaises, d'autres contrées où ma chère patrie a planté son drapeau dans les plis desquels elle apporte la civilisation et la liberté. J'entendrai de nouveau des indigènes s'exercer, dans un jargon parfois bien drôle, à prononcer les mots de notre belle langue, si douce si mâle à la fois.¹⁶²

Ce genre de propos se retrouve très souvent dans les écrits des voyageuses du XIX^e siècle comme par exemple chez Mme Voisins d'Ambre¹⁶³, expatriée en Algérie et foncièrement convaincue des bienfaits de la civilisation française. On lit sous sa plume des phrases d'une teneur semblable à celles de Louise Bourbonnaud et lui faisant écho, comme le montre une étude d'Isabelle Ernot dans un article éclairant.

Ses récits témoignent d'une vision hiérarchique des sociétés occidentale et orientale. Par certains aspects, elle apparaît progressiste : elle s'érige avec véhémence contre

¹⁶⁰ Laure Durand-Fardel, *De Marseille*, p.319.

¹⁶¹ Adèle Toussaint-Samson, *Une Parisienne*, p.73.

¹⁶² Louise Bourbonnaud, *Les Indes*, p.105.

¹⁶³ Née en 1827 dans le Doubs, Anne Husson vient en Algérie en 1842 pour se marier à quinze ans avec Joseph Valentin Voisins d'Ambre qui occupe une fonction équivalente à celle de sous-préfet. Son engagement colonial se poursuit après son retour en métropole par la plume, dans la littérature et le journalisme. Elle a ainsi participé à l'entreprise de promotion des colonies au moment sous la III^e République.

l'esclavage et durant la campagne antisémite qui agite l'Algérie dans les années 1880-1890, elle est résolument philosémite. Cette prise de position contre les inégalités s'accompagne cependant d'une croyance fervente dans les vertus de la colonisation au nom de la supériorité de la civilisation française. Elle mobilise alors, autour du concept de « race », les mêmes arguments utilisés par bon nombre d'intellectuels et scientifiques pour hiérarchiser les sexes, notamment la taille du cerveau et l'incapacité politique.¹⁶⁴

Cette collection de clichés paternalistes, impérialistes et racistes de la part de femmes « animées d'une "foi coloniale" exacerbée » selon la formule d'Isabelle Ernot, donne parfois le tournis. Elle ne doit cependant pas oblitérer l'intérêt de ces textes qui nous en disent beaucoup sur l'époque traversée : il a bien fallu que ces femmes soient dotées d'un certain degré de curiosité, d'ouverture et d'intrépidité pour aller à la rencontre des autres peuples du monde. Il nous faut donc dépasser l'indignation car elle ne peut tenir lieu d'analyse : ces récits ont des « choses à nous dire » comme le rappelle Philippe Antoine.

On conçoit que ces textes par définition ouverts sur l'ailleurs que sont les récits de voyage puissent avoir aujourd'hui des choses à nous dire : sur l'altérité, sur le choc des cultures, la pluralité des regards, les usages du monde.¹⁶⁵

Ce serait faire une lecture anachronique et simpliste que de pointer uniquement le caractère « sordidement raciste »¹⁶⁶ de certaines lignes au détriment des autres : elles sont le reflet d'une époque dans laquelle la théorie des races et la domination européenne sont toutes puissantes et, sans les excuser, il est indispensable de les replacer dans leur contexte¹⁶⁷. Nous devons les dépasser et chercher au-delà, pour découvrir ce qu'elles ont à nous apprendre sur ces femmes voyageuses du XIX^e siècle, sur leur perception du monde et des autres.

b) Des motifs choisis

Malgré leurs similitudes, les motifs représentés dans les trois récits diffèrent selon leur autrice, révélant selon la manière dont ils sont traités, les centres d'intérêt et les préoccupations de chacune, leur milieu social, leurs préjugés et leur caractère. Les motifs les plus représentés

¹⁶⁴ Isabelle Ernot, ERNOT Isabelle, « Le regard colonialiste de Madame Voisins d'Ambre », *Clio, Histoire, femmes et sociétés* [en ligne], n°28, 2008, URL : <http://clio.revues.org/8632>, p.192.

¹⁶⁵ Philippe Antoine, Préface à Roland Le Huenen, *op. cit.*, p.10.

¹⁶⁶ Aimé Césaire, *op. cit.*, p.2

¹⁶⁷ Sur cette question, lire Pascal Blanchard & Sandrine Lemaire (dir.), *Culture coloniale. La France conquise par son Empire, 1871-1931*, Paris, Autrement, 2003.

sont bien évidemment les paysages et les monuments mais aussi les peuples, les mœurs ou la religion. On peut y ajouter un dernier motif, qui pour être moins exotique n'en est pas moins intéressant, celui des autres voyageuses et voyageurs. En effet, sur le bateau ou lors de leurs visites, nos trois autrices commentent les faits et gestes de leurs compatriotes et décrivent avec humour ou mépris les habitudes de chacun. Il est frappant de constater que malgré la perte de repère induite par le contexte mouvant du voyage, les préjugés, les animosités et la hiérarchie sociale perdurent, voire se renforcent. Adèle Toussaint-Samson fait ainsi une description édifiante des règles de bienséance sur le bateau, autour de la table du capitaine.

Soyez sûrs, d'abord, que la dame placée à la droite du capitaine est celle que celui-ci considère comme la plus marquante de ses passagères, soit au point de vue de la beauté, soit à celui de l'argent ou de la position sociale. La dame placée à sa gauche devra naturellement succéder à l'autre, comme ayant droit aux attentions et aux petits soins. Après cela, les autres passagères se placent comme elles l'entendent. Cependant, généralement, les plus distinguées occupent le centre de la table, et les autres le bas bout.¹⁶⁸

Notons qu'elle ne précise pas où elle est assise tandis que Louise Bourbonnaud raconte la même scène en précisant fièrement qu'elle est placée à côté du capitaine.

Nous ne sommes qu'une demi-douzaine à prendre part au repas, et sur ce nombre deux dames seulement. Le commandant m'a placée à sa gauche, l'autre dame à sa droite, et l'excellent homme s'efforce d'animer la conversation, tâche difficile au début d'un voyage.¹⁶⁹

Laure Durand-Fardel elle aussi raconte ces moments importants de la vie à bord et souligne l'amabilité du commandant.

C'est le commandant Gauvain. En l'abordant, nous jugeons tout de suite à son aspect d'homme sérieux et de parfait gentleman, que nous plaçons bien notre confiance. Quelques mots de la conversation prennent même un certain tour littéraire qui nous promet des entretiens agréables et intéressants, pendant les longues heures que nous aurons à passer entre le ciel et l'eau. Nous voilà donc entièrement satisfaits de ce côté.¹⁷⁰

Les autres motifs sont plus exotiques et concernent les paysages, les monuments et les coutumes étrangères qui charment ou choquent nos voyageuses. Laure Durand-Fardel, par exemple, aime s'aventurer dans les rues à la rencontre des autochtones, apprécie la nouveauté,

¹⁶⁸ Adèle Toussaint-Samson, *Une Parisienne*, p.17.

¹⁶⁹ Louise Bourbonnaud, *Les Indes*, p.11.

¹⁷⁰ Laure Durand-Fardel, *De Marseille*, p.3.

le pittoresque et tout ce que l'on qualifie d'exotique. Elle insiste souvent sur les mises en garde inutiles des Européens et vante l'hospitalité, l'amabilité ou la bienveillance des autochtones.

Les rues étroites sont pavées de poissons salés, séchés ou saignants, de courges, de volailles, de porcs, de gens couchés ou accroupis, d'autres gens marchant ou enjambant sur tout cet amas sans nom ; des Chinois se faisant raser, faire la queue ou masser par des médecins ou des barbiers de rue ; d'autres mangeant, d'autres transportant de lourds fardeaux, suspendus aux deux bouts d'un fort bambou appuyé à nu sur leurs épaules ; enfin, c'est un tohubohu étourdissant, mais bien extraordinaire et bien curieux. Je ne sais pas pourquoi on n'ose pas aller se promener dans ces quartiers de la ville ; tous ces gens vous regardent avec curiosité, mais sans malveillance.¹⁷¹

Malgré ses réticences, elle cherche à connaître, comprendre et discuter les coutumes locales en avouant parfois sa perplexité. Elle est ainsi heurtée par la tradition du petit pied des Chinoises et veut absolument en voir un, bien que la pudeur des femmes sur ce sujet soit extrêmement forte. Elle passe outre en imposant son désir et le récit qu'elle fait de cet épisode est très éclairant sur l'ambiguïté de son attitude, à la fois paternaliste et bienveillante.

Nous eûmes alors sous les yeux, à ce qu'il paraît, le plus joli pied de Chinoise qu'on puisse voir, et ce n'est pas beau, je vous assure ! Des médecins peuvent se rendre compte de la déformation qu'on opère à force de massage et de compression ; moi, je ne vis qu'une affreuse difformité, qui m'inspira la plus grande compassion pour les malheureuses créatures qu'on voue à ce genre de supplice.¹⁷²

Elle s'en tient le plus souvent à des considérations légères sur les monuments, les coutumes, la vie mondaine, la gastronomie ou les commerces et se défend d'aborder les questions politiques. Il est vrai qu'elle ne séjourne que quatre mois à Shanghai, ce qui ne permet pas une connaissance approfondie du pays. Adèle Toussaint-Samson, qui a séjourné longtemps au Brésil, présente une étude plus fouillée de son histoire et de ses mœurs : sa vision est celle d'une résidente et non d'une touriste pressée consommant du pittoresque (ce que lui a d'ailleurs reproché l'éditeur précédemment cité). Elle ne tombe pas dans l'exotisme bon marché, ne vend pas de clichés à succès et prétend décrire l'exacte vérité.

Quand on représente un Brésilien chez nous, on a l'habitude d'en faire un peau-rouge, de lui mettre des bijoux à tous les doigts, et de lui donner des allures de sauvage ou de singe. J'ai voulu qu'il fût mieux connu ; je l'ai montré ce qu'il est : intelligent, hospitalier, très bon dans sa famille, et ayant progressé en vingt ans plus qu'aucun autre peuple en un demi-siècle.¹⁷³

¹⁷¹ Laure Durand-Fardel, *De Marseille*, p.111.

¹⁷² Laure Durand-Fardel, *De Marseille*, p.405.

¹⁷³ Adèle Toussaint-Samson, Avant-propos à *Une Parisienne*, p.X.

Ses jugements sont pourtant empreints de l'habituelle supériorité européenne qui lui fait écrire, par exemple, que « *la race brésilienne est faible et abâtardie* »¹⁷⁴.

Louise Bourbonnaud apparaît de prime abord comme la plus péremptoire, comparant tout à la France qu'elle érige en modèle. Mais elle est aussi ouverte, curieuse, critique certes mais capable de décrire avec intérêt ce qu'elle découvre d'escale en escale. Ainsi, sur le sujet religieux, elle se montre intéressée par la diversité hindoue et la tolérance religieuse :

Du reste, sur le territoire de Pondicherry, les pratiquants des trois cultes vivent en bonne intelligence et ne se font aucun scrupule d'assister aux cérémonies religieuses célébrées par leurs voisins. Souvent même, paraît-il, drapeaux, bannières et oriflammes servent successivement aux chrétiens, aux musulmans et aux hindous.¹⁷⁵

Et elle poursuit, un peu plus loin,

Et, remontant dans ma petite voiture, je reviens toute pensive à Pondicherry, où je veux faire quelques emplettes. J'achète des gravures coloriées et des petits dieux en porcelaine ; comme cela, je remporterai à Paris l'image de ces êtres fantastiques que j'ai vus tant de fois, répétée sur les temples et les pagodes, au milieu de toutes les bêtes de la création.¹⁷⁶

De même, sur les parures vestimentaires, elle se montre nuancée en avouant sa surprise mais en relativisant ensuite son jugement :

Être venue dans l'Inde sans voir des bayadères eût été pour moi, je l'avoue, un véritable crève-cœur. Grâce à l'amabilité de M. le Commissaire de Villenour, j'ai eu complète satisfaction sur ce point. Ce qui me frappe tout d'abord et ne laisse pas de m'étonner quelque peu, c'est cet anneau garni de pierreries que les danseuses portent au nez ! Quel drôle d'effet cela produit. Après tout nous autres européens nous en mettons bien autant à nos oreilles !¹⁷⁷

Evidemment, le choc de la rencontre est toujours saisissant mais le voyage peut amener à relativiser ses jugements pour apprécier la richesse de la différence, voire remettre en question un modèle établi. C'est aussi le cas d'Adèle Toussaint-Samson qui fréquente la société esclavagiste brésilienne mais avoue son horreur des traitements infligés aux nègres et la pitié qu'ils lui inspirent (alors que par ailleurs, elle les décrit avec un dégoût affiché).

A chaque instant, mon âme se révoltait ou saignait, quand je passais devant un de ces *leilãos* (encans), où de pauvres nègres, montés sur une table, étaient mis aux enchères et examinés aux dents et aux jambes comme des chevaux ou des mules ;

¹⁷⁴ Adèle Toussaint-Samson, *Une Parisienne*, p.74.

¹⁷⁵ Louise Bourbonnaud, *Les Indes*, p.83.

¹⁷⁶ Louise Bourbonnaud, *Les Indes*, p.102.

¹⁷⁷ Louise Bourbonnaud, *Les Indes*, p.85.

quand je voyais l'enchère se couvrir, et qu'une jeune négresse venait d'être livrée au *fazendeiro* qui la réservait à son service *intime*, tandis que son petit nègre était quelquefois vendu à un autre maître. Devant toutes ces scènes de barbarie, mon cœur se soulevait, de généreuses colères bouillonnaient en moi, et j'étais obligée de me faire violence pour ne pas crier à tous ces hommes qui faisaient commerce de chair humaine : « *Carascos !* » comme je l'avais crié à ma voisine espagnole.¹⁷⁸

Cet extrait montre le désir qu'elle a de témoigner, quitte à déplaire, pour défendre ses indignations. Elle a prévenu, dans son avant-propos, qu'elle ne dirait rien qui ne soit véridique. Louise Bourbonnaud la rejoint sur ce point car elle tente toujours, en bonne apprentie géographe, de donner des observations précises, faisant part de ses réserves quand elle n'a pas vérifié la chose par elle-même.

Il y a à Aden des Parsis indiens, adorateurs du feu, derniers sectateurs de Zoroastre. Le commandant en a vu d'autres qui ne marchent dans les rues qu'avec un balai attaché derrière le dos pour balayer la place où ils ont passé afin que ceux qui les suivent ne soient pas profanés. Je n'affirme rien en ce qui concerne ce dernier trait de mœurs car je n'ai jamais eu, dans la suite, l'occasion de le vérifier.¹⁷⁹

Ainsi, malgré leurs préjugés et leur posture ethnocentrée, nos trois voyageuses se montrent curieuses, intéressées par le monde qu'elles découvrent et capables de sensibilité face aux coutumes et aux traitements les plus choquants. Remettent-elles pour autant en question leur référentiel d'Européennes dominantes ?

c) Un regard dominé par la culture ou par le genre ?

On l'a vu, chacune des voyageuses emporte avec elle un solide bagage idéologique dont il est complexe de se défaire. Mais elles y parviennent par moment, par le biais de l'observation et de la rencontre qui sèment le doute et les amènent à reconsidérer leurs certitudes. Comme le remarque Bénédicte Monicat,

Se rapprocher de la sorte du « contre-texte » (l'« incivilisé »), le valoriser et lui donner la prééminence devient le point de départ d'une remise en question des pratiques nationales. Comment cette remise en question vient-elle à se manifester ? Le refus ou l'impossibilité de systématiser est au cœur de ce processus, et il est particulier ici aux récits de voyage au féminin dans la mesure où la position même

¹⁷⁸ Adèle Toussaint-Samson, *Une Parisienne*, p.70.

¹⁷⁹ Louise Bourbonnaud, *Les Indes*, p.31.

des voyageuses dans l'histoire de la colonisation et dans le genre même du récit de voyage est fondamentalement ambiguë.¹⁸⁰

Il est vrai que nous avons relevé des contradictions dans les propos de nos trois voyageuses, un élément récurrent que Christine Planté analyse dans son ouvrage consacré à la femme auteur¹⁸¹. Partagées entre leur posture dominante d'Européenne et leur posture dominée de Femme, elles se trouvent dans une situation particulière en voyage, livrant un propos différent des habituels récits masculins. Comme l'affirme Michelle Perrot, « *le voyage n'abolit pas toutes les frontières ; il met à nu, au contraire, les contradictions.* »¹⁸² En effet, elles critiquent ou condamnent mais en même temps elles compatissent et dénoncent. Leur posture est inconfortable et touchante précisément parce qu'elle n'est pas systématique.

De ce fait, ces récits de femmes diffèrent notablement des récits masculins présentés dans les anthologies¹⁸³. Les sujets abordés sont évidemment les paysages, les peuples et les coutumes, le tout souvent teinté d'un fort patriotisme caractéristique du XIX^e siècle, mais l'identité féminine ouvre des portes et permet, en de nombreuses occasions, d'aborder des thèmes inédits comme la situation des femmes, leur statut ou leur intimité. Le genre de l'autrice semble central dans l'écriture, comme s'il lui donnait sens et la légitimait : c'est parce qu'elle est femme qu'elle peut écrire ce qu'elle écrit. Laure Durand-Fardel, par exemple, adopte au fil de son récit une posture maternelle comme si elle racontait une histoire à ses enfants restés en France. Cette posture particulière lui permet notamment de forcer le secret des femmes chinoises en demandant à voir un « *petit pied* », chose qu'aucun Occidental n'avait jamais vu ni surtout raconté.

C'est comme pour les petits pieds : je n'en ai pas encore vu, et on dit que j'aurais de la peine à y parvenir ; mais il paraît que c'est horrible et dégoûtant. Régine a eu une femme de chambre avec cette infirmité, elle a été obligée de la renvoyer à cause de l'affreuse odeur ! [...] Dans l'enfance, l'instinct naturel, la douleur, la font se plaindre et pousser des cris, auxquels les parents doivent rester absolument sourds ; mais, plus tard, elles deviennent fières de cette situation et ne pardonneraient jamais à leur père de n'avoir pas eu la cruauté de mener à bonne fin l'exécution de cet acte de barbarie, car, par cela seul qu'elles auraient un pied normal, elles se trouveraient rejetées de la

¹⁸⁰ Bénédicte Monicat, *op. cit.*, p.58.

¹⁸¹ Christine Planté, *op.cit.*, p.149.

¹⁸² Georges Duby & Michelle Perrot, *op.cit.*, p.485.

¹⁸³ Voir Annexe 7 : *Les femmes dans les anthologies de voyageurs, collection « Bouquins ».*

société, et aucun Chinois ayant le respect de soi-même ne voudrait les prendre pour femmes.¹⁸⁴

De la même manière, Adèle Toussaint-Samson est sensible à la détresse féminine. Elle se fait par exemple la confidente de l'épouse d'un *fazendeiro* brésilien qu'elle voit maltraitée, trompée et humiliée. Elle l'encourage à quitter son époux, à ne pas subir une telle situation et lui propose même son aide à Rio si elle cherche du travail.

La pauvre femme m'écoutait de toutes ses oreilles, en tâchant de comprendre et en ouvrant de grands yeux étonnés.

- C'est bon pour vous autres Françaises, dit-elle enfin, qui savez gagner votre pain ; mais nous, à qui on n'a rien appris, nous sommes obligées d'être comme les servantes de nos maris.

- Eh bien, faites donc ce que vous voudrez ; mais, quand vous aurez assez souffert et vous sentirez à bout de forces, souvenez-vous de la Française qui a passé une nuit à la fazenda, et venez la trouver, elle vous donnera les moyens de vivre de votre travail. Voici mon adresse.¹⁸⁵

Les récits reflètent ainsi une ambiguïté intéressante entre leur position de femme, de Française et de voyageuse : dominées car femmes, dominantes car françaises, curieuses et critiques car voyageuses. Sont-elles déjà des femmes plus indépendantes que la moyenne, leur milieu d'origine est-il plus libéral ou est-ce le voyage qui autorise une telle liberté ? Les Françaises, nous l'avons vu en première partie, ne sont pourtant pas encore libérées de la domination masculine mais le mouvement est en cours et l'on sent chez ces femmes une force de caractère et une affirmation de soi qui confirment les prémices de cette émancipation.

Quel rapport entretiennent donc les deux postures opposées (femme dominée / Occidentale dominante) au centre desquelles se situe la voyageuse ? Louise Bourbonnaud représente le cas extrême de patriote en voyage, qui fait passer la Française avant la Femme, et qui essaie d'une certaine manière de faire oublier son appartenance sexuelle. Ses pages sont truffées de références à la patrie et teintées d'un patriotisme caractéristique de cette seconde partie du XIX^e siècle (que l'on retrouve aussi chez Laure Durand-Fardel et Adèle Toussaint-Samson).

Mon domestique-cicérone me montre la prison, les casernes, d'où je vois sortir quelques soldats propres, luisants, pimpants, dans leur veste bleu marine et sous leur casque blanc. Cela fait plaisir de voir des soldats de France si loin de la patrie ! Sur la place Duplex s'élève le palais du gouverneur, une habitation charmante. La statue

¹⁸⁴ Laure Durand-Fardel, *De Marseille*, p.204.

¹⁸⁵ Adèle Toussaint-Samson, *Une Parisienne*, p.150.

de Dupleix se dresse au milieu de la place, souvenir d'une glorieuse époque où nous étions les maîtres d'immenses territoires.¹⁸⁶

Mais elle aussi se montre sensible à la situation des femmes, valorise leur indépendance et déplore les traitements qui leur sont infligés.

Une jolie petite fille, nue comme un ver, est là qui se roule dans le sable ; je l'appelle, mais mon visage blanc lui fait peur sans doute, car elle se réfugie près de sa mère qui me l'amène en souriant.

- Quel âge a-t-elle ? demandai-je.

- Cinq ans.

- Et ce beau collier auquel pend un anneau et qui constitue tout son costume ?

- Le collier est là pour soutenir l'anneau et l'anneau signifie que l'enfant est mariée.

- Mariée ? A cinq ans ?

- Mais oui ! c'est l'usage ici ; et son époux a douze ans, mais on ne lui donnera sa femme que lorsqu'elle sera nubile.

Pauvres enfants ! Voilà où je reconnais l'utilité des sœurs et des missionnaires pour civiliser tout ce monde-là.¹⁸⁷

Cet extrait dévoile toute l'ambiguïté de sa posture puisqu'elle est à la fois choquée par la situation de ces petites filles mais certaine que l'œuvre civilisatrice y mettra un terme. C'est donc un regard chargé de contradictions que ces femmes posent sur les pays visités : regard colonisateur et sûr de son droit, mais regard compatissant, effaré ou dubitatif sur ce qu'il découvre. Nous trouvons des extraits semblables à la fois chez Laure Durand-Fardel et chez Adèle Toussaint-Samson qui observent la situation des femmes des autres pays avec compassion et parfois colère.

Sous le manteau de la famille même, bien des choses sont cachées, tout cela est, du moins, étai (car depuis quelques années les Brésiliennes sortent seules) ; tout cela est le fruit de la séquestration imposée aux femmes. Du reste, les apparences sont si bien gardées, qu'il faut vivre des années dans le pays pour arriver à connaître le fond de ces intérieurs, de mœurs si patriarcales à première vue.¹⁸⁸

Il semble évident que la rencontre favorise le questionnement et que le reflet de l'autre dans le miroir donne à voir ce qui, en soi-même, peut être douloureux, opprimé ou révolté.

¹⁸⁶ Louise Bourbonnaud, *Les Indes*, p.74.

¹⁸⁷ Louise Bourbonnaud, *Les Indes*, p.102.

¹⁸⁸ Adèle Toussaint-Samson, *Une Parisienne*, p.169.

3. Le voyage, révélateur de la parole féminine

En faisant le choix de publier le récit de leur voyage, ces femmes adoptent une posture individuelle rare au XIX^e siècle, sans doute complexe à assumer car peu encouragée par les codes sociaux. Ce geste puissant d'affirmation de soi par l'écriture du voyage nous révèle ainsi une parole précieuse et encore peu audible, celle des femmes du XIX^e à qui la parole publique n'appartient pas. C'est en cela que l'étude de ces textes oubliés ouvre des perspectives passionnantes : ils sont révélateurs de la posture adoptée par chacune des autrices, de leur attitude envers les femmes rencontrées et de leur regard en miroir sur leur propre condition et sur leur écriture.

a) Les préfaces, témoins d'une posture ambiguë

La préface introduit le récit et révèle la stratégie adoptée par les autrices pour présenter leur démarche d'écriture. Bénédicte Monicat a d'ailleurs consacré un article entier aux préfaces des récits de voyage féminins du XIX^e siècle tant elles paraissent incontournables à l'étude du texte féminin en agissant comme une clé d'entrée décisive dans l'œuvre.

La réflexion sur l'acte d'écrire dans le récit de voyage au féminin ouvre à la critique une perspective riche et nouvelle qui fait de la préface l'espace générateur du texte en tant que texte au féminin, qui parle de l'écriture en tant qu'écriture féminine.¹⁸⁹

En effet, d'une manière ou d'une autre, la préface annonce que le livre est écrit par une femme comme si le lecteur devait être prévenu de la particularité de l'ouvrage qu'il a entre les mains. Les publications féminines sont encore suffisamment rares pour que l'avertissement semble nécessaire et précède les trois œuvres étudiées : attention, semble prévenir le préfacier, il ne s'agit pas d'une œuvre courante, banale, masculine, non... il s'agit d'une œuvre de femme. Chaque préface souligne ainsi le genre de l'autrice, selon divers procédés, et argumente pour justifier de cette audace inhabituelle. Ainsi, Laure Durand-Fardel a sollicité un ami de la famille solidement établi dans le domaine littéraire, Prosper Blanchemain, pour donner une caution

¹⁸⁹ Bénédicte Monicat, « Problématique de la préface dans les récits de voyages au féminin du 19e siècle », *Nineteenth-Century French Studies*, Vol. 23, No. 1/2 (Fall - Winter 1994-95), pp. 59-7, URL : <https://www.jstor.org/stable/23537319?seq=1>, p.1.

masculine à son ouvrage et lui servir d'« *introduceur devant le public* »¹⁹⁰. Il signe la préface de la première édition qui, rappelons-le, est anonyme (seules les initiales de l'autrice, « *Mme D.F* », y sont mentionnées) en précisant qu'il écrit depuis son château de Longefont ce qui confère un surcroît de solennité à sa parole. Le procédé est repris pour la seconde édition puisque c'est un autre ami et homme de Lettres, Frédéric Baudry, qui se charge de la préface en rendant cette fois hommage à Laure Durand-Fardel au grand jour.

Mme Durand-Fardel a bien voulu me demander de faire, en guise de préface, quelques emprunts à un article que j'avais inséré pour annoncer la première édition dans le *Journal des Débats* du 6 septembre 1879. Je me conforme à cette aimable invitation.¹⁹¹

L'utilisation répétée du procédé confirme la recherche d'une caution masculine faisant autorité pour le public. L'autrice y est présentée comme une épouse et une mère, douce et discrète, accompagnant son mari, pour rendre visite à leur fille expatriée en Chine. La démarche d'écriture est ainsi décrite :

Tandis que son mari se livrait à des observations scientifiques et médicales, Mme D. F. racontait ses émotions journalières dans des lettres collectives, adressées aux êtres chéris qu'elle avait laissés derrière elle.¹⁹²

C'est donc le choix d'une représentation bourgeoise de la femme qui est fait, aimante et soucieuse de son foyer, partant certes au bout du monde mais pour rendre visite à son « *enfant bien-aimée* ». Sans surprise, la présentation du récit reprend l'ensemble des stéréotypes féminins puisqu'il est dit « *aimable* », empli d'émotion, de simplicité et de fraîcheur.

Le cas d'Adèle Toussaint-Samson est bien différent puisqu'elle assure elle-même la rédaction non d'une préface mais d'un avant-propos pour présenter son récit. Elle parle d'elle à la première personne avec assurance et adopte une posture affirmée, plus moderne que celle de Laure Durand-Fardel. Elle y relate par le menu les difficultés qu'elle a rencontrées pour faire éditer son manuscrit et raconte le parcours semé d'embûches qu'elle a dû suivre pour parvenir à ses fins. Fièbre et indépendante, elle déplore à la fois l'ignorance et le mépris des éditeurs pour les femmes qui écrivent.

¹⁹⁰ Préface de la deuxième édition, Laure Durand-Fardel, *De Marseille*, p.VII.

¹⁹¹ Préface de la deuxième édition, Laure Durand-Fardel, *De Marseille*, p.VIII.

¹⁹² Préface à Laure Durand-Fardel, *De Marseille*, p.V.

[...] le seul qui m'eût lue, baptisait mon style d'aimable. C'était la première fois que cette épithète lui était accordée. Jusque-là, on lui avait reconnu, au contraire, des qualités et des défauts tout opposés. Que faire donc ?¹⁹³

Cet avant-propos est toutefois précédé d'une dédicace à un ami, Louis Jacolliot, écrivain, avocat et juge colonial en Inde et à Tahiti, qui l'a « souvent pressée de terminer » ce « petit volume » : ici encore, le référent masculin est appelé à cautionner le récit. Si l'on ajoute que Mme Jacolliot, son épouse, a elle-même fait paraître un récit de voyage quelques années auparavant en 1875¹⁹⁴ (mais cela n'est pas mentionné), le poids de la dédicace se renforce d'un sens allusif. L'ouvrage est dédié à un homme, mais un homme dont la femme a publié un récit de voyage et auquel l'autrice demande son indulgence : « *Puisse-t-il, en le lisant, ne pas trop se repentir de son imprudent conseil !* »¹⁹⁵. Posture ambiguë, encore une fois, d'une femme qui affirme son existence en prenant la parole, en disant « je », tout en demandant à un homme qu'elle sait favorable à sa démarche de l'adouber.

Louise Bourbonnaud choisit, elle aussi, de donner une caution masculine à son récit puisqu'elle reproduit dans sa préface un extrait de l'article qu'un journaliste masculin lui a consacré dans un « *journal de Paris* », sans qu'on sache lequel. Mais elle le fait d'une manière différente puisqu'elle s'approprie la parole masculine, la recopiant sans même citer son auteur : on se trouve ici dans le cas inverse à celui de Laure Durand-Fardel qui n'était pas nommée par le préfacier (qui lui, pourtant, signait de son nom) : c'était donc le nom masculin qui donnait sa légitimité au récit alors que dans ce cas-ci, c'est le nom de l'autrice qui est mis en avant, soutenu par l'article du journaliste anonyme. Le procédé ne manque pas d'audace et souligne, là encore, une solide volonté d'affirmation de soi. La présentation est d'ailleurs axée sur « *l'extrême virilité* » de l'autrice, dont on souligne le courage et le patriotisme : tous les qualificatifs choisis pour la présenter font référence au masculin afin, sans doute, de contrebalancer le féminin qui pourrait discréditer le récit.

Quel que soit le degré de civilisation des peuples que visitait Mme Bourbonnaud, il n'en fallait pas moins un réel courage pour se hasarder seule au milieu de ces populations si diverses. Dans le récit qu'elle a tracé de son voyage, récit rapide et succinct, on rencontre des circonstances où Mme Bourbonnaud dut montrer une extrême virilité pour se soustraire au danger. Il est vrai qu'elle était soutenue par la noble fierté de représenter la France en ces pays et d'y parler haut en son nom.

¹⁹³ Adèle Toussaint-Samson, Avant-propos à *Une Parisienne*, p.IX.

¹⁹⁴ Mme Jacolliot, *Trois mois sur le Gange et le Brahmapoutre*, Paris, 1875. Voir annexe 1, *Tableau de recensement initial : récits de voyage féminins rédigés en français au XIX^e siècle*.

¹⁹⁵ Adèle Toussaint-Samson, Dédicace à *Une Parisienne*, non paginée.

Femme isolée, devant tout tirer d'elle-même, elle sut s'imposer à tous parce qu'elle avait le sentiment d'être Française et qu'elle y avait confiance comme autrefois les Romains dominant les peuples, parce qu'ils étaient citoyens romains.¹⁹⁶

L'autrice est ensuite présentée comme « *femme élégante* » et « *Parisienne de Paris* », ce qui la replace dans la sphère féminine de la mode et de la futilité mais tous les éléments de la phrase tendent à la viriliser, à la fois par le genre des mots et par les qualités mises en avant. C'est une femme qui écrit, oui, mais elle est masculine !

Nous le constatons à travers ces trois préfaces, les stratégies adoptées par les autrices sont multiples pour défendre leur geste d'écriture. Tantôt posture d'humilité, tantôt usage détourné d'une parole masculine, tantôt effacement discret derrière celle-ci, elles prévoient toujours une parade aux éventuelles attaques à venir. Les préfaces jouent ainsi un rôle d'introduction au récit féminin et d'avertissement au lecteur en déployant l'indispensable paravent d'une caution masculine.

b) Le voyage, miroir de la féminité

Au XIX^e siècle, le voyage est encore considéré, nous l'avons rappelé, comme une activité masculine. Pourtant, bravant les stéréotypes, de nombreuses femmes s'embarquent pour des destinations lointaines et certaines en font même un mode de vie. Femme et voyageuse ne sont donc pas des termes antinomiques, n'en déplaise à la bienséance. Michelle Perrot confirme d'ailleurs, dans le chapitre intitulé « *Sortir* » de son *Histoire des femmes*, que le désir d'exister en dehors de la sphère domestique se répand au XIX^e siècle et touche une part non négligeable de la population féminine, malgré le soupçon qui pèse sur elle.

Les femmes ont largement participé à la mobilité qui, le développement des transports aidant, s'est emparée de la société occidentale, surtout après 1850. Migrantes par nécessité économique ou politique, elles ont été aussi voyageuses par obligation et par choix, ce qui ne fut pas sans conséquence sur leur vision du monde.¹⁹⁷

Ce sont plutôt les femmes des milieux aisés qui partent découvrir le monde, bravant tout à la fois l'opinion publique et les dangers de l'inconnu, car le voyage coûte cher et suppose une

¹⁹⁶ Louise Bourbonnaud, Préface à *Les Indes*, p.VI.

¹⁹⁷ Georges Duby & Michelle Perrot, *Histoire des femmes en Occident. Le XIX^e siècle*, vol.4, sous la direction de Geneviève Fraisse et Michelle Perrot, Paris, Plon, 1991, p.479.

disponibilité que les ouvrières n'ont pas. Et ce sont plutôt les voyageuses cultivées qui rédigent le récit de leurs aventures, livrant ainsi entre les lignes un précieux témoignage sur leur vision du monde et l'émancipation féminine. Certes, certaines célébrités ont effacé les autres, Britanniques et Américaines en tête : Lady Montagu, Isabella Bird, Gertrude Bell ou Nelly Bly défraient la chronique au XIX^e siècle¹⁹⁸. Mais les Françaises ne sont pas en reste et nos trois autrices sont représentatives d'un mouvement vers l'ailleurs qui attire des femmes de caractère se muant en voyageuses intrépides.

Je rentre à l'Hôtel en grand équipage, accompagnée, jusqu'à ma porte, par un parent de M. de X... Que d'attentions et que d'honneur pour la voyageuse !¹⁹⁹

Dans un petit ouvrage à succès, Françoise Lapeyre raconte ce *Roman des voyageuses françaises*²⁰⁰ et brosse le portrait de nombreuses femmes parties autour du monde. Elle en choisit près de quatre-vingts, dont nos trois autrices, preuve que le mouvement est d'une réelle ampleur. L'un des préfaciers fait d'ailleurs l'éloge de ces valeureuses Françaises sur un ton patriote fort usité à la fin du XIX^e siècle :

A scruter les choses, on trouverait peut-être que les miss américaines ont simplement imité, en en faisant tapage, ce que des femmes françaises avaient exécuté avant elles, avec modestie.²⁰¹

Mais toutes n'ont pas rédigé de relation de voyage et cela rend d'autant plus précieux les textes que nous étudions. Si nous devons les qualifier, nous dirions qu'ils se situent tous les trois à l'intersection de la description et de l'introspection, dans une proportion qui diffère de l'une à l'autre selon l'intention du récit. La part autobiographique y est évidente mais la parole sur soi n'est pas toujours ouverte puisqu'elles parlent avant tout de ce qu'elles voient, ressentent ou comprennent des paysages, mœurs et événements qui se déroulent sous leurs yeux. Toutefois, leur façon de les relater est très souvent une manière détournée de parler d'elles, au passage, sans paraître y accorder de l'importance, ce que Billie Melman qualifie de

¹⁹⁸ Pour un panorama de ces aventurières, voir l'ouvrage d'Alexandra Lapierre et Christel Mouchard, *Elles ont conquis le monde*, Paris, Arthaud, 2007.

¹⁹⁹ Louise Bourbonnaud, *Les Indes*, p.232.

²⁰⁰ Françoise Lapeyre, *Le roman des voyageuses françaises (1800-1900)*, Paris, Payot, coll. Voyageurs, 2008.

²⁰¹ Préface à Louise Bourbonnaud, *Des Indes*, p.VI.

« stratagèmes de représentation et d'auto-représentation des femmes au sein d'un genre par essence masculin »²⁰².

Serait-il vrai que la culture, les champs, la vie de la campagne, adoucissent le caractère de l'homme ? Je ne le crois pas ; je pense seulement que la réunion en société l'aigrit et l'exaspère. Je le sens par moi-même : depuis que je voyage et que je n'ai personne à subir par bienséance ou par une obligation quelconque, il me semble que je suis améliorée de beaucoup et que mes bons sentiments se développent d'une manière démesurée. C'est pourquoi, si je pouvais vous avoir tous à ma portée, dans une île qui n'aurait d'habitants que nous autres, j'aimerais tant la vie sauvage. Mais ce n'était pas mon lot, je devais subir les bienfaits de la civilisation.²⁰³

Elles ne sont d'ailleurs pas tendre pour les autres Françaises et peignent de sévères portraits des femmes aux mœurs légères qu'elles ont pu croiser. Adèle Toussaint-Samson va jusqu'à établir une typologie des voyageuses, comme si elle voulait prévenir tout amalgame et lever les soupçons qui pourraient peser sur sa réputation. Le lecteur comprend bien dans quelle catégorie elle se range en lisant ce passage.

Il y a généralement à bord trois ou quatre sortes de voyageuses, que j'ai rencontrées dans tous mes voyages. [...] la poseuse, la cocotte, la voyageuse sérieuse ou artiste. C'est dans cette classe, Mesdames, que nous vous conseillons de vous ranger, si jamais il vous arrivait de voyager seules, ce que nous ne vous souhaitons pas.²⁰⁴

En revanche, nos autrices se montrent particulièrement intéressées par les femmes étrangères et comparent leur mode de vie au leur. Nous avons déjà évoqué, dans un paragraphe précédent, leurs réactions face au mariage arrangé ou à l'asservissement. Même si elles sont choquées, il serait erroné de penser que parce qu'elles voyagent, elles sont forcément progressistes ou féministes, revendiquant pour toutes l'égalité et l'indépendance. Mais elles s'intéressent avec évidence à la condition des femmes qu'elles rencontrent, décrivent les parures et les tenues vestimentaires, les obligations sociales et les coutumes matrimoniales en les comparant aux leurs. A propos des Japonaises par exemple, Laure Durand-Fardel écrit avec une compassion mêlée de paternalisme :

Arrangez ces coutumes avec l'obligation où sont les femmes mariées de se laquer les dents en noir d'ébène, pour être moins jolies, je pense ; cette coutume n'est pas exclusivement propre aux habitants du Japon, puisqu'on la trouve déjà dans quelques provinces méridionales de la Russie, où on l'attribue à la jalousie des maris. Mais dans l'un comme dans l'autre pays, elle commence à tomber en désuétude ; l'instinct

²⁰² Billie Melman, « Orientations historiographiques », *Clio, Histoire, femmes et sociétés*, « Les voyageuses » [En ligne], 28 | 2008, mis en ligne le 15 décembre 2011, URL : <http://clio.revues.org/8512>.

²⁰³ Laure Durand-Fardel, *De Marseille*, p.257.

²⁰⁴ Adèle Toussaint-Samson, *Une Parisienne*, p.19-21.

féminin doit, naturellement, se révolter au contact de nos civilisations européennes, en présence d'une profanation aussi barbare.²⁰⁵

Ainsi, l'idée d'être un modèle (Occidentale dominante) se mêle-t-elle à l'idée d'être la même (Femme dominée) : le sort des femmes étrangères est-il si différent du leur ? On ressent dans les trois récits cette sensibilité équivoque, ce désir de mettre l'autre à distance tout en compatissant face à qu'il fait vibrer chez soi. Louise Bourbonnaud, si critique par ailleurs, est souvent admirative des tenues, de la beauté ou de l'élégance des femmes indigènes et attendrie devant les scènes maternelles ou enfantines.

Ce que j'admire toujours par exemple, c'est la manière toute gracieuse dont les femmes, couchées dans le hamac, bercent leur bébé étendu auprès d'elles. Bien qu'elles n'aient pas l'air de faire un mouvement, le hamac remue au gré de la mère, et l'enfant ne tarde pas à s'endormir. Tout cela forme un bien joli tableau, rempli de charme et de nature.²⁰⁶

De même, elle rend compte des situations où les femmes sont fortes et indépendantes, en charge de responsabilités considérées comme masculines. Cette manière de valoriser les femmes « viriles » fait écho à sa propre personnalité, toujours prompte à faire valoir son courage et sa détermination de voyageuse intrépide.

Ces bateaux annamites ont un aspect caractéristique : le milieu est recouvert d'une tente en natte et à chaque extrémité se trouve une plateforme où se tient celui ou plutôt celle qui manœuvre le bateau, car il est à remarquer que c'est très souvent une femme qui fait l'office de pilote.²⁰⁷

Adèle Toussaint-Samson, qui semble pourtant la plus progressiste de toutes, se montre souvent critique envers les femmes rencontrées, qu'elles soient brésiliennes, « mulâtresses » ou « négresses Minas », et souffre d'une certaine forme de rivalité pendant son séjour. Elle les trouve tantôt sales, tantôt aguicheuses et déplore leur manque d'élégance, référence ultime de la Parisienne.

On ne peut dire que les Brésiliennes soient belles, quoique, en général, elles aient de beaux yeux et de magnifiques cheveux. Il y en a certainement de fort jolies ; mais la plupart sont ou trop maigres ou trop grosses, et ce qui leur manque surtout, c'est le charme. Elles se mettent mal, généralement, ignorent les négligés élégants et ces mille petits riens qui font la Parisienne si séduisante.²⁰⁸

²⁰⁵ Laure Durand-Fardel, *De Marseille*, p.393.

²⁰⁶ Louise Bourbonnaud, *Les Indes*, p.236.

²⁰⁷ Louise Bourbonnaud, *Les Indes*, p.161.

²⁰⁸ Adèle Toussaint-Samson, *Une Parisienne*, p.177.

Mais elle évoque aussi la nécessaire libération des femmes et le chemin commun à parcourir pour se défaire du joug masculin, en considérant que les Françaises sont plus avancées que les Brésiliennes sur ce point, même s'il y a encore à faire.

Les Brésiliennes d'aujourd'hui, élevées dans des pensions françaises ou anglaises, y ont pris peu à peu nos habitudes et notre manière de voir ; de sorte que, tout doucement, elles conquièrent leur liberté. Or, comme leur intelligence est très vive, je crois qu'en peu de temps elles auront dépassé leurs maîtres.²⁰⁹

Elle se considère à la fois comme le modèle et la semblable, dans la posture ambiguë que nous avons déjà mentionnée, cette « *altérité réciproque* » dont parle Elodie Gaden. Cette posture se retrouve, à des degrés différents, chez nos trois autrices et marque fortement les récits de voyage au féminin.

Aussi, les représentations culturelles ne sont pas sans témoigner des propres préoccupations des Occidentales qui s'interrogent à la même période sur le statut de la femme en France et en Europe : considérer l'autre comme opprimée ou au contraire comme libérée, c'est s'interroger sur les droits à accorder aux Européennes. C'est un mouvement dialectique qui s'opère ainsi, les voyageuses prenant conscience du regard que portent les Orientaux et les Orientales sur elles, et les Orientales apprenant à se voir dans le miroir occidental qui leur est tendu : « Le regard de l'autre est lié de près au sentiment de sa propre existence » et « révèle aux deux êtres en présence leur altérité réciproque ».²¹⁰

Le voyage modifie en profondeur le regard que l'on porte sur le monde et, en retour, la perception que l'on a de soi-même. C'est la rencontre des autres femmes qui conduit nos autrices à aborder les questions liées à leur statut social, à leurs manières de se vêtir ou de se soigner, à leurs difficultés ou aux traitements qui leur sont réservés. Ce faisant, par comparaison, elles parlent aussi d'elles et confient leurs réflexions au lecteur.

c) Une écriture féminine ou féministe ?

Nous avons mis en évidence le fait que si nos trois autrices évoquent, comme leurs homologues masculins, les paysages, les monuments et les peuples du monde, elles s'intéressent particulièrement aux femmes rencontrées. Chacune aborde la question de la

²⁰⁹ Adèle Toussaint-Samson, *Une Parisienne*, p.171.

²¹⁰ Introduction à Elodie Gaden (dir.), « D'Afrique et d'Orient. Regards littéraires de voyageuses européennes (XIX^e-XXI^e siècle) », *Viatica* [en ligne], HS 2 | 2018, URL : <http://revues-msh.uca.fr/viatica/index.php?id=274>, p.4.

condition féminine et se montre sensible, à sa manière, à la situation de ses semblables. Si l'on fait un relevé précis des occurrences « femme(s) » et « féminin » dans les trois récits, on note une récurrence très forte des termes avec une moindre utilisation de l'adjectif au bénéfice du nom²¹¹. Ainsi par exemple, Laure Durand-Fardel se montre pleine de compassion à l'égard des femmes croisées à Aden et se demande comment elles peuvent vivre voilées.

Les malheureuses femmes sont condamnées à vivre le visage entièrement couvert d'un voile en espèce de tricot de laine noire qu'elles fabriquent elles-mêmes, qui ne laisse voir absolument que les yeux et leur tombe jusqu'aux genoux ; comment respirent-elles ? Je suis encore à me le demander.²¹²

De même, Louise Bourbonnaud se préoccupe du sort des femmes, et particulièrement des veuves puisqu'elle-même a perdu son époux.

Dans certaines régions, on coupe les cheveux aux veuves ; autre part, on rencontre de nombreux cas de polyandrie, qui est tout le contraire de la polygamie, c'est-à-dire qu'une même femme a plusieurs maris, ordinairement des frères ou des cousins. Si l'un de ses époux vient à mourir, c'est la femme qui hérite de lui, de sorte que la fortune ne s'éparpille pas. Et le plus curieux, c'est que tous ces maris ne sont pas jaloux les uns des autres. Affaire d'habitude !²¹³

Sensibles à la condition des femmes, elles vont parfois jusqu'à les conseiller ou les aider à se libérer comme le fait Adèle Toussaint-Samson, venant en aide à une femme maltraitée par son époux.

Dire qu'elle me paya, par la suite, de la plus profonde ingratitude, c'est n'apprendre rien à mes lecteurs. Qu'importe ! mon but avait été rempli, j'avais développé dans son âme le sentiment de la dignité humaine, et lui avais appris à travailler pour vivre ; je l'avais relevée moralement, et guérie physiquement. La senhora Maria n'a jamais pu m'oublier, j'en suis sûre.²¹⁴

Pour autant, le texte est-il revendicatif, révèle-t-il une intention de parole différente des récits de voyage masculins (si l'on peut se permettre cette opposition simpliste car eux aussi portent des regards très variés sur le monde et sur les femmes) ? Certes, nos autrices ne se

²¹¹ On relève 109 occurrences sur 428 pages chez Laure Durand-Fardel, 70 occurrences sur 234 pages chez Adèle Toussaint-Samson et 64 occurrences sur 304 pages chez Louise Bourbonnaud, soit un ratio d'environ une occurrence toutes les 3 à 4 pages.

²¹² Laure Durand-Fardel, *De Marseille*, p.37.

²¹³ Louise Bourbonnaud, *Les Indes*, p.111.

²¹⁴ Adèle Toussaint-Samson, *Une Parisienne*, p.152.

présentent pas comme les porte-voix d'une moitié de l'humanité peu entendue comme le fait par exemple leur contemporaine féministe, Olympe Audouard²¹⁵, dans des plus textes engagés.

Il [l'homme] a classé les femmes en différentes catégories : la sentimentale, la coquette, la femme incomprise, la femme légère, la femme de quarante ans, celle de trente, celle qui se donne, celle qui se vend, l'artiste, le bas-bleu, la grande dame, la bourgeoise, la lorette, la femme entretenue, la femme de théâtre. Tous ces types, créés par lui, lui ont fourni des sujets d'études satiriques, remplis d'humour et surtout de malice, souvent de méchanceté. Oh oui ! l'homme a été sans pitié pour les vices, les travers, les faiblesses des femmes, pour leurs ridicules ? Mais je me demande pourquoi il n'a pas mis le même acharnement à fouiller le cœur de l'homme ?²¹⁶

Même si l'on sent chez Adèle Toussaint-Samson ou Louise Bourbonnaud une réelle indépendance et une certaine orientation féministe, on est loin de la plume combattante d'Olympe Audouard²¹⁷. Les récits que nous étudions ne sont pas militants et ne se placent pas dans le genre des écrits féministes ; toutefois, leurs propos parlent des femmes et même parfois au nom des femmes, ce qui est aussi une manière détournée de parler d'elles-mêmes. A cette époque, nombreuses sont celles qui n'osent, ne savent ou ne peuvent pas écrire : le statut de voyageuses aisées et instruites de nos trois autrices leur confère un pouvoir exceptionnel, celui de s'exprimer et de publier leur récit grâce à leur fortune ou leurs relations, non sans difficulté pourtant.

Si le ton des récits n'est pas féministe, nous pouvons nous demander si ces autrices entretiennent les stéréotypes en n'abordant que des sujets dits « féminins » (intimité, sphère domestique, sentiments, maternité...) ou si elles adoptent une parole ou une posture neutre, ou considérée comme plutôt « masculine » ? Évoquent-elles des sujets qui leur seraient interdits par les conventions sociales ou se cantonnent-elles à leur domaine réservé, c'est-à-dire autorisé par les hommes ? Friedrich Wolfzettel indique que de manière générale, « *le récit de voyage au féminin obéit à une dialectique entre la négation de la féminité et de ce que Bénédicte Monicat a appelé « l'exaltation de la féminité »*²¹⁸. Nos trois autrices se placent en effet chacune

²¹⁵ Olympe Audouard, de son vrai nom Olympe Félicité de Jouval, est née à Marseille en 1832 et décédée à Nice en 1890. Ecrivaine et voyageuse, elle a été l'une des représentantes les plus importantes du mouvement féministe français de la seconde moitié du XIX^e siècle.

²¹⁶ Olympe Audouard, *Guerre aux hommes*, Paris, E. Dentu, 1866, p.9. Disponible sur Gallica : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k859715q>

²¹⁷ Olympe Audouard était aussi une grande voyageuse et a publié plusieurs récits de ses voyages en Orient, en Amérique ou en Russie. Lire à ce sujet Bénédicte Monicat, « Écritures du voyage et féminismes : Olympe Audouard ou le féminin en question », *The French Review*, 1995.

²¹⁸ Friedrich Wolfzettel, *op. cit.*, p.19.

à un endroit différent sur la ligne reliant la négation à l'exaltation de la féminité. Chez Laure Durand-Fardel, la féminité est maternante, intime, en retrait et son récit est surtout axé sur des sujets dits féminins : la famille, les enfants, les emplettes, les mondanités, les tenues vestimentaires et les rituels féminins ou matrimoniaux.

On parle d'un bal costumé, pour la semaine prochaine, donné par l'aimable et jeune directeur du comptoir d'escompte, M. Ewald. Ce doit être très brillant ; nous nous occupons de trouver un costume pour Régine.²¹⁹

Elle précise d'ailleurs qu'elle ne souhaite pas commenter les sujets « graves » tout en indiquant au détour d'une phrase qu'elle le fait avec son époux.

Qu'y a-t-il au fond de tout cela ? Et qu'advient-il de cette contrée, renouvelée depuis quelques années à peine par des révolutions plus radicales que toutes celles auxquelles nous avons pu assister ? Qu'en advient-il surtout en regard de son redoutable voisin, l'empire du Milieu ? Je me garderai d'émettre aucune opinion sur ces graves sujets. J'avoue que le Japon me plaît beaucoup, et que les Japonais ne me déplaisent pas trop. Max, lui, tient pour les Chinois. Il assure qu'ils sont plus sérieux et plus réfléchis. On verra bien.²²⁰

Chez Adèle Toussaint-Samson, les sujets abordés sont plus sociaux et politiques (donc considérés comme masculins) mais peuvent être aussi culturels (donc féminins) : les rues et les monuments de Rio, la faune et la flore, les tenues vestimentaires et les mondanités, les différents peuples du Brésil, l'histoire du pays, l'esclavage, les représentants français qu'elle n'hésite pas à critiquer vertement et l'empereur Dom Pedro qu'elle admire. On peut dire qu'elle s'aventure sur un terrain d'égalité avec les hommes et qu'elle ne s'interdit aucun sujet. Sa relation avec son mari est d'ailleurs le reflet de cette attitude.

Dom Pedro II donne à ses sujets l'exemple du bien ; et quand on pense dans quel milieu de corruption il a été élevé, on doit lui en tenir compte doublement. Le sérieux de ses goûts et de ses études n'est pas non plus chose ordinaire au Brésil, où chaque homme cache, sous une gravité apparente, la plus grande frivolité. [...] Le second voyage qu'il a fait dans notre pays l'a fait connaître tout à fait. Aussi n'y avait-il que celui qui a aboli l'esclavage et doté son peuple de tous les progrès et de toutes les libertés qui pût se permettre de venir au milieu de nos jeunes étudiants républicains, tant sa conscience lui disait qu'il n'avait rien à craindre d'eux, car il est plus libéral que pas un.²²¹

²¹⁹ Laure Durand-Fardel, *De Marseille*, p.306.

²²⁰ Laure Durand-Fardel, *De Marseille*, p.395.

²²¹ Adèle Toussaint-Samson, *Une Parisienne*, p.181.

Mais elle évoque aussi les relations hommes-femmes, les sorties culturelles et les mœurs des habitants, Brésiliens et Français expatriés qu'elle n'épargne pas, s'avouant souvent choquée par les manières des femmes qu'elle rencontre.

Je fus reçue, à mon arrivée, chez un ex-plombier et sa femme, *parvenus* dans toute la force du terme, qui étaient bien amusants ! Le mari, un gros homme, portant des boucles d'oreilles, ne pouvait dire un mot sans l'accompagner d'un *cuir*, et n'ouvrait la bouche que pour parler de ses écus ou de ses esclaves. Quant à sa femme, très *puissante* aussi, comme elle le disait, se prélassant dans son fauteuil avec une robe décolletée, qui montrait ce qu'elle aurait dû cacher avec soin, elle interrompait sa partie de cartes pour crier à tout instant : « O négrinha ! (petite négresse) passe-moi mon éventail ! », « O négrinha ! donne-moi ma tabatière ! O négrinha ! apporte-moi un verre d'eau ! O négrinha ! ramasse mon mouchoir ! » et ce mouchoir, surtout, elle le jetait plus de vingt fois à terre clans la soirée, pour avoir le plaisir de se le faire ramasser autant de fois par une petite négresse de sept à huit ans, accroupie à ses pieds.²²²

Chez Louise Bourbonnaud, les sujets sont aussi bien féminins que masculins et son écriture est qualifiée, dans la préface, de « féminine » et « virile » à la fois : elle décrit ainsi les monuments, les rituels religieux, les peuples et leurs coutumes, les types d'indigènes, les éléments géographiques, l'organisation coloniale et économique. Elle écrit rapidement, au fil de la plume, et ne s'attarde jamais sur aucun sujet mais elle paraît n'en censurer aucun.

Les Anglais eurent alors une idée de génie : on sait que les ports de la Chine et du Japon n'ont été ouverts aux étrangers qu'à une époque relativement récente ; d'un autre côté, Batavia et les autres ports des colonies hollandaises n'étaient accessibles qu'aux navires de leur mère-patrie, de sorte que le commerce et la navigation rencontraient dans ces contrées lointaines d'insurmontables difficultés. Le gouvernement anglais décida que la ville de Singapour serait port franc, c'est-à-dire que les navires de toutes les nations pourraient y entrer et en sortir sans payer ni droit de douane, ni impôt quelconque.²²³

Elle évoque aussi les hôtels qu'elle fréquente, les réceptions auxquelles elle est invitée, les tenues vestimentaires, les coutumes, la condition féminine et les relations hommes-femmes avec la même liberté de parole. Ce qui prime chez elle est l'indépendance de mouvement et de parole.

Les hommes ont le regard dur et perçant et ils ont une façon de vous jeter un coup d'œil qui laisse bien à penser. Peut-être la vue d'une femme blanche leur fait elle éprouver des sensations qu'ils ne ressentent pas auprès de leurs compagnes bronzées.²²⁴

²²² Adèle Toussaint-Samson, *Une Parisienne*, p.49.

²²³ Louise Bourbonnaud, *Les Indes*, p.144.

²²⁴ Louise Bourbonnaud, *Les Indes*, p.222.

On le voit, la rencontre de nos voyageuses avec l'autre féminin entraîne une réflexion en retour sur ce qu'elles vivent et ressentent elles-mêmes et leur permet de s'affirmer comme sujets pensants. C'est le reflet des autres cultures mais aussi des autres femmes qui fait apparaître les émotions, les impressions et les pensées des autrices. Le passage de la sphère domestique à la sphère mouvante du voyage favorise ainsi une réflexion sur sa culture et son identité propres lisible dans le texte : l'écriture du voyage se fait alors affirmation et libération de soi.

C'est justement cette marginalisation [de la femme dans la pratique du voyage et du récit de voyage] qui incite l'auteure à réfléchir sur sa condition de femme en général et de femme en voyage en particulier, et à transformer son rôle somme toute inférieur et problématique en un rôle supérieur de voyageuse consciente d'elle-même.²²⁵

Nous ne trancherons pas le débat qui tente de déterminer s'il existe ou non une écriture féminine, distincte d'un type masculin par une originalité qui lui serait propre (style, sujets abordés) ? Cette question a été vivement débattue dans les décennies soixante-dix et quatre-vingts, notamment par Julia Kristeva, Luce Irigaray, Hélène Cixous²²⁶ ou encore Béatrice Didier, et leurs recherches ont ouvert le débat sur l'*Écriture-Femme*²²⁷. C'est aussi à cette période (les années quatre-vingts) que l'écriture viatique, restée longtemps en dehors du champ de la recherche, a fait son entrée dans l'histoire littéraire. La rencontre des deux champs, autour de l'écriture au féminin des récits de voyage, s'est faite plus tardivement autour des travaux pionniers de Bénédicte Monicat. Ceux-ci ont mis en lumière le fait que le récit de voyage permettait l'affirmation de soi car, étant peu codifié et sous-considéré, il laissait en quelque sorte une place aux femmes.

Le voyage est acceptable et accepté mais demeure problématique pour les femmes. Le raconter en tant que femme est sujet à controverse. En effet, les voyageuses découvrent plus qu'un ailleurs géographique lors de leurs pérégrinations, elles pénètrent dans un ailleurs textuel qui les révèlent autres et les fait s'écarter de l'écriture et des propos féminins de convention. Femmes en voyage, elles sont femmes en mouvement.²²⁸

Autorisées ou s'autorisant à écrire parce qu'elles voyagent, nos autrices se révèlent femmes qui pensent en observant le monde qui les entoure. En retour, ce regard porté sur l'autre

²²⁵ Friedrich Wolfzettel, *op. cit.*, p.21.

²²⁶ L'essai d'Hélène Cixous, *Le rire de la Méduse*, paru en 1975 dans la revue *L'Arc*, a fait date sur la question de la place des femmes dans la littérature et de l'écriture féminine. Il a été réédité en 2010 : Hélène Cixous, *Le rire de la Méduse*, Paris, Galilée, 2010.

²²⁷ Béatrice Didier, *L'Écriture-Femme*, Paris, PUF, 1981, rééd. 1991.

²²⁸ Bénédicte Monicat, *op. cit.*, p.3.

et sur l'ailleurs donne à voir leur propre monde qui se reflète dans celui qu'elles décrivent. Leur récit de voyage agit alors comme un révélateur de leur individualité, de leur statut et de leurs désirs vers l'éventuelle émancipation que favorise cette mobilité géographique.

III. Le récit de voyage, terreau d'émancipation

Les récits de voyage féminins nous sont apparus, dans les pages précédentes, comme révélateurs d'une individualité féminine qui, au XIX^e siècle, ne s'exprimait pas aisément au grand jour. A travers les motifs et les événements narrés dans les trois textes étudiés, nous pouvons percevoir les craintes et les préjugés qui entravaient la libre expression des femmes mais aussi leur désir d'émancipation. Car si elles étaient jugées voire méprisées quand elles s'aventuraient hors du foyer, comment étaient perçues les voyageuses qui, non contentes de parcourir le monde, prenaient la plume pour raconter leurs impressions ? Il est vrai que le genre était à la mode et que de nombreux voyageurs aisés se sont prêtés au jeu du récit de voyage durant la seconde partie du siècle²²⁹. Mais il se pourrait que les femmes y aient vu une double opportunité d'exprimer une individualité bâillonnée par la bienséance, ce que Françoise Lapeyre qualifie de « double émancipation » : « partir et écrire, dans une société qui veut limiter le territoire des femmes à la vie domestique »²³⁰. Sont-elles parvenues à dépasser leur condition, à obtenir une certaine reconnaissance sociale et, grâce au récit de leur voyage, à faire entendre leur voix particulière ?

1. Oser écrire le voyage

Sous le Second Empire et la Troisième République, la société considère que la place de la femme est au sein de son foyer et tend à limiter sa participation à la vie publique, politique ou culturelle. Les femmes qui écrivent n'ont pas bonne presse et sont maintenues en périphérie des cercles littéraires dans un second rôle socialement acceptable, alors qu'elles avaient pris une certaine place durant la Révolution et l'époque romantique²³¹ : elles sont le plus souvent

²²⁹ Nous avons détaillé dans le chapitre I-3) le recensement imposant effectué par Anne-Gaëlle Weber dans les fonds de la BnF et de la Library of Congress. Anne-Gaëlle Weber, *op.cit.*, p.59.

²³⁰ Françoise Lapeyre, *op.cit.*, p.11.

²³¹ Sur cette question, lire Christine Planté, « La place des femmes dans l'histoire littéraire : annexe, Ou point de départ d'une relecture critique ? », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, Paris, PUF, 103e Année, No. 3 (Juil.-Sep.2003), pp.655-668, URL: <https://www.jstor.org/stable/40534996>. « Il faut se demander quels présupposés et quelles valeurs, du temps où elles ont publié et de celui où on écrit l'histoire, rendent la pleine reconnaissance des

cantonnées à la pratique des genres considérés comme mineurs et féminins (la poésie lyrique ou l'écriture de l'intime) et à l'animation de salons et de causeries. Dans un tel contexte, comment sont perçues celles qui voyagent, seules parfois, et qui décident d'en faire le récit ? Car avant de publier, il faut d'abord écrire, ce qui implique de se placer dans une posture de sujet pour retranscrire sur du papier ses observations, ses pensées et ses émotions malgré les injonctions contraignantes de la société.

a) Des postures auctoriales variées

Pour faire face à cette double contrainte, nos autrices adoptent toutes les trois une posture qui les autorise à affirmer leur subjectivité tout en se maintenant dans l'espace codifié du récit de voyage bourgeois. Aucune n'adopte la même mais chacune semble tenir un rôle pour, au besoin, se réfugier derrière son personnage : l'artiste libre et déterminée, l'exploratrice avide de découvertes et infatigable ou encore l'épouse discrète et attentive. L'étude de ces postures permet une comparaison à la fois complexe et intéressante. Par exemple, Laure Durand-Fardel se place clairement dans la position de l'épouse discrète et pragmatique mais aussi de la mère attentive, relatant ses impressions à ses enfants et à sa propre mère restés en France. Elle semble n'avoir écrit que pour eux, sans penser à une publication ultérieure qui l'aurait gênée : c'est du moins ce qui se dégage de son récit et ce que nous affirme Prosper Blanchemain dans la préface de la première édition.

Ce n'est pas une œuvre préparée en vue du public ; c'est une série de lettres écrites par une Parisienne, d'un esprit tout français, qui, pendant un voyage autour de la moitié du globe, adressait à sa famille, restée en France, ses impressions dans toute leur fraîcheur, dans tout leur naturel, dans toute leur vivacité.²³²

Elle confirme au détour des phrases cette position d'épouse et de mère et nourrit sa veine épistolaire de ses nombreuses aventures, prenant un plaisir évident à les conter avec force images, comparaisons et étonnements. Quand elle ne peut écrire, cette activité lui manque -

femmes en littérature plus difficile sous le second Empire et la troisième République qu'à l'époque du romantisme - et parmi ces raisons figurent certainement un compte à régler avec le romantisme justement, vu comme producteur de *femmelins* et trop féminin depuis Proudhon et Maurras, puis un certain universalisme républicain. »

²³² Prosper Blanchemain, Préface de la première édition, Laure Durand-Fardel, *De Marseille*, p.V.

parce que les lettres la relient à ses enfants sans doute mais aussi parce qu'elle trouve une réelle satisfaction à le faire sous le prétexte de la narration familiale.

Depuis que nous avons pris la mer des Indes, ma tête s'est reprise aussi, et pendant trois jours je n'ai pas pu écrire. Cependant, aujourd'hui, je vais tâcher de vous raconter mes impressions d'Aden, et, comme je ne me suis sentie malade qu'à une certaine distance en mer, j'ai pu jouir à mon aise, en la quittant, de la vue étonnante de cette côte désolée, où le soleil ne cesse jamais de darder les rayons les plus brûlants qu'il ait en réserve.²³³

Elle apparaît comme une épistolière avisée et ses lettres ont un style élégant : le préfacer la qualifie de « *bourgeoise lettrée* » en valorisant sa bonne éducation et sa culture. Il est vrai que nos trois autrices sont des femmes cultivées, maniant l'écriture de l'intime avec aisance et plaisir. Mais à la différence de Laure Durand-Fardel, Adèle Toussaint-Samson se présente comme écrivaine et femme de lettres, adoptant une attitude frontale face aux éditeurs et aux lecteurs potentiellement critiques. Elle porte sur le pays qu'elle découvre un regard personnel, animée par son projet d'écriture, et indique prendre des notes pour transcrire les événements au fil de ses aventures comme avec cette jeune esclave qui lui a demandé son aide : « *Voici alors la conversation que j'eus avec elle. Je l'ai écrite textuellement aussitôt.* »²³⁴

Elle évoque son mari et ses enfants, qui partagent ses aventures, et sa relation de couple semble égalitaire et confiante. Toutefois, elle s'affirme davantage comme femme et sujet que comme épouse et mère. Elle met en avant sa posture d'autrice et l'évoque clairement dans l'avant-propos qu'elle a rédigé elle-même à l'intention du public alors que les autres ont confié à un homme le soin d'écrire la préface de leur ouvrage.

S'il vous a jamais été donné, lecteur, d'être une fois en votre vie à la poursuite d'un éditeur, votre sympathie m'est assurément acquise, et je puis commencer l'historique de ce livre.²³⁵

Plusieurs fois au cours de son récit, elle apostrophe ainsi son lecteur en se plaçant clairement dans la posture de l'écrivaine, de celle qui raconte et donne à voir : « *Je voudrais pouvoir donner à mes lecteurs une idée de cette étrange scène et de cette danse sauvage... Essayons.* »²³⁶ Elle ne cache pas son agacement face au mépris des éditeurs envers son ouvrage,

²³³ Laure Durand-Fardel, *De Marseille*, p.54.

²³⁴ Adèle Toussaint-Samson, *Une Parisienne*, p.117.

²³⁵ Adèle Toussaint-Samson, Avant-propos à *Une Parisienne*, p.I.

²³⁶ Adèle Toussaint-Samson, *Une Parisienne*, p.127.

qu'elle présente comme une étude de mœurs, et mentionne les articles qu'elle a déjà écrits ainsi que les relations qu'elle entretient avec certains journaux : « *J'écrivis d'abord au rédacteur en chef d'un de nos principaux journaux illustrés, pour qui je n'étais pas la première venue, en lui offrant mes études sur le Brésil.* » Confrontée à un nouveau refus, elle poursuit :

J'écrivis donc à Villemessant pour lui demander s'il voulait publier, dans *le Figaro*, un fragment de mes souvenirs qui avait trait à l'empereur et à toute sa famille. Il trouva que ce serait tout à fait d'actualité, et me donna l'hospitalité dans son journal, comme il l'avait fait, du reste, plusieurs fois, en me rétribuant très largement.²³⁷

On mesure à la lumière de ces extraits qu'elle a fait de l'écriture son activité principale, non comme un loisir mais comme une profession puisqu'elle collabore régulièrement avec de grands journaux et perçoit une rétribution pour ses articles. Placer ces indications en avant-propos vise certainement à légitimer ses écrits, à donner du crédit à ce qui va suivre en attestant qu'elle est une autrice reconnue.

Quant à Louise Bourbonnaud, son activité d'écriture est régulière mais elle ne cherche pas en vivre et se place dans une posture d'amateurisme assumé. Après chaque voyage, elle publie le récit de ses aventures : on lui attribue trois récits de voyage référencés par la base de données de la BnF²³⁸. Très fortunée, elle se moque de gagner de l'argent et semble même affirmer son indépendance en se chargeant de l'édition de ses récits. Elle semble signifier, par ce geste fort, qu'elle n'a pas besoin des éditeurs et qu'elle se suffit à elle-même. Son ambition n'est pas de faire une carrière littéraire mais d'obtenir la reconnaissance de ses pairs masculins au sein de la Société de Géographie et des cercles scientifiques. Avec son franc-parler habituel, elle évoque son activité d'écriture avec naturel et s'exclame par exemple, au détour d'une page : « *Aujourd'hui il pleut à verse toute la journée ; je me suis déshabillée pour écrire. Quelle drôle de vie on mène aux colonies, tout de même !* ». Elle ajoute ensuite :

Ah ! tout n'est pas rose en voyage, et ceux qui, tranquillement installés au coin de leur feu, lisent le récit des pérégrinations du voyageur, ne peuvent se faire qu'une piètre idée des émotions que l'on éprouve à courir le monde.²³⁹

Ainsi, en termes d'activité scripturale, nos trois autrices se situent sur une échelle graduée allant de la pratique amateur à l'activité professionnelle : de l'épistolière qui publie un seul récit sous les encouragements de ses proches à l'exploratrice qui relate chacun de ses périples

²³⁷ Adèle Toussaint-Samson, Avant-propos à *Une Parisienne*, p.IX.

²³⁸ Nous avons rappelé en bibliographie l'ensemble des œuvres des trois autrices.

²³⁹ Louise Bourbonnaud, *Les Indes*, p.34.

en les éditant s'il le faut à compte d'auteur jusqu'à l'écrivaine de métier qui, parmi d'autres œuvres, publie un récit de voyage, le panel est varié. Ce cheminement de l'une à l'autre est assez représentatif des types d'écriture que l'on rencontre chez les voyageuses du siècle. Laure Durand-Fardel est une amatrice occasionnelle pour qui l'écriture n'est qu'un agréable passe-temps et surtout un moyen de partager ses aventures avec sa famille. Elle n'a rien publié d'autre et se présente modestement en épistolière amatrice. Toutefois, on note dans ses préparatifs de voyage l'anticipation de son activité d'écriture puisqu'elle cherche à acheter une table avant d'embarquer sur le paquebot pour s'y adonner.

J'ai été au bateau voir notre cabine et en prendre possession. Je crois qu'il y aurait place pour une petite table à écrire, je parcours les magasins et je n'en trouve pas comme je le voudrais ; alors je m'en passe ; mais je fais provision de citrons. Enfin je crois que j'ai tout.²⁴⁰

Adèle Toussaint-Samson et Louise Bourbonnaud sont des écrivaines régulières, chacune ayant déjà publié plusieurs ouvrages – essais, poésie et théâtre pour l'une, récits de voyage pour l'autre²⁴¹. Pour la première, l'écriture est une activité à part entière, elle l'exerçait avant son départ au Brésil, la pratique pendant son séjour de douze années et la poursuit après son retour, présentant son récit de voyage comme une œuvre personnelle : « *Cette histoire est authentique, je l'affirme. Du reste, je n'écris ici que des choses vraies. Ce sont mes souvenirs que j'évoque un à un.* »²⁴²

Quant à Louise Bourbonnaud, elle utilise l'écriture pour valoriser sa démarche de globe-trotteuse, s'obligeant à prendre des notes détaillées au fil de ses nombreuses étapes pour rendre compte de « *la tâche qu'elle s'est tracée.* »²⁴³ Elle consigne les dates, les noms, les mesures, les escales, non en scientifique mais en observatrice missionnée : rappelons qu'elle se présente dans chacun de ses ouvrages comme « *Membre de la Société de Géographie* ». Son ambition est de devenir une exploratrice célèbre et l'écriture est pour elle un moyen de faire valoir ses exploits.

Ainsi, sans être forcément des femmes de lettres, elles manient toutes trois la plume avec aisance et leurs pages fourmillent de trouvailles, d'images et de figures de style, parfois

²⁴⁰ Laure Durand-Fardel, *De Marseille*, p.2.

²⁴¹ Voir I-2. *Présentation du corpus*. Nous avons rappelé en bibliographie l'ensemble des œuvres des trois autrices.

²⁴² Adèle Toussaint-Samson, *Une Parisienne*, p.165.

²⁴³ Louise Bourbonnaud, *Les Indes*, p.153.

maladroites certes mais souvent plaisantes. L'activité épistolaire dont se rapproche le récit de voyage fait en effet partie de la bonne éducation des jeunes filles au XIX^e siècle et permet à chacune d'assumer son désir d'écrire, en adoptant des postures différentes selon leur milieu et leur personnalité.

b) Dans l'ombre d'un homme

Quand les femmes voyagent, c'est le plus souvent accompagnées de leur mari - physiquement ou moralement puisque la seule mention du nom d'un époux suffit à garantir l'honneur d'une dame. Laure Durand-Fardel effectue son périple avec son mari Maxime pour aller voir leur fille à Shanghai. Même si elle est audacieuse et entreprenante, elle ne sort jamais ni n'organise rien seule. Elle en réfère toujours à son époux et ne cache pas son admiration et son dévouement pour cet influent médecin, calme et sérieux, qui mène des recherches scientifiques.

Max avait aussi ses occupations particulières et fort sérieuses ; il s'agissait de recueillir la ou plutôt les têtes de trois pirates chinois qu'on devait pendre et qui l'avaient bien mérité. Mais la clémence des autorités anglaises fut grande ce jour-là ; on n'en pendit qu'un. [...] La cérémonie faite, on le transporta à l'hôpital, où Max, qui avait obtenu l'autorisation d'emporter la tête du pendu, la prépara de concert avec le médecin anglais de la colonie et la mit dans un petit baril d'alcool, destiné à la Société d'anthropologie, qui lui avait demandé un crâne et un cerveau de Chinois.²⁴⁴

« *Occupations particulières* » en effet qui confirment que le docteur Durand-Fardel est bien en Chine pour une mission médicale et pas seulement pour un voyage d'agrément : sans doute est-il mandaté par l'Académie de Médecine car il paraît peu probable qu'on laisse un voyageur, tout médecin soit-il, transporter dans ses malles une tête de Chinois dans le formol. Le commentaire de son épouse est d'ailleurs aussi amusant que déroutant puisqu'elle se montre totalement insensible au sort desdits Chinois (« *qui l'avaient bien mérité* ») et qu'elle fait mention de cette sordide activité comme s'il s'agissait d'une péripétie de plus dans leur voyage. Ce qui lui paraît important, c'est que Max soit chargé d'une mission officielle et qu'il s'en acquitte avec sérieux. Il est vrai que son cas est particulier puisque son récit est une somme de lettres envoyées à ses enfants : il paraît normal qu'elle y associe leur père, quelles que soient ses occupations, puisqu'elle raconte leur voyage commun. Toutefois le préfacier nous dit que

²⁴⁴ Laure Durand-Fardel, *De Marseille*, p.239.

les passages trop personnels ont été supprimés de l'édition publique : il aurait donc été possible de gommer les mentions faites du mari si tel avait été le souhait de l'autrice. Or elles ont été conservées : Laure Durand-Fardel utilise 26 fois le mot « mari » et 44 fois le surnom « Max », signe qu'elle a souhaité conserver la caution masculine qu'apportait à son récit ce respectable époux, considéré comme un notable au sein de la bonne société.

On a arrêté une soixantaine de voleurs qu'on a jugés ce matin. Max les a accompagnés au tribunal. On aurait dit chez nous qu'on les conduisait à la queue-leu-leu. Ici, on pourrait employer cette expression dans un sens littéral, car on les avait tous attachés ensemble par la queue. Une vingtaine ont été condamnés à vingt ou trente coups de bambou, Max doit aller demain matin assister à l'exécution du jugement.²⁴⁵

De son côté, Adèle Toussaint-Samson part accompagnée de son mari et déconseille aux femmes de voyager seules, c'est à dire sans un homme à leurs côtés, pour préserver leur réputation. Elle fait ainsi le portrait de la voyageuse « sérieuse » :

La troisième est la voyageuse sérieuse ou artiste, échangeant des paroles avec tous sans se lier avec personne [...] et souvent plus entourée à la fin du voyage que celles qui ont désiré l'être. C'est dans cette classe, Mesdames, que nous vous conseillons de vous ranger, si jamais il vous arrivait de voyager seules, ce que nous ne vous souhaitons pas.²⁴⁶

Elle parle de nombreuses fois de son époux - l'occurrence revient 33 fois dans le récit - mais elle ne cite jamais son prénom. Ils gèrent leurs affaires en commun, s'occupent également de leurs enfants et semblent partager une relation basée sur la complicité. « *Pour cette fois, je n'y pus tenir, et le rire nous prenant, mon mari et moi, nous fûmes forcés de prendre congé.* »²⁴⁷ Elle décrit davantage un compagnon en qui elle a confiance qu'un maître auquel elle serait soumise, comme lorsqu'ils visitent une fazenda dans l'intérieur du pays :

Les portes de notre chambre donnaient sur une véranda qui faisait le tour de l'habitation, et elles étaient restées ouvertes. Je fus tout étonnée, en me retournant, de les voir envahies par de grandes et belles mulâtresses, qui passaient et repassaient devant notre chambre, drapées pittoresquement dans leurs pagnes bariolés, en me jetant de sombres regards, tandis qu'elles en lançaient d'une autre sorte à mon mari. Elles avaient l'air de me mettre au défi de rivaliser avec elles, et je lisais clairement dans leurs yeux insolents : « Tu as beau être une blanche et une *senhora*, nous te prendrons ton mari, et cette nuit ne se passera pas, sans que l'une de nous te l'ait

²⁴⁵ Laure Durand-Fardel, *De Marseille*, p.282.

²⁴⁶ Adèle Toussaint-Samson, *Une Parisienne*, p.19-21.

²⁴⁷ Adèle Toussaint-Samson, *Une Parisienne*, p.195.

enlevé. » Et moi, je les regardais tranquillement avec un sourire un peu ironique, qui leur disait : « Vous vous trompez. »²⁴⁸

Enfin, Louise Bourbonnaud fait figure d'exception puisqu'elle voyage seule, son époux étant décédé quelques années auparavant. C'est même ce décès qui l'a poussée à partir comme si devenue veuve elle s'autorisait à réaliser ses rêves d'aventure. En effet, son statut et ses revenus lui permettent de voyager seule, délogée de tout soupçon sur sa réputation : libérée de ses devoirs matrimoniaux, elle peut prendre son envol et profiter de sa fortune. Elle emploie d'ailleurs elle-même la métaphore de l'envol dans son tout premier récit : « *Je commence par le récit de mon premier voyage, celui dans lequel j'essayai mes ailes : mon voyage à travers l'Espagne.* »²⁴⁹ Aurait-elle pu effectuer ces voyages du vivant de son époux, l'aurait-il autorisée à écrire et publier ses récits ? L'histoire ne le dit pas mais il est certain que, comme chacune de nos autrices, elle déploie « *ses ailes* » en protégeant sa réputation derrière le paravent d'un époux. Elle évoque d'ailleurs son époux à chaque fois qu'elle visite une église car elle fait alors dire une messe en sa mémoire, marquant ainsi sa reconnaissance à celui qui a rendu possible son émancipation. La même scène symbolique se répète trois fois dans le récit, seuls passages où elle évoque son défunt mari auprès du lecteur, comme une allégeance nécessaire.

Dans la foule, j'aperçois mon notaire anglais, l'ancien passager de l'Ava ; mais comme je ne tiens pas beaucoup à sa compagnie, je m'empresse, une fois la messe dite, de profiter du brouhaha de la sortie pour lui faire perdre ma trace. D'ailleurs, il faut que j'aille à la sacristie commander une messe pour le repos de l'âme de mon bien-aimé mari. Le prêtre auquel je m'adresse me demande une piastre et demie et me rend ma monnaie en sous indigènes.²⁵⁰

Ainsi, chacune à leur manière, les trois autrices évoquent leur époux au détour de leurs pages comme s'il assurait une caution de respectabilité. Sans doute est-ce la condition de leur liberté : être chaperonnée par un homme pour ne pas paraître inconvenante. Leur posture serait sans doute plus délicate si elles voyageaient seules, sans aucun référent masculin.

Pour autant, écrivent-elles dans l'ombre masculine ? Certes, Laure Durand-Fardel publie son premier récit sous le nom de « Mme D-F », c'est-à-dire sous couvert de l'autorité de son époux, « *l'un de nos médecins les plus distingués* » assure Prosper Blanchemain.

²⁴⁸ Adèle Toussaint-Samson, *Une Parisienne*, p.142.

²⁴⁹ Louise Bourbonnaud, *Seule à travers 45.000 lieues terrestres, marines et aériennes. Premier voyage : Europe, Espagne, Portugal, Gibraltar, Maroc*, Paris, chez l'auteur, 1887, p.2.

²⁵⁰ Louise Bourbonnaud, *Les Indes*, p.185.

Un de nos médecins les plus distingués, ayant marié la plus jeune de ses filles à un docteur qui réside à Shanghai, en Chine, partit, dans l'automne de 1875, pour aller, avec sa femme, visiter leur enfant bien-aimée. Tandis que son mari se livrait à des observations scientifiques et médicales, Mme D. F. racontait ses émotions journalières dans des lettres collectives, adressées aux êtres chéris qu'elle avait laissés derrière elle.²⁵¹

On note une évolution entre la première et la deuxième édition puisqu'elle signe cette fois de son vrai nom, comme si le succès lui avait donné le droit ou le courage de revendiquer la maternité de son œuvre. Mais elle est indéfectiblement liée à son mari et identifiée comme « femme de » par le second préfacier, indispensable patronage masculin à ce récit féminin.

Je viens donc présenter au public la seconde édition de cet ouvrage. A vrai dire, elle ne diffère de la première que parce que l'auteur y renonce à l'anonyme sous lequel s'était réfugiée, comme sous un voile, la timidité d'une femme du monde. Cette fois, le voile est levé et l'auteur avoue son nom. C'est Mme Laure Durand-Fardel, femme du docteur Durand-Fardel, si connu des malades reconnaissants comme un éminent médecin des eaux de Vichy.²⁵²

De leur côté, Adèle Toussaint-Samson et Louise Bourbonnaud assument leur identité féminine et signent de leur nom, la première accolant même son nom de jeune fille (certes illustre) à son nom d'épouse, ce qui n'est pas un moindre signe d'indépendance pour cette époque. Chacune affirme ainsi son individualité et ose écrire au féminin sans se dissimuler derrière une tenue ou un pseudonyme masculins. Cette attitude est rare au XIX^e siècle, comme le rappellent Frank Estelmann et Friedrich Wolfzettel dans la préface de leur ouvrage consacré aux voyageuses :

Car, au XIX^e siècle, le « roman des voyageuses » est aussi l'histoire de beaucoup de récits au féminin qui n'ont pas été publiés. D'autres ont vu le jour de manière anonyme, sous le patronage d'un homme (mari, « ami de la famille », éditeur, etc.) ou encore sous le masque usuel d'un pseudonyme masculin. Comme l'acte de voyager et le courage de « se faire un nom » n'allaient pas nécessairement de pair, les voyageuses qui étaient poussées par une motivation ferme à publier leur récit de voyage se détachaient de la masse indistincte des simples compagnes de voyage.²⁵³

Cette dissimulation de l'identité est en effet souvent constatée chez les voyageuses, notamment quand elles voyagent seules ou dans des conditions extrêmes : c'est le cas par

²⁵¹ Prosper Blanchemain, Préface à la première édition, Laure Durand-Fardel, *De Marseille*, p.V.

²⁵² Préface à Laure Durand-Fardel, *De Marseille*, p.VI.

²⁵³ Frank Estelmann, Sarga Moussa & Friedrich Wolfzettel (dir.), *op.cit.*, p.11.

exemple de Jeanne Baret²⁵⁴, de Jane Dieulafoy²⁵⁵ ou d'Isabelle Eberhardt qui se vêtait en homme afin de passer inaperçues. Il était indispensable pour elles de nier tout signe extérieur de féminité dans leur tenue vestimentaire mais parfois aussi en écrivant au masculin. Tel n'est pas le cas de nos trois autrices qui ont à leur côté un époux garantissant leur réputation et permettant la publication de leurs récits. Il reste que leurs écrits affirment avec force leur « marginalité créatrice »²⁵⁶ et ont, de ce fait, beaucoup à nous apprendre.

c) L'identité féminine au cœur du récit

La question de l'identité féminine est donc centrale dans les trois ouvrages même si elle est abordée sous des angles variés. Les autrices s'affirment comme sujets féminins, utilisent abondamment le « je » et assument pleinement leur posture de narratrice. C'est chez Louise Bourbonnaud que l'on retrouve le plus grand nombre de « je » (1034) contre 524 occurrences chez Laure Durand-Fardel et 309 chez Adèle Toussaint-Samson. Cette dernière utilise parfois le « nous » pour parler d'elle et son époux (207 occurrences) mais c'est Laure Durand-Fardel qui en fait le plus grand usage (1362) contre seulement 298 chez Louise Bourbonnaud. Certes, le constat est assez logique puisque Laure Durand-Fardel part en couple tandis que Louise Bourbonnaud voyage seule : mais alors, que dire d'Adèle Toussaint-Samson ? Elle voyage avec son époux et utilise cependant assez peu le « nous » du couple, indice peut-être sous sa plume d'une affirmation plus forte de son individualité. En revanche, elles utilisent très peu le « nous » qui désignerait l'ensemble des femmes et ne s'englobent pas dans une communauté féminine qui ferait sens. Nous l'avons dit, leur posture n'est pas militante et elles ne cherchent pas à défendre les femmes à tout prix par l'écriture : on pourrait même dire qu'elles cherchent plutôt à se défendre d'être des femmes, en donnant au lecteur des preuves de « bonne conduite », comme pour se mettre en conformité avec les injonctions sociales de l'époque. Elles se rangent ainsi volontiers dans la catégorie « *des dames* » au cours de leurs péripéties et ne semblent pas revendiquer une place différente que celle que la société leur assigne. Par exemple, quand Laure

²⁵⁴ Déguisée en homme, et sous le pseudonyme de Jean Baré, Jeanne Baret embarqua en 1766 sur un bateau d'expédition avec son mari botaniste, à une époque où il était impensable d'accepter une femme à bord.

²⁵⁵ Sur Jane Dieulafoy, lire Eve et Jean Gran-Aymeric, *Jane Dieulafoy, une vie d'homme*, Paris, Perrin, 1990.

²⁵⁶ Mattei Dogan et Robert Pahre, *L'Innovation dans les sciences sociales : la marginalité créatrice*, Paris, PUF, 1991, cités par Frank Estelmann, Sarga Moussa & Friedrich Wolfzettel (dir.), *op.cit.*, p.11.

Durand-Fardel raconte une excursion avec son époux, elle évoque une répartition conventionnelle des rôles sexués sans aucunement la remettre en question.

On s'embarque toute la famille, cuisiniers, domestiques, et on passe ainsi une série de jours à remonter la rivière. Lorsqu'il se rencontre un pays où la chasse doit être agréable, les messieurs mettent pied à terre et vont y faire une tournée généralement très fructueuse, après quoi ils rallient le bateau et on continue la route. Seulement ils sont souvent obligés de partager leur gibier avec les indigènes, qui sans cela feraient infailliblement tourner au drame une partie commencée avec les intentions les plus pacifiques. Pendant ce temps, les dames font de la musique, lisent ou se livrent aux travaux d'aiguille.²⁵⁷

On trouve le même type de posture chez Adèle Toussaint-Samson quand elle raconte la vie sur le clipper qui la mène au Brésil :

Deux filets sont placés à la tête et au pied de chaque lit, et c'est là que vous entassez successivement votre sac de voyage, des fruits, votre lorgnette, les quelques livres qui seront vos compagnons de route, votre buvard, votre tapisserie (si vous êtes femme), votre boîte de cigares, au cas contraire.²⁵⁸

Pourtant, par le voyage et son récit elles s'emparent de leur destinée et abordent un certain nombre de thèmes liés à la condition féminine, comme nous l'avons vu dans la deuxième partie. Elles tentent aussi des incursions dans les domaines dits masculins de la politique, de l'économie et du pouvoir, en formulant par exemple leur avis sur l'organisation des colonies, les choix politiques d'un gouvernement, les inégalités entre hommes et femmes ou le traitement des esclaves. Mais elles ramènent presque toujours leurs considérations à leur statut de femme et limitent ainsi d'elles-mêmes leur sphère narratrice. Laure Durand-Fardel se cantonne aux sujets légers en raison de son sexe et s'efface quand il s'agit de parler de sujets « sérieux ». Elle donne des « *descriptions superficielles* » de la gastronomie, des paysages, de la famille, des coutumes et des sorties mais parle très peu de politique, de science ou de gestion coloniale : elle indique clairement que les observations « *sérieuses et approfondies* » ne sont pas de sa compétence mais de celle de son époux.

Et puis, je resterai un mois de plus avec Régine, en sorte que mon sacrifice me coûte moins. Quant à votre père, mes chers enfants, il est occupé ici comme il trouve à le faire partout ; le travail qu'il fait sur la Chine sera, je crois, très intéressant, et, après avoir lu mes descriptions superficielles, vous serez tous bien aises de lire le résumé de ses observations sérieuses et approfondies.²⁵⁹

²⁵⁷ Laure Durand-Fardel, *De Marseille*, p.275.

²⁵⁸ Adèle Toussaint-Samson, *Une Parisienne*, p.10.

²⁵⁹ Laure Durand-Fardel, *De Marseille*, p.288.

D'une certaine manière, Adèle Toussaint-Samson la rejoint quand elle décrit le type de la voyageuse « *sérieuse ou artiste* » à laquelle elle s'identifie probablement, avec une réserve qui peut s'apparenter à une forme d'auto-censure consentie : elle ne se mêle pas de ce qui ne la regarde pas, sait rester à sa place, lit, écrit ou brode sagement dans sa cabine.

La troisième est la voyageuse sérieuse ou artiste, échangeant des paroles avec tous sans se lier avec personne, montant sur le pont, quand tout le monde en descend, pour jouir d'un beau lever du soleil ou d'un splendide clair de lune, arrangeant sa journée pour se garder quelques heures d'étude ou d'isolement, faisant sa correspondance, lisant, brodant, vêtue simplement, mais chaussée et gantée avec soin, ne se mêlant d'aucuns cancans, ne recherchant ni ne fuyant la société de ses compagnons de route, et ne désirant enlever aucun cœur, passant calme au milieu de toutes ces petites vanités, s'attirant le respect de chacun, et souvent plus entourée à la fin du voyage que celles qui ont désiré l'être. C'est dans cette classe, Mesdames, que nous vous conseillons de vous ranger, si jamais il vous arrivait de voyager seules, ce que nous ne vous souhaitons pas.²⁶⁰

Cette définition de la femme respectable contrainte au « sérieux » si elle veut pouvoir voyager sans ennui peut s'appliquer à nos trois aînées. On y retrouve la valeur donnée à la réputation, à la tenue et aux bonnes manières qui assurent le respect des autres voyageurs. Si de surcroît elle est mère, sa tranquillité est assurée, nous disent en substance nos aînées, comme le démontre cet extrait :

Je nourrissais mon fils aîné, comme je l'ai dit, à ce moment. Les femmes respectèrent en moi la mère et la nourrice. Je fus touchée de cette délicatesse, que je n'aurais certes pas soupçonnée en elles, et non moins touchée, le soir, lorsque le maître d'équipage, qui avait composé pour la circonstance des couplets où chaque passager avait son petit coup de patte, dit, dans celui qui me concernait, en vers libres, dont je ne me souviens plus : « Chut ! il y a là une mère qui berce son enfant ; passons sans faire de bruit ; laissons dormir l'enfant sur le cœur de la mère. »²⁶¹

Même Louise Bourbonnaud, qui aborde de nombreux sujets et dont la parole semble plus tranchée et audacieuse, se réfère à son identité féminine en permanence, ne serait-ce que pour souligner à quel point elle la dépasse. Elle veut montrer que les femmes peuvent être fortes, courageuses et vaillantes et n'hésite pas à faire son propre éloge pour le démontrer :

- Madame, je suis l'Agent des postes du Natal, le paquebot qui va demain vous ramener à Marseille. En arrivant, je suis allé aux bureaux de la Compagnie pour voir le nom des passagers, et le vôtre m'a frappé, car, dans toutes les mers, dans tous les pays où je vais, j'entends prononcer votre nom comme celui d'une illustre voyageuse.

²⁶⁰ Adèle Toussaint-Samson, *Une Parisienne*, p.21.

²⁶¹ Adèle Toussaint-Samson, *Une Parisienne*, p.29.

On m'a beaucoup parlé de vous, Madame, et j'ai voulu être le premier à vous saluer.²⁶²

Elle se présente toujours comme une personne hors du commun, admirée pour ses exploits qui la hissent au-dessus de sa condition de femme. Ainsi, au cœur de leur récit, nos autrices se réfèrent en permanence à leur identité féminine, même s'il s'agit de la dépasser, et parviennent rarement à s'en extraire. Selon Bénédicte Monicat,

Lorsqu'une femme fait de même [écrire son voyage], elle passe souvent par de multiples étapes justificatrices nécessaires à la protection ou à l'affirmation de sa « féminité ». La soi-disant féminité devient ainsi le nœud du discours. Elle est donc au cœur de notre réflexion, paradigme en fonction duquel se définissent les questions que soulève l'écriture du voyage par une femme.²⁶³

Il est d'ailleurs intéressant de voir comment elles évoquent les autres femmes qui voyagent, seules ou accompagnées, et quel regard elles portent sur leurs semblables. Adèle Toussaint-Samson dresse, nous l'avons mentionné, une typologie des voyageuses dans laquelle la femme « *légère* » est très clairement désavouée :

Lorsque, dans une de ces longues traversées, il y a à bord une ou deux femmes... comment dirons-nous ?... légères ?... oui... eh bien c'est une joute entre elles pour savoir à qui l'emportera, qui captivera le capitaine, le second, le lieutenant. En effet, être dans les bonnes grâces du capitaine, c'est avoir la meilleure place, le meilleur morceau, c'est faire mettre la tente sur la dunette les jours de calme et de soleil, y avoir un bon fauteuil, être autorisée à garder de la lumière dans sa cabine, c'est obtenir la permission de faire monter à tous propos ses malles de l'entrepont, pour en exhiber chaque jour une toilette nouvelle ; c'est, enfin et surtout, primer toutes les autres femmes. Jugez que d'efforts !... que d'œillades assassines pour en arriver là !...²⁶⁴

Louise Bourbonnaud s'intéresse peu aux autres voyageuses européennes, souvent faibles et inintéressantes à ses yeux, et fustige elle aussi les femmes légères auxquelles elle ne veut surtout pas se mêler.

Nous possédons aussi une dame qui me paraît au premier abord fort mal élevée et ma foi la suite n'a fait que me confirmer ce jugement de la première heure. Celle-là je ne ferai pas partie de son groupe ! C'est paraît-il, une actrice qui a épousé un fonctionnaire de la colonie et qui revient en Europe avec son mari. Je ne sais quelle physionomie elle avait à la scène mais ici ses allures et sa conversation laissent beaucoup à désirer.²⁶⁵

²⁶² Louise Bourbonnaud, *Les Indes*, p.277.

²⁶³ Bénédicte Monicat, « Où voyager change de sens », Introduction à *op. cit.*, p.4.

²⁶⁴ Adèle Toussaint-Samson, *Une Parisienne*, p.18.

²⁶⁵ Louise Bourbonnaud, *Les Indes*, p. 281.

Elle se flatte de fréquenter la haute société, souligne les « *attentions* » des hommes qu'elle rencontre et les compliments qui la décrivent comme une véritable voyageuse.

Inutile de dire si l'on me fait fête et si l'on m'accable de questions. Eh ! quoi ! je suis allée jusqu'au Japon ! Est-ce possible ! Et en si peu de temps ! Et l'on admire mon courage, mon énergie, mon endurance à la fatigue ! Ah ! il n'y a guère de femmes, vraiment, qui soient capables de faire ce que j'ai fait ! Mais je ne hais rien tant que les compliments et je suis bien fatiguée. Je vais prendre un repos bien gagné.²⁶⁶

Chacune à sa manière défend ainsi son droit de voyager et d'écrire en cherchant à se distinguer : je suis femme mais sérieuse, femme mais mère, femme mais virile. De plus elles sont accompagnées, physiquement ou moralement, par un homme respectable, leur mari, et le citent suffisamment pour rassurer le lecteur quant à leur vertu. Enfin, elles mentionnent les compliments qu'elles reçoivent et les bonnes fréquentations qu'elles entretiennent en veillant à ne côtoyer que les personnes de leur « *monde* ».

Parmi nos passagères, une ou deux femmes seulement me paraissent de notre monde; une toute jeune, et toute petite, aux cheveux d'or, distinguée, intelligente, et très bonne musicienne ; elle va rejoindre son mari, consul de Hollande à Aden. C'est avec elle que je cause. Nous faisons ainsi un petit milieu avec le commandant, notre jeune consul, le médecin du bord, un ingénieur et quelques autres hommes très bien aussi.²⁶⁷

Rien ne peut donc leur être reproché et elles semblent chercher, à travers leur récit, à renforcer cette posture : voyageuse et écrivaine certes, mais femme vertueuse, fidèle et patriote avant tout.

2. Publication et réception des écrits féminins

Nous l'avons souligné, nos trois autrices ont adopté des postures différentes pour rédiger leur récit, s'adaptant ainsi aux multiples contraintes que la voyageuse doit alors surmonter : voyager mais fréquenter la bonne société, s'affirmer sans bousculer les conventions, écrire tout en restant respectable. De nombreuses femmes ont ainsi goûté aux saveurs du lointain, beaucoup ont tenu un journal ou écrit des lettres pour relater leurs aventures mais quelques-

²⁶⁶ Louise Bourbonnaud, *Les Indes*, p.276.

²⁶⁷ Laure Durand-Fardel, *De Marseille*, p.48.

unes seulement ont décidé de publier leur récit. Car même si la mode est au voyage en cette seconde partie du siècle, la démarche de publication n'est pas si courante : rappelons que notre recensement initial (et sans doute non exhaustif) a identifié près de 70 récits de voyages écrits par des Françaises au cours du XIX^e siècle. C'est à la fois beaucoup, suffisamment pour signaler un phénomène sociétal d'ampleur, et peu, si l'on rapporte ce nombre à l'ensemble de la population française qui voyageait à l'époque. Il nous faut donc creuser la question de la publication en nous demandant comment ces récits ont été publiés, dans quelle circonstance et chez quel éditeur, avant de nous interroger sur la réception qu'ils ont reçue.

a) Aventurières et bas bleus : une double peine

Au cours de ce siècle riche en révolutions, la parole et l'écriture féminine se libèrent et l'on voit se multiplier les engagements et les ouvrages féminins. Evidemment, cette évolution ne se fait pas sans heurt et suscite de violentes réactions antiféministes. En effet, l'écriture est considérée comme une activité acceptable pour les femmes tant qu'elle reste intime, cloisonnée entre les murs du foyer. Mais la publication, qui dévoile ce qui devrait rester dans « *le secret de la chambre* » est très mal considérée par une partie de la société qui y voit une sorte de prostitution du nom de l'auteur. Comme le souligne Valérie Boulain dans son ouvrage consacré aux *Femmes en aventure* :

La période de 1850 à 1936 semble une période opportune pour étudier cette parole historique fondée sur l'aventurière. Elle est en effet un moment privilégié pour lire les processus de construction identitaire par la transgression de frontières, que ces frontières soient à l'échelle de la nation ou à celle de l'individu. En effet, durant la période, la question de « soi » et de l'autre, de l'altérité et de l'identité anime de nombreuses controverses. Le débat colonial en premier lieu.²⁶⁸

La plupart des femmes qui écrivent s'inventent alors un pseudonyme, signent de leurs seules initiales ou prennent un nom masculin pour garder l'anonymat, sans quoi elles prennent le risque d'être moquées ou même insultées. Vers le milieu du siècle en effet, la bataille fait rage autour de l'accès des femmes à la vie publique, au droit de vote mais aussi à l'écriture : la querelle des « bas-bleus », expression venue d'outre-Manche pour qualifier les femmes qui « se

²⁶⁸ Valérie Boulain, *Femmes en aventure. De la voyageuse à la sportive (1850-1936)*, Rennes, PUR, 2012, p.20.

piquent de littérature »²⁶⁹, menée par le très réactionnaire Jules Barbey d'Aurevilly, est alors très vive. Cette querelle compte de nombreux partisans, dont Baudelaire, Proudhon ou encore Michelet, et sa violence témoigne de la forte résistance encore à l'œuvre dans la société.

Ce n'est ni une inconséquence ni même une diversion, comme on pourrait le croire, que d'introduire dans un livre de critique intitulé : *Les Œuvres et les Hommes au XIX^e siècle*, la série des femmes qui écrivent, car les femmes qui écrivent ne sont plus des femmes. Ce sont des hommes, - du moins de prétention, - et manqués ! Ce sont des bas Bleus. *Bas-bleu* est masculin. Les Bas-bleus ont, plus ou moins, donné la démission de leur sexe. [...] La première punition de ces jalouses du génie des hommes a été de perdre le leur, - le génie de la mise, cette poésie d'elles-mêmes, dont elles sont tout ensemble le poème et le poète. La seconde a été de n'avoir plus le moindre droit aux ménagements respectueux qu'on doit à la femme... Vous entendez, Mesdames ? Quand on a osé se faire amazone, on ne doit pas craindre les massacres sur le Thermoïon.²⁷⁰

Le discours est toujours le même : les hommes insistent sur la place que la femme doit garder, celle du foyer et de la sphère privée, et lui dénie le droit à accéder à la sphère publique et intellectuelle qu'ils considèrent comme réservée au « *génie masculin* » : pour eux, une femme qui écrit se dénature, ni plus ni moins, et elle mérite une « *punition* ». Ce refus véhément de l'émancipation féminine suscite une riposte indignée de la part d'hommes mais aussi de femmes progressistes comme Olympe Audouard²⁷¹ qui publie un réquisitoire engagé en réponse à Barbey d'Aurevilly.

Pauvres bas-bleus, tremblez ! Si jamais un pape infallible, nous ramenait à la sainte inquisition, vous pouvez être sûres que M. Barbey d'Aurevilly en sera, et qu'il ne manquera pas de faire brûler sur un bûcher toutes les femmes qui auront commis le crime irrémissible d'avoir trempé leurs doigts roses dans de l'encre !²⁷²

²⁶⁹ L'expression est traduite de l'anglais « *blue stocking* » et désignait les habitués d'un salon littéraire présidé par Elizabeth Montagu (1720-1800), femme de lettres, salonnière et critique littéraire. Elle réunissait chez elle des femmes et des hommes partageant ses goûts littéraires, sans distinction d'origine sociale. L'origine de l'expression vient de la faute de goût de l'un de ses membres qui se présenta un jour en bas de soie bleus, après que son hôtesse lui eut assuré que son salon était ouvert aux gens d'esprit et non aux élégants : le petit club s'appela par plaisanterie « Le cercle des bas bleus », sans connotation péjorative. Mais il s'attira des ennemis en raison de la mixité sociale et de la liberté de ton qu'on y pratiquait. En France, le terme connut le même sort que celui de « précieuse » au XVII^e siècle pour devenir une critique à l'égard des femmes qui affichaient des prétentions littéraires ou intellectuelles. Si le terme est employé de façon misogyne, il peut être en plus chargé d'une critique de classe en raillant les bourgeoises qui prétendent écrire.

²⁷⁰ Jules Barbey d'Aurevilly, *Les Œuvres et les hommes. Les Bas-Bleus*, vol.5, Paris, 1878, réimp Genève, Slatkine, 1968. p.XI.

²⁷¹ Olympe Audouard a d'ailleurs elle aussi voyagé et publié un récit de voyage. Lire à ce propos Bénédicte, Monicat, « Écritures du voyage et féminismes : Olympe Audouard ou le féminin en question », *The French Review*, 1995.

²⁷² Olympe Audouard, *Monsieur Barbey d'Aurevilly. Réponse à ses réquisitoires contre les Bas-Bleus. Conférence du 11 avril*, Paris, E. Dentu, 1870, p.9.

Celles qui publient malgré tout sont ainsi l'objet de réactions passionnelles allant du soutien fervent à la plus vive condamnation. Il semble que se joue là un rapport de pouvoir entre le masculin et le féminin qui n'a pas encore épuisé tous ses arguments, signe d'un changement majeur que Michelle Perrot souligne avec justesse²⁷³ :

Tels étaient les arguments d'hommes désarçonnés par les changements du monde, moins misogynes qu'antiféministes, ce qui n'est pas la même chose. [...] La plupart aimaient, ou du moins appréciaient les femmes, mais à leur place, à celle que l'universelle et sempiternelle (sinon éternelle) hiérarchie des sexes avait fixée pour l'harmonie des familles et le bonheur de tous.²⁷⁴

Sans aller jusqu'à les condamner avec une telle virulence, on admet couramment que les écrits féminins ne sont pas vraiment des livres mais de simples amusements, des divertissements aimables qui n'ont pas la même valeur que ceux des hommes. Ils ne peuvent ni ne doivent donc prétendre les élever et n'ont le droit d'exister qu'en seconde place, modestement, en tant que « *causerie* » gracieuse. Cette idée largement répandue se retrouve dans les préfaces de nos récits.

Et c'est précisément ce premier jet, cette improvisation, cette négligence élégante, cet abandon, ce charme intime et confidentiel d'un récit écrit au jour le jour, sans préoccupation du lecteur et du critique, qui font que ce livre n'est pas un livre, mais une simple causerie : c'est tout ce que je ne sais quoi de gracieusement négligé qui donne leur attrait aux pages qu'on va lire ; c'est aussi ce qui en assurera le prompt et légitime succès.²⁷⁵

Si écrire et publier n'est pas chose aisée pour la femme du XIX^e siècle, voyager n'est pas non plus une activité considérée comme féminine. Alors que dire de celles qui partent en voyage, seules parfois, et qui au retour publient la relation de leurs pérégrinations ? Elles suscitent l'admiration de certains mais la colère, le mépris ou l'indignation des autres. Le stéréotype de l'écrivaine-voyageuse se forge à cette époque-là, contenant une critique acerbe de la femme qui voyage et écrit, à ce titre doublement dénigrée et dévalorisée²⁷⁶. De la voyageuse à la femme de petite vertu, il n'y a qu'un pas. Adèle Toussaint-Samson aborde

²⁷³ Sur cette question encore actuelle, lire Pierre Bourdieu, *La domination masculine*, Paris, Seuil, coll. Points Essais, 1998. Le sociologue y explique la hiérarchie des sexes à travers des oppositions traditionnelles de langage : intérieur / extérieur, sensibilité / raison, passivité / activité, dessous / dessus. La femme étant identifiée à ce qui est sensible, passif, à l'intérieur et en dessous de l'homme.

²⁷⁴ Michelle Perrot, Préface à Christine Planté, *op. cit.*, p.8.

²⁷⁵ Prosper Blanchemain, Préface à la première édition, Laure Durand-Fardel, *De Marseille*, p.V.

²⁷⁶ Sur cette question, lire « L'illustre voyageuse et la bas-bleu du désert », in Valérie Boulain, *Femmes en aventure. De la voyageuse à la sportive (1850-1936)*, Rennes, PUR, 2012, *op. cit.*, p.61.

d'ailleurs le sujet sensible de la séduction entre hommes et femmes, tant à bord du bateau qu'au Brésil, et donne des conseils aux voyageuses afin de préserver leur réputation.

Maintenant, je crois devoir vous donner un conseil, Mesdames : si jamais vous voyagez seules, soyez, à bord, le plus réservées possible, car il n'y a pas de petite ville de province, de loge de concierge même, où il se fasse autant de commérages que là !²⁷⁷

Et pourtant, ces intrépides voyageuses forcent le respect et ont des admirateurs qui louent leurs exploits, au même titre qu'ils le feraient pour des hommes. Elles suscitent même un certain engouement comme le montre la multiplication des ouvrages qui leur sont consacrés : Richard Cortambert écrit en 1866 *Les illustres voyageuses*, Amélie Chevalier publie en 1885 *Les voyageuses au XIX^e siècle* et Marie Dronsart *Les grandes voyageuses* en 1898²⁷⁸. Il semble que nous ayons là l'indice d'un réel attrait pour les voyageuses à la fin du XIX^e siècle et peut-être d'une mode éditoriale ?

Les illustres voyageuses méritaient depuis longtemps un historien, elles l'ont trouvé dans M. R. Cortambert, qui nous présente aujourd'hui, dans un intéressant volume une sorte de galerie où sont rangés par ordre chronologique les portraits de ces femmes héroïques, au caractère fortement trempé qui sont allées affronter les dangers de contrées lointaines ou de sommités jusqu'alors vierges de pas humains.²⁷⁹

Les écrivaines voyageuses ont donc eu leur heure de gloire et leurs soutiens. Mais malgré ces ouvrages élogieux et le réel succès de certaines publications, on constate une double absence des récits de voyage féminins dans l'histoire littéraire. Il est vrai que la littérature viatique a été mise de côté durant une longue période et qu'elle a été remise parmi les genres mineurs jusque dans les années quatre-vingt-dix. Mais il s'ajoute à ce désintérêt une cécité à l'égard de l'histoire des femmes, engendrée par la résistance masculine à leur émancipation, qui renforce leur invisibilité dans un domaine déjà mal considéré. Comme le rappelle Christine Planté,

la réflexion [porte] sur la façon dont on traite les femmes quand on écrit l'histoire de la littérature française du XIX^e siècle. Ensuite quant à la période : la question vaut évidemment bien au-delà, elle se pose cependant au, et pour le XIX^e siècle en des termes spécifiques, prenant une acuité particulière parce que se voient alors redéfinis

²⁷⁷ Adèle Toussaint-Samson, *Une Parisienne*, p.17.

²⁷⁸ Richard Cortambert, *Les illustres voyageuses*, Paris, Maillet, 1866. Amélie Chevalier, *Les voyageuses au XIX^e siècle*, Tours, Mame, 1885. Marie Dronsart, *Les grandes voyageuses*, Paris, Hachette, Bibliothèque des écoles et des familles, 1898, rééd. 1904.

²⁷⁹ Préface à Richard Cortambert, *op.cit.*

simultanément la littérature et la hiérarchie des genres, d'une part, les rôles masculin et féminin, et les rapports entre hommes et femmes, d'autre part.²⁸⁰

Par conséquent, même si de grandes figures, devenues mythiques, marquent le tournant du siècle comme Isabelle Eberhardt ou Alexandra David-Néel, la plupart des voyageuses françaises du XIX^e ont été oubliées, tout comme leurs écrits, et cela ne peut s'expliquer uniquement par une valeur littéraire supposée moindre. Il y a eu certes pléthore de récits, féminins comme masculins, et tout cela n'avait pas forcément valeur de chef d'œuvre. Il se pourrait même que les femmes aient trouvé là une niche favorable à leur épanouissement littéraire, ce qui expliquerait la multiplication des récits que nous avons identifiés au début de cette recherche. Il serait d'ailleurs intéressant de consulter les archives pour mesurer la proportion des autrices dans certaines collections de récits de voyage de la fin du siècle, par exemple chez Hachette. Pourtant, malgré l'ampleur du phénomène et la notoriété d'un certain nombre de ces voyageuses à la fin du XIX^e siècle, il est frappant de constater leur disparition du paysage littéraire actuel : les récits de voyage féminins apparaissent bien comme les révélateurs d'un enjeu social et politique, autour de l'émancipation des femmes et de leur accès à la sphère publique dans la seconde moitié du XIX^e siècle.

b) L'épreuve de la publication

Nous l'avons dit, nos autrices affichent des postures différentes et n'aspirent pas toutes à une carrière littéraire. Toutefois, leur désir d'écriture est suffisamment ancré pour qu'elles en viennent à publier le récit de leur voyage, un acte suffisamment rare pour être remarquable en cette seconde partie du XIX^e siècle.

La plus réticente est Laure Durand-Fardel : épistolière occasionnelle, elle a été encouragée par ses proches à publier sa correspondance et a d'abord souhaité garder l'anonymat. Cela peut s'expliquer par deux raisons : le désir de rester discrète, telle que doit l'être une femme du monde, mais aussi l'hésitation devant une publicité gênante si l'ouvrage ne rencontre pas le succès escompté. Il est vrai qu'elle a pu compter sur les relations de son époux pour introduire son livre auprès de la bonne société et lui offrir une caution de respectabilité. Les deux préfaces (première et deuxième édition) sont, rappelons-le, rédigées

²⁸⁰ Christine Planté, *art. cit.*, p.656.

par de brillants hommes de lettres, amis de Maxime Durand-Fardel. Le premier est Prosper Blanchemain, ancien bibliothécaire du Ministère de l'Intérieur, poète, érudit, critique littéraire et éditeur scientifique. Le second est Frédéric Baudry, philologue, éminent bibliothécaire, ami d'enfance de Flaubert, traducteur des contes de Grimm et membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, qui reprend un article paru le 6 Septembre 1879 dans le *Journal des Débats*²⁸¹ à l'occasion de la sortie de la première édition. Le parrainage est on ne peut plus glorieux et contribue sans doute à la valorisation de l'ouvrage : les relations de Maxime Durand-Fardel au sein de l'Institut ont évidemment joué puisqu'il est lui-même très souvent cité dans ce journal.

La première édition de ce charmant petit livre a eu pour introducteur devant le public un ami de Mme Durand-Fardel, compagnon de jeunesse de son mari, un homme de goût dont le nom suffisait à recommander l'ouvrage. Hélas ! notre cher Prosper Blanchemain n'est plus là pour présenter aussi la seconde. La cruelle mort l'a enlevé; ses amis le pleurent, et, sans essayer de le remplacer, ils font à leur tour l'office amical de la présentation.²⁸²

Son éditeur est la grande maison Hachette, fondée en 1826 et située à Paris tout près de l'École de Médecine, devenue en 1864 le premier éditeur européen, spécialisé dans les manuels scolaires et universitaires et dans les guides de voyages, deux domaines très porteurs de l'édition en cette seconde partie du siècle. Le récit de voyage est à la mode et celui d'une femme de médecin, qui a lui-même publié de nombreux ouvrages, est accueilli favorablement²⁸³. La première édition de 1879 semble rencontrer un réel succès puisque son autrice accepte une réédition deux ans plus tard, en 1881, en assumant cette fois de signer son livre. Soulignons qu'elle assume son nom et son prénom alors que d'autres femmes préfèrent se retrancher derrière celui de leur époux, comme par exemple Marie Grandin qui en 1894 signe son ouvrage « *Mme Léon Grandin* »²⁸⁴. L'ouvrage est réédité une troisième fois en 1887 chez un nouvel éditeur, Challamel Aîné, maison spécialisée dans les ouvrages viatiques et cartographiques. Malgré ce succès de librairie, Laure Durand-Fardel n'a rien publié d'autre, son but n'étant

²⁸¹ La totalité des numéros du *Journal des débats politiques et littéraires*, paru entre 1814 et 1944, peut être consultée sur Gallica : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/cb39294634r/date>

²⁸² Frédéric Baudry, Préface à la deuxième édition, Laure Durand-Fardel, *De Marseille*, p.VIII.

²⁸³ Maxime Durand-Fardel a en effet publié de très nombreuses études médicales mais aussi plusieurs articles et ouvrages sur Dante, dont une traduction commentée de la *Vita Nuova*. La base de données *Data BnF* recense 94 publications disponibles sur : https://data.bnf.fr/12232290/maxime_durand-fardel/.

²⁸⁴ Mme Léon Grandin, *Impressions d'une Parisienne à Chicago*, Paris, Flammarion, 1894.

manifestement ni de faire carrière dans l'écriture ni d'atteindre la notoriété, malgré une réelle aisance de plume dont l'extrait suivant nous donne un aperçu :

Si l'on continuait de remonter la rivière, on trouverait tout de suite la ville des jonques, précédant, comme à Canton, la vieille ville en terre ferme, entourée du côté de la campagne par la muraille crénelée traditionnelle dans toute l'étendue de la Chine. Mais j'en remets à plus tard la description ; j'aime mieux, pour aujourd'hui, rester de l'autre côté et me promener un peu dans les environs.²⁸⁵

Le cas de Louise Bourbonnaud est très différent. Deux de ses trois récits ont été publiés à compte d'auteur et portent en page de couverture la mention « *Paris, en vente chez l'auteur – 35, boulevard Barbès* ». Le troisième a été publié chez Henri Jouve, éditeur parisien. Ils n'ont jamais été réédités par la suite mais on les retrouve dans la base de données de la BnF qui donne accès à une version numérisée de deux d'entre eux. On n'a donc aucune indication de réédition ni du succès que rencontrèrent ses récits. Les rares indices que l'on a pu retrouver se trouvent dans des articles de journaux, qui citent Louise Bourbonnaud et ses nombreux voyages.

C'est avec un vif plaisir que nous apprenons que, par un récent décret, M. le ministre de l'Instruction publique, vient de nommer « officier d'Académie » Madame Louise Bourbonnaud. C'est un juste hommage rendu à l'opiniâtreté et au savoir de cette exploratrice, qui a longuement exploré l'Asie centrale, la Chine, la Cochinchine. Nous félicitons vivement cette femme énergique de la distinction dont elle vient d'être l'objet.²⁸⁶

Le premier de ses récits est d'ailleurs éclairant sur son projet puisque dès la couverture, la mise en page place sur une première ligne l'adjectif « seule », faisant suivre le reste du titre sur les lignes inférieures de manière à mettre en exergue l'audace de son autrice²⁸⁷ : une femme qui part seule explorer le monde. Un titre à valeur programmatique qui affirme à la fois sa féminité et son indépendance et dévoile son désir de reconnaissance. Elle réitère dans la préface du récit que nous étudions, en expliquant « *le but de [ses] voyages* ».

Nous sommes heureuse de pouvoir découper dans un journal de Paris les lignes suivantes qui répondent au désir que nous avons de faire précéder la publication de cet ouvrage de quelques mots explicatifs sur le but de nos voyages et sur l'idée qui en avait dicté la publication. Ce sera la préface de ce livre. [...] « Madame Bourbonnaud a commencé la série de ses voyages d'exploration en 1885 - nous

²⁸⁵ Laure Durand-Fardel, *De Marseille*, p.260.

²⁸⁶ *L'Oued-Sahel, journal politique, littéraire, commercial et agricole*, numéro du 9 Août 1891.

²⁸⁷ Louise Bourbonnaud, *Seule à travers 145.000 lieues terrestres, marines et aériennes. Premier voyage : Europe, Espagne, Portugal, Gibraltar, Maroc*, Paris, chez l'auteur, 1887.

disons bien et nous prions qu'on lise : mil huit cent quatre-vingt-cinq - elle devançait ainsi toute la série des dames américaines de plusieurs années. »²⁸⁸

Elle semble en effet avoir obtenu une certaine renommée de son vivant, comme en témoigne cet extrait de son récit :

Alors il énumère ses nom, prénoms, titres et qualités et affirme me connaître de réputation comme une intrépide voyageuse dont la renommée a fait le tour de la terre.²⁸⁹

Pour Adèle Toussaint-Samson, c'est autre chose. Elle a baigné dans le monde des arts et des lettres, n'a cessé d'écrire et de publier depuis l'âge de vingt ans et aspire à la reconnaissance littéraire. Elle s'agace des difficultés de publication qu'elle rencontre pour faire publier son manuscrit et défend avec dignité son statut d'autrice, refusant de céder aux injonctions des éditeurs pour entrer dans les codes à la mode.

- N'est-il pas vrai ? Nous vivons dans un siècle pratique... Et votre titre ?
- Mon Dieu ! monsieur, je ne sais encore ; j'avais pris tout bonnement : *Souvenirs du Brésil par une Parisienne*.
- Impossible ! madame, impossible ! Qui est ce qui lirait cela ?... Le titre, c'est tout ! Que diriez-vous de : *Un drame dans les forêts vierges* ?
- Mais, monsieur, je dirais que mon ouvrage ne renferme pas, par malheur, le plus petit drame dans les forêts vierges.
- Ce n'est pas une raison ; le titre, madame, le titre, tout est là !²⁹⁰

C'est la seule des trois autrices qui exerce une activité littéraire assidue. Les nombreux ouvrages qu'elle a publiés témoignent d'une réelle volonté de s'exprimer et de trouver son style. Elle expérimente en effet différents genres littéraires (poésie, essai, théâtre) et signe la préface des *Mémoires* de son père, le comédien Samson. Mais l'étude attentive de sa bibliographie révèle qu'à l'exception de deux ouvrages de jeunesse, parus en 1843, elle ne publie qu'à partir de son retour du Brésil et plus assidûment à partir de 1880 puisqu'elle publie alors six ouvrages en une décennie²⁹¹. On peut imaginer que durant la période intermédiaire, elle a assuré le fonctionnement du ménage et l'éducation des enfants, ce qui a pu entraver ses désirs d'écriture - mais ce n'est qu'une supposition à partir des dates, aucun élément tangible ne nous permet de l'affirmer. Elle obtient d'ailleurs le prix de l'Académie française en 1880 pour son essai *Les Chemins de la vie, études de mœurs* quelques années avant la publication de son récit de voyage.

²⁸⁸ Louise Bourbonnaud, Préface à *Les Indes*, p.III.

²⁸⁹ Louise Bourbonnaud, *Les Indes*, p.292.

²⁹⁰ Adèle Toussaint-Samson, *Une Parisienne*, Avant-propos, p.VII.

²⁹¹ Voir la bibliographie, I – *Corpus d'étude et autres œuvres des trois autrices*.

Cette reconnaissance institutionnelle l'a sans doute aidée à trouver un éditeur pour son livre de souvenirs brésiliens, longtemps resté dans ses tiroirs, tout comme la visite de l'empereur du Brésil Dom Pedro a facilité la publication de ses articles dans les journaux.

En termes de reconnaissance sociale et de renommée, nos autrices ont donc connu des sorts différents. De leur vivant, elles ont toutes les trois connu une certaine célébrité, au moins dans les cercles qu'elles fréquentaient : celui de la société savante lisant *Le Journal des débats*, notamment les membres de l'Institut, pour Laure Durand-Fardel, celui du théâtre et des lettres pour Adèle Toussaint-Samson, celui de la Société de Géographie, des explorateurs et des entrepreneurs pour Louise Bourbonnaud. Mais quel accueil ont reçu leurs récits, de leur vivant et après leur disparition ?

c) Réception et postérité des récits

Ce qui frappe dans les différents commentaires que nous avons retrouvés, aussi bien dans les préfaces que dans les articles de journaux, c'est qu'ils soulignent toujours le féminin : nos autrices sont sans cesse ramenées à leur sexe et leurs écrits, avant d'être reçus comme des récits de voyage, sont présentés comme des œuvres féminines. Seraient-elles femmes avant d'être autrices, comme l'affirme Barbey d'Aurevilly dans son ouvrage sur les bas-bleus et dans lequel il refuse à celles-ci le « *génie masculin* » ?

Les femmes peuvent être et ont été des poètes, des écrivains et des artistes dans toutes les civilisations, mais elles ont été des poètes femmes, des écrivains femmes et des artistes femmes. Etudiez leurs œuvres, ouvrez-les au hasard ! A la dixième ligne, et sans savoir de qui elles sont, vous êtes prévenu ; vous sentez la femme ! *Odor di femina*. [...] elles n'ont ni l'invention qui crée ou découvre, ni la généralisation qui synthétise, ni la force sans convulsion [...] Elles restent donc incommutablement femmes, quand elles se montrent le plus artistes.²⁹²

Au-delà du caractère outrancier de ces quelques lignes, ce qui frappe est la permanence de cette mise à part des femmes dans la société et dans les arts, bien mise en évidence par Christine Planté qui évoque « *la tentation de définir une identité artistique liée à la différence des sexes* »²⁹³. Il est donc intéressant de chercher si nos trois récits s'en font l'écho. En effet, nous avons souligné que nos autrices se référaient toujours à leur identité féminine, comme si

²⁹² Jules Barbey d'Aurevilly, *op.cit.*, p.XXII.

²⁹³ Christine Planté, *op.cit.*, p.17.

elles avaient intégré les règles tacites qui limitent leurs mouvements et leur expression, en abordant de préférence des sujets dits féminins. Mais les préfaciers, les éditeurs et les critiques les ramènent sans cesse, eux aussi, à un espace codifié qui serait féminin par nature. En effet, on relève le même type de propos au sujet des trois ouvrages : leur style est qualifié d'aimable, de divertissant ou d'élégant et on leur attribue des qualificatifs hypocoristiques. Celui de Laure Durand-Fardel est ainsi qualifié, dans la préface de la deuxième édition, de « *charmant petit livre* » alors qu'il totalise près de 500 pages, puis l'auteur récidive en ajoutant : « *le mérite qui nous a d'abord séduit dans ce petit livre, c'est qu'il est entièrement composé d'impressions personnelles.* » Au sujet du style de l'autrice, il poursuit :

[...] ce style sans recherche, sans apprêt, qui reproduit comme un miroir les impressions de la voyageuse aimable et spirituelle, dans toute leur simplicité, dans toute leur verdeur, dans toute leur vitalité. Et c'est précisément ce premier jet, cette improvisation, cette négligence élégante, cet abandon, ce charme intime et confidentiel d'un récit écrit au jour le jour, sans préoccupation du lecteur et du critique, qui font que ce livre n'est pas Un livre, mais une simple causerie : c'est tout ce je ne sais quoi de gracieusement négligé qui donne leur attrait aux pages qu'on va lire ; c'est aussi ce qui en assurera le prompt et légitime succès.²⁹⁴

Adèle Toussaint-Samson est confrontée au même type de propos chez les éditeurs qui refusent son manuscrit :

Enfin, un troisième, auquel on m'avait recommandée chaudement, se décida à confier mon manuscrit à l'un de ses examinateurs, lequel déclara dans son rapport que mon ouvrage ne pouvait convenir au genre de publication de la maison, mais que le style en était aimable. J'étais femme, on ne pouvait m'accorder davantage ; c'était déjà beaucoup d'honneur qu'on me faisait.²⁹⁵

Même Louise Bourbonnaud n'échappe pas à ce rappel à la référence féminine, toute « *virile* » soit-elle :

Cette manière originale de voyager comme un pionnier national, Mme Bourbonnaud aura eu l'honneur de l'avoir inaugurée. Si elle n'a pas scruté avec soin les mœurs et les coutumes des contrées traversées par elle, si elle n'en a relevé que les points saillants pour sa curiosité féminine, car moralement virile, notre voyageuse, aidée du reste par sa situation de fortune personnelle, a pu, su et voulu rester femme élégante. Parisienne de Paris, son effort patriotique n'en aura pas été moins important.²⁹⁶

Par ces propos, les commentateurs (toujours des hommes) cantonnent nos autrices à un espace qui serait féminin par essence. Cette insistance à les ramener à leur condition de femmes

²⁹⁴ Laure Durand-Fardel, *De Marseille*, Préface de la première édition, p.VI.

²⁹⁵ Adèle Toussaint-Samson, *Une Parisienne*, Avant-propos, p.VIII.

²⁹⁶ Préface à Louise Bourbonnaud, *Les Indes*, p.VII.

souligne à quel point la société d'alors est incapable d'accueillir sans discrimination une œuvre féminine par rapport à une norme masculine. Nos voyageuses elles-mêmes, nous l'avons vu, s'identifient à ce paradigme féminin construit en référence au masculin, comme si elles ne pouvaient se penser sans lui ou en dehors de lui. Pierre Bourdieu explique ce phénomène dans *La Domination masculine* :

La force de l'ordre masculin se voit au fait qu'il se passe de justification : la vision androcentrique s'impose comme neutre et n'a pas besoin de s'énoncer dans des discours visant à la légitimer. L'ordre social fonctionne comme une immense machine symbolique tendant à ratifier la domination masculine sur laquelle il est fondé.²⁹⁷

Nos voyageuses les premières valident cet ordre social et s'y soumettent. Mais c'est peut-être dans le miroir tendu par le récit qu'apparaît une prise de conscience sur leur propre condition, comme le suggère Philippe Antoine :

Le récit de voyage des femmes véhicule une réflexion sur la « condition féminine » de la voyageuse. [...] Roland le Huenen, qui comprend l'écriture de voyage au féminin comme « un mode d'expression détourné d'une situation identitaire traumatisante » confirme la justesse de cette observation. Selon lui, les récits de ces voyageuses se transforment par leur côté autobiographique « en prise de conscience du pouvoir auctorial, de la capacité autogène [de la voyageuse] à proclamer sa vérité, à inventer son existence individuelle au sein de la société civile ». ²⁹⁸

Conscientes de leur valeur, ou du caractère hors-norme de leur existence, nos autrices ont tenté d'assurer elles-mêmes leur postérité, non seulement en publiant leur récit mais aussi par un certain nombre d'actions et de publications. Par exemple, en 1891, Louise Bourbonnaud crée au sein de la Société de géographie de Paris un prix doté de 350 Francs destiné à récompenser les récits de grands voyageurs français (et exclusivement français) toujours décerné en son nom aujourd'hui : elle assure ainsi sa propre postérité et fait en sorte que son nom ne soit pas oublié chez les géographes. Elle reçoit plusieurs distinctions de son vivant et est marraine de la rose « Louise-Bourbonnaud » créée en hommage à ses exploits²⁹⁹. Quant à Adèle Toussaint-Samson, c'est par la publication qu'elle s'affirme dans l'espace public, continuant de publier livres et articles jusqu'à la fin de sa vie et tenant salon comme son père.

²⁹⁷ Pierre Bourdieu, *op.cit.*, p.23.

²⁹⁸ Introduction à Frank Estelmann, Sarga Moussa & Friedrich Wolfzettel (dir.), *Voyageuses européennes au XIX^e siècle. Identités, genres, codes*, Paris, PUPS, coll. Imago Mundi, 2012, p.12.

²⁹⁹ La rose Louise Bourbonnaud est recensée dans le classement d'André Theuriet en 1902, disponible sur Gallica : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6381085j.r=les%20roses%20cultiv%C3%A9es%20%C3%A0%201%27hay%20les%20roses%20gravereaux?rk=21459;2>

En revanche, Laure Durand-Fardel a presque disparu, seul son époux Maxime a bénéficié d'une reconnaissance posthume puisqu'il existe une rue Maxime Durand-Fardel à Vichy, où il a longtemps exercé.

À l'heure actuelle, le peu de visibilité de nos autrices est révélateur de l'oubli bien réel qui frappe les femmes. Sur la base de données de la bibliothèque nationale de France, Data BnF, nos autrices sont présentes mais de manière très approximative, avec des dates et des informations parfois erronées. Certes, il est courant de trouver des données lacunaires sur les figures secondaires du paysage culturel, surtout si elles ont pratiqué des genres qui ne sont pas en haut de la hiérarchie, et les notices complètes et exhaustives sont rares. Par exemple, la notice d'autorité consacrée à Laure Durand-Fardel ne donne ni son année de naissance ni son année de décès et mentionne simplement qu'elle est « *épouse de Maxime Durand-Fardel*. La notice consacrée à Louise Bourbonnaud n'est pas plus complète : ni année de naissance, ni année de décès et une mention de sexe masculin. On lui attribue toutefois « *3 œuvres textuelles* » (ses trois récits de voyages) dont deux sont consultables en version numérisée sur Gallica. Finalement, elle n'est demeurée visible que grâce au prix qu'elle a créé au sein de la Société de Géographie et c'est par ce biais que son nom ressort le plus souvent dans les moteurs de recherche sur Internet. Quant à Adèle Toussaint-Samson, elle a laissé une certaine postérité puisque Data BnF lui attribue « *8 œuvres textuelles et 1 œuvre musicale* » et la présente comme « *exploratrice et femme de lettres* ». Mais sa date de naissance est fautive puisque le site indique l'année 1826 au lieu de 1820³⁰⁰. De plus, elle est toujours associée à son père, « le grand Samson de la Comédie Française », comme si c'était la force de la figure paternelle qui avait assuré sa survie : c'est d'ailleurs la couverture des *Mémoires* de son père qui illustre sa notice d'autorité et non celle de l'un de ses ouvrages.

Ainsi, malgré un réel succès au moment de leur publication, aucun des récits que nous étudions n'a fait l'objet d'une réédition et ils ne sont consultables qu'en version numérisée sur Gallica. Quant à leurs autrices, elles sont tombées dans l'oubli le plus complet, validant l'affirmation de Bénédicte Monicat sur le « vide bibliographique » qui dissimule les voyageuses.

Ces textes sont en fait et pour la plupart demeurés dans l'oubli. L'une des raisons pour lesquelles on s'est intéressé presque exclusivement aux « aventurières » et aux « femmes d'exception » (aux « aventurières en crinoline » pour reprendre le titre de

³⁰⁰ Nous avons éclairci ce point dans la première partie, 2) *Présentation du corpus*.

l'ouvrage de Christel Mouchard) est, outre l'attrait que présentent ces existences romanesques, le vide bibliographique qui a longtemps dissimulé l'existence de celles qui n'ont pas défrayé la chronique.³⁰¹

La thématique du récit de voyage féminin connaît pourtant un certain engouement depuis deux décennies et de nombreux ouvrages ont été consacrés ces dernières années aux voyageuses du XIX^e siècle, tant dans le domaine de la recherche universitaire que dans l'édition grand public³⁰². Un certain nombre de récits féminins ont même été exhumés et publiés par des maisons d'édition spécialisées ou dans des collections dédiées au voyage ou à l'écriture viatique : Payot Voyageurs, Bouquins, L'Harmattan³⁰³. Il reste à poursuivre cette œuvre ambitieuse et légitime pour rendre à toutes ces femmes la place qu'elles méritent dans l'histoire littéraire. Car au-delà de simples récits de voyage, ces ouvrages nous apparaissent comme les formidables révélateurs d'une créativité féminine invisibilisée.

3. La transgression au cœur du récit

Même si nos trois autrices sont des bourgeoises aisées plutôt conventionnelles, il est évident qu'en partant ainsi au bout du monde pour visiter, explorer ou s'installer, elles font preuve d'une liberté et d'une indépendance hors du commun. Sans prétendre renverser les codes de la bienséance, elles s'affirment comme sujets et prennent leur vie en main. De ce fait, leurs écrits nous offrent de précieux témoignages sur le processus d'émancipation des femmes en cours dans la société du XIX^e siècle et contiennent une portée transgressive qu'il nous appartient de mettre en lumière.

³⁰¹ Bénédicte Monicat, *Itinéraires de l'écriture au féminin*, Amsterdam, Rodopi, 1996, p.5.

³⁰² Voir par exemple les ouvrages grand public de Christel Mouchard, *Aventurières en crinoline*, Paris, Points, coll. Actuels, 1989, d'Alexandra Lapierre et Christel Mouchard, *Elles ont conquis le monde*, Paris, Arthaud, 2007 ou encore Françoise Lapeyre, *Le roman des voyageuses françaises (1800-1900)*, Paris, Payot, coll. Voyageurs, 2008.

³⁰³ Nous citons un certain nombre de ces récits en bibliographie, II – *Récits et biographies d'écrivaines voyageuses*.

a) Affirmation de soi et transgression sociale

Les récits de voyage sont très souvent rattachés au paradigme de la virilité car ils supposent une vie aventureuse loin du confort du foyer : dans l'imaginaire collectif, les modèles d'écrivains voyageurs sont masculins et les femmes qui partent loin de chez elles semblent déplacées. Par conséquent, même si la mode est au voyage et à l'exotisme en cette seconde partie du siècle, elles doivent toujours justifier de leur désir d'ailleurs afin d'être considérées comme des voyageuses respectables. Elles mettent ainsi en avant les motifs qui justifient leur déplacement (voyage familial, mission civilisatrice, quête de fortune) et se placent sous la protection d'un référent masculin qui garantit leur réputation. Toutefois, en rédigeant puis en publiant le récit de leur voyage, elles vont plus loin : elles disent « je » et affirment leur individualité en assumant une posture peu courante à l'époque.

Dans un temps où la sédentarité est considérée comme une valeur « hautement féminine », la mise en mouvement des femmes, leur désir de nouveaux territoires, leurs revendications d'autres pratiques et usages attirent l'attention. Le départ est révélateur d'une forme de transgression sociale qui rejoint un goût prononcé pour la liberté et l'émancipation.³⁰⁴

Situés à l'intersection de plusieurs genres considérés comme féminins (autobiographie, mémoires, correspondance), ces récits de voyage permettent en effet aux femmes de « *parler de soi par ricochet* »³⁰⁵. Simple correspondance ou témoignage plus construit, ils constituent une source d'information précieuse sur leur intimité, leurs pensées et leur conception de la vie et marquent une étape importante sur le chemin de leur libération. Pour autant, nos trois autrices ne sont pas des militantes et ne parlent pas au nom des autres femmes. Elles se considèrent simplement comme des femmes libres, des êtres pensants et agissant au même titre que les hommes et en cela déjà, elles sont subversives et participent au changement de mentalités. En effet, le fait d'écrire un récit de voyage, surtout s'il est publié et réédité, affirme la valeur d'une parole et d'une existence. Nous pouvons relever, dans chacun des trois ouvrages, les indices de cette affirmation de soi, du désir de chacune des voyageuses d'exister et d'être reconnues en tant que femmes, pour ce qu'elles ont réalisé.

³⁰⁴ Évelyne Combeau-Mari (dir.), *Les voyageuses dans l'Océan Indien. XIX^e - première moitié du XX^e siècle. Identités et altérités*, Rennes, PUR, 2019, p.8.

³⁰⁵ Roland Le Huenen, « Parler de soi par ricochet : le voyage au féminin ou l'impossible autobiographie (George Sand, Flora Tristan, Léonie d'Aunet) » in Frank Estelmann, Sarga Moussa & Friedrich Wolfzettel (dir.), *Voyageuses européennes au XIX^e siècle. Identités, genres, codes*, Paris, PUPS, coll. Imago Mundi, 2012, p.37.

Adèle Toussaint-Samson par exemple, assume un « je » d'écrivaine, au-delà des interdits qui entravent la parole des femmes. Elle se positionne comme sujet, nous l'avons souligné, et non comme épouse et mère. Elle décrit les mœurs, les faiblesses et les travers de ceux qu'elle rencontre, sans épargner ses compatriotes. Se sentant fondamentalement Française, porteuse des valeurs universelles de son pays, elle dénonce la situation des esclaves au Brésil mais aussi celle des femmes maltraitées par leur mari tout en portant sur les « nègres » ou les « mulâtres » un regard mêlé de peur et de dédain. Elle critique aussi les colons parvenus comme les diplomates indignes de leur fonction pour lesquels elle n'a que du mépris. Ce qui prime pour elle, c'est la culture et l'éducation et elle mentionne souvent son goût pour l'écriture, la littérature et le théâtre, trop peu partagé au cours de son séjour brésilien.

Nos compatriotes étaient très peu considérés à Rio-de-Janeiro à cette époque. Il faut dire que la colonie française se composait en grande partie d'ouvriers, de coiffeurs et de modistes, partis pauvres de leur pays pour aller tenter fortune en Amérique, et que tout ce monde ne brillait pas trop par les manières et l'éducation. Cependant, il y avait aussi à Rio un petit noyau de gens bien élevés, artistes, journalistes, commerçants, qui se fussent rencontrés avec plaisir chez le représentant de leur pays, et y auraient pu donner aux habitants de Rio une meilleure idée de la nation française que celle qu'ils en prenaient, dans la rue d'Ouvidor, chez leurs tailleurs ou chez les fleuristes.³⁰⁶

Le simple fait d'être en décalage avec le rôle habituellement dévolu aux femmes rend nos trois autrices subversives d'autant plus qu'elles « osent » raconter ce qu'elles ont vécu et ainsi prétendre à une reconnaissance de leur parole, de leur subjectivité. Voyager leur donne accès à un statut et à un pouvoir qu'elles n'auraient pas forcément en France, dans leur milieu d'origine. Ainsi, quand Laure Durand-Fardel se démène pour voir un petit pied de chinoise, elle y va sans son époux mais avec sa fille, entre femmes donc. Ce faisant, elle accède à un secret qu'aucun homme n'a pu percer et dévoile dans son récit des informations inédites sur les mœurs chinoises, bien consciente que sa position de voyageuse européenne lui ouvre des portes interdites aux hommes.

Rendez-vous fut pris. Régine et moi, nous n'avions garde d'y manquer (bien entendu, les hommes étaient exclus). En arrivant, nous trouvons dans le parloir de l'hôpital toute une famille chinoise, composée de la jeune femme en question, sa mère, deux sœurs, trois petits enfants et le mari qui venait, lui, pour donner son consentement.

Son préfacier valorise hautement cet « exploit » et souligne son opiniâtreté :

³⁰⁶ Adèle Toussaint-Samson, *Une Parisienne*, p.162-163.

En sa qualité de femme, Mme Durand-Fardel a joui d'un spectacle qui n'est jamais révélé aux hommes ; elle a vu un petit pied de Chinoise exhibé à nu. Elle n'y est pas parvenue sans mal.³⁰⁷

C'est ce que défend aussi Louise Bourbonnaud dans ses récits quand elle met en avant ses capacités face aux épreuves : elle semble vouloir gommer la différence entre hommes et femmes en clamant haut et fort qu'elle vaut autant – voire plus - qu'un explorateur de sexe masculin. En couverture des deux récits que nous avons pu consulter, son nom est suivi de ses titres de gloire : « *Officier d'académie, Membre de la Société de Géographie, Médaille et Diplômée* ». Or, très peu de femmes étaient admises dans les différentes Sociétés ou Académies, nous l'avons dit, ce qui met d'autant plus en relief sa puissante détermination à s'émanciper.

J'ai rempli la feuille : Nom, prénoms, date et lieu de naissance, adresse, etc. Je n'ai pas oublié de mettre mes qualités de membre de la Société de Géographie, de la Société de secours aux blessés des armées de terre et de mer, de l'Académie Royale d'Irlande, etc... etc.³⁰⁸

On note le savoureux « *etc... etc.* », dont la répétition souligne la multitude des titres et qualités de l'autrice. Il est évident qu'elle entend choisir sa vie et la mener à sa guise, en refusant d'être considérée comme inférieure parce qu'elle est femme. Son but premier est de parler d'elle, de prouver qu'une femme est capable, au même titre qu'un homme, de parcourir le monde.

Voici la voiture ; je me glisse dessous et j'attends la fin de l'orage. C'est égal ! je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de femmes qui auraient le courage de faire ce que j'ai fait là. Il faut vraiment de la bravoure pour s'exposer ainsi toute seule au milieu de ces pays sauvages, à la merci d'un annamite ; j'aurais bien pu ne pas en revenir !³⁰⁹

Elle a l'ambition d'être une exploratrice extraordinaire et l'écriture est pour elle un moyen de prouver de quoi elle est capable, en témoignant de ce qu'elle a réalisé : le récit de voyage devient ainsi un maillon fondamental du processus d'émancipation.

Je n'ai fait qu'aller et revenir, c'est vrai, mais j'ai voulu prouver jusqu'au bout ce dont est capable une femme française qui a conscience de sa valeur : j'ai vu la Chine et le Japon !³¹⁰

³⁰⁷ Préface à Laure Durand-Fardel, *De Marseille*, p.XI.

³⁰⁸ Louise Bourbonnaud, *Les Indes*, p.224.

³⁰⁹ Louise Bourbonnaud, *Les Indes*, p.249.

³¹⁰ Louise Bourbonnaud, *Les Indes*, p.265.

Car même s'il a pu être guidé par une contrainte extérieure, le voyage représente pour nos voyageuses un choix personnel. Le raconter est un acte fort d'affirmation de soi, de libération plus ou moins affichée des contraintes imposées par la société, le révélateur d'une aspiration à de plus vastes horizons que celui de leur cuisine - ce que démontre l'étude d'autres récits de voyage féminins.

De fait, le discours de la voyageuse revêt une spécificité car elle se trouve au centre d'une double altérité, celle de l'autre mais également la sienne en tant qu'étrangère à ce que lui prescrit sa propre société.³¹¹

Dans chacun des ouvrages, on découvre les indices de ce désir d'émancipation, la puissante volonté personnelle que nos autrices expriment à travers leur récit de voyage. Laure Durand-Fardel, la « *bourgeoise lettrée* » que l'on pourrait imaginer frivole et craintive ne montre à aucun moment de signe d'appréhension, de peur ou de faiblesse.

Je m'étonne du peu d'appréhension que m'inspire ce grand voyage ! Je l'entreprends avec la même tranquillité d'esprit que le trajet de Vichy jusqu'ici ; c'est sans doute une grâce d'état, puisque je devais le faire.³¹²

Tout l'intéresse, elle goûte la nourriture, visite les villes, admire les monuments, va à la rencontre des habitants. Elle fait preuve d'une grande force de caractère, d'audace et d'esprit d'initiative et se montre curieuse, intéressée et intéressante. C'est d'ailleurs elle qui emploie le verbe « *émanciper* » dans son récit, même si elle l'associe à son mari et non à elle seule, pour qualifier son absence de crainte devant l'inconnu.

Je vous dirai, mes chers enfants, que votre père et moi, après avoir un peu étudié le terrain, nous commençons à nous émanciper. Jusqu'ici, on nous avait fait des histoires de Croquemitaine, nous disant qu'il est de la dernière imprudence de s'aventurer dans les rues de la cité sans être bien accompagné, que les Chinois jettent des pierres aux Européens, que tout peut vous arriver, etc., etc. Cependant, peu de temps après notre arrivée, nous sommes partis pour une expédition de ce genre, Régine, Max et moi, avec un jeune homme de nos amis, M. Henri Cordier, un des rares Européens qui se soient livrés à des études sérieuses et approfondies sur la littérature chinoise, sachant assez la langue pour nous piloter avec sécurité dans cet étrange milieu.³¹³

Quant à Adèle Toussaint-Samson, elle est l'incarnation par son parcours de vie d'une émancipation bien réelle : écrivaine, fille et épouse d'artiste, quittant Paris avec mari et enfant

³¹¹ Valérie Boulain, *op. cit.*, p.83.

³¹² Laure Durand-Fardel, *De Marseille*, p.2.

³¹³ Laure Durand-Fardel, *De Marseille*, p.276.

pour une vie d'aventure au Brésil, séjournant douze ans à Rio... La démarche est audacieuse et mérite une reconnaissance posthume. Son ton est fier et franc, elle évoque sa vie conjugale et les relations hommes – femmes avec une grande liberté et une subtile ironie.

J'avais fait part de mes suppositions à mon mari, qui, comme tous les maris du monde, n'en avait fait cas, et m'avait raillée même de cette manie qu'ont les femmes de voir des romans ou des drames partout.³¹⁴

Le passage en question se solde par la preuve que son intuition était fondée, discréditant du même coup les maris qui raillent leur épouse. Elle relève de plus les attitudes déplaisantes, arrogantes ou déplacées des hommes à son égard, en élargissant le constat à toutes ses compatriotes.

Donc, pour en revenir à ce que je disais, les Françaises, qu'elles fussent mariées ou non, ne pouvaient sortir sans se voir assaillies de compliments, d'œillades ou de billets doux, d'un genre aussi cavalier à peu près que ceci : « Madame, je vous aime » ; « pouvez-vous me recevoir chez vous ce soir ? » Pas plus de façon que cela ! Ces messieurs pensaient qu'ils n'avaient qu'à se présenter, et que, parce que les Françaises riaient volontiers et causaient aussi bien avec les hommes qu'avec les femmes, leur conquête était des plus faciles. Heureusement, plus d'un reçut de nos compatriotes quelques bonnes leçons.³¹⁵

Elle évoque aussi, sans paraître censurer sa parole, les expériences diverses qu'elle a pu vivre comme celle du haschisch, preuve d'une certaine liberté de mœurs.

Cette température énervante vous affole à ce point, que, la nuit, je me suis souvent crue sous l'empire du haschich, tant mon esprit flottait entre la veille et le sommeil, prenant alternativement les rêves pour la réalité, et la réalité pour le rêve.³¹⁶

Assurément, nos trois autrices sont des femmes libres et avides d'indépendance : par la confrontation au monde qu'il suscite, le voyage leur a permis d'affirmer une individualité en devenir.

b) L'ordre établi à l'épreuve de l'altérité

Au fil des étapes, le voyage apparaît comme un moyen de se découvrir, de se construire, de s'affirmer face aux difficultés matérielles, à l'incompréhension, à l'inconfort ou au danger.

³¹⁴ Adèle Toussaint-Samson, *Une Parisienne*, p.146.

³¹⁵ Adèle Toussaint-Samson, *Une Parisienne*, p.165.

³¹⁶ Adèle Toussaint-Samson, *Une Parisienne*, p.27.

Il permet aussi, par la découverte d'autres mœurs, de questionner ou de remettre en question un ordre établi parfois pesant. Chacune de nos voyageuses, confrontée à l'altérité, s'est ainsi affirmée et a pris conscience de l'émancipation possible : le miroir tendu des autres sociétés leur a souvent permis de questionner la leur et d'affûter leur regard tout en relativisant leurs jugements. Laure Durand-Fardel, par exemple, met en perspective ses impressions avec celles d'autres voyageurs et plaide pour la diversité des regards.

On a reproché beaucoup d'écarts au comte de Beauvoir ; mais je ne le trouve pas du tout si menteur que cela. Les uns voient certaines choses qui passent inaperçues pour les autres ; cela dépend des caractères et des aptitudes d'observation. Aussi les démentis en matière de voyages ne doivent jamais se donner qu'avec une extrême réserve. La manière de voir de chacun diffère d'une façon si extraordinaire !³¹⁷

Par un subtil jeu de miroir, c'est bien-sûr son point de vue qu'elle défend à travers celui du comte de Beauvoir, en affirmant indirectement la valeur de ses « observations ». Elle porte sur les pays traversés un regard attentif, curieux et avide de comprendre, même si ses préjugés l'emportent parfois sur l'étonnement ravi qu'elle manifeste le plus souvent. Elle se régale, au propre et au figuré, de toutes ces nouveautés et se montre d'un naturel ouvert et audacieux, heureuse de faire partager par l'écriture l'aventure qu'elle est en train de vivre et bien consciente de sa rareté pour une femme de son temps.

Notre entrée fut un événement, car les femmes européennes en franchissent rarement le seuil. Le maître de l'établissement nous attendait et nous reçut avec les démonstrations les plus obséquieuses, pour nous conduire au salon qu'il nous avait réservé. Une légère vapeur odorante était répandue dans l'air ; la table, couverte de porcelaines dont nous sommes dans l'usage de meubler nos étagères, fut, pour nous, un objet de curiosité. Voici ce qu'on nous y servit.³¹⁸

Là encore, le récit est au service de l'émancipation puisqu'il permet d'affirmer la rareté d'une situation vécue et par là même, de la revendiquer haut et fort. Louise Bourbonnaud, si directe et péremptoire dans ses affirmations, sait elle aussi mesurer ses propos et relativiser son jugement. Elle apprécie la diversité, la nouveauté et le changement et prend plaisir à « observer le monde » en soulignant ce que les coutumes de chaque peuple ont de différent ou d'étonnant :

J'ai pourtant déjà bien vu de choses dans mes pérégrinations lointaines, mais le nouveau m'attire et me séduit toujours, et je ne puis résister au plaisir d'en voir encore et encore. J'ai vu l'Amérique du Nord, que j'ai parcourue de l'est à l'ouest, du nord au sud ; j'ai vu les luxuriantes Antilles, le pays des ananas et des langouresuses

³¹⁷ Laure Durand-Fardel, *De Marseille*, p.302.

³¹⁸ Laure Durand-Fardel, *De Marseille*, p.420.

mulâtresses ; j'ai visité l'Amérique du Sud et j'ai consigné, dans un précédent volume, le récit de ces voyages. Je devrais donc être quelque peu blasée sur les spectacles divers qu'offrent à l'Européen des pays qui diffèrent totalement des nôtres, sur des mœurs, des coutumes, des habitudes et des manières de vivre qui n'ont rien de commun avec celles de nos contrées. Eh bien, non ! Je ne puis me lasser de regarder autour de moi ; d'observer tout ce monde, étrange à mes yeux, qui s'agite et qui pense d'une autre façon que nous, qui vit autrement que nous et pour qui nos coutumes doivent être aussi un sujet d'étonnement.³¹⁹

Souvent directe, parfois brutale, c'est pourtant elle qui admet le plus volontiers la relativité des mœurs en acceptant que l'on puisse agir de différentes manières sans se montrer choquée outre mesure. Comme ses consœurs, elle démontre une grande ouverture d'esprit et une soif de connaissance inattendues pour une femme que l'on aimerait cantonner aux salons parisiens : là encore, le récit permet à nos voyageuses de soutenir leur individualité à travers l'affirmation d'un point de vue personnel. Elles adoptent parfois un ton très vif, comme Adèle Toussaint-Samson qui n'a pas de mots assez durs pour critiquer les hommes de pouvoir, notamment les diplomates français qu'elle trouve bien indignes de leur fonction.

Cette extrême condescendance pour les fripons avait conquis bien des sympathies à notre consul, comme vous devez le penser ; de même que son affectation à sortir par un soleil brûlant, avec des caoutchoucs, sous prétexte de donner tout aux pauvres, lui avait valu une réputation de sainteté. Mais, dans les occasions solennelles, aux *Te Deum*, pour tel ou tel anniversaire, quand notre marine descendait, musique en tête, et qu'on apercevait, au milieu de tous ces uniformes brillants, de toutes ces décorations, de nos drapeaux flottants, ce grand vieillard emmanché d'un long cou, qui se dissimulait derrière quelque colonne, n'osant regarder personne en face, et murmurant quelques paroles confuses, on ne pouvait s'empêcher de s'écrier : « C'est égal, les Français ont là un singulier représentant ! »³²⁰

Pourtant, les récits viennent parfois renforcer les préjugés et les modèles dominants en affirmant la place de chacun et en validant l'ordre établi. Ainsi, les critiques progressistes d'Adèle Toussaint-Samson, qui fustige l'esclavage et la domination masculine, trouvent leurs limites quand elle dénigre les métis et les hommes de couleur. Curieuse limitation d'un esprit pourtant ouvert, prompt à dénoncer les préjugés et les mauvais traitements. De même, malgré son ouverture, Laure Durand-Fardel ne peut s'empêcher de manifester une supériorité suffisante devant certaines scènes trop étrangères à son quotidien.

Ensuite le marché dans la partie chinoise de la ville : on n'y va pas à pied ; mais, comme nous voulions bien voir, nous sommes partis bravement pour notre

³¹⁹ Louise Bourbonnaud, *Les Indes*, p.171.

³²⁰ Adèle Toussaint-Samson, *Une Parisienne*, p.160.

expédition. Je n'en ai pas eu regret, par le détail de tout ce que j'y ai vu. Seulement mon flacon de sels était bien nécessaire. Quelle saleté de rues, quelles odeurs !³²¹

Elle commente sans aucune gêne les types autochtones ou les manières locales et ne doute pas de son droit à décrire crûment ce qu'elle voit. Ses paroles peuvent déranger le lecteur du XXI^e siècle mais elles s'inscrivent dans la vision ethnocentrée du monde que partagent nos trois aïeules, comme la plupart de leurs compatriotes : la France représente encore pour elles une référence universelle.

Le Chinois de Canton n'est pas du tout l'être sale, avili, dégoûtant, que nous avons vu jusqu'ici dans les villes européennes et indiennes, où ne va s'implanter qu'une population besogneuse et mercantile. Ici, le Chinois est chez lui ; il y est riche et maître de la situation. Notre invasion n'a absolument rien dérangé de ses habitudes ; il continue à vivre comme par le passé, n'ayant avec les Européens que le moins de rapports possible ; il consent cependant à leur vendre des bibelots, mais qu'il ne lâche qu'à des prix satisfaisants.³²²

Et pourtant, on note parfois d'étonnants changements de points de vue, comme cet usage du terme péjoratif d' « *invasion* » pour qualifier l'installation française en Chine qui traduit le point de vue des Chinois (qui subissent une invasion) et non celui des Français (qui valorisent une conquête). Ici encore, le regard est décentré et la parole est double, contenant à la fois un message d'identification et de rejet.

L'écriture de l'altérité chez la voyageuse est à lire dans ce double processus de reconnaissance et de différence, d'identification et de rejet. [...] Pour nombre d'entre elles, il faut aller à la rencontre de l'autre en étant disposées à percevoir sa différence à travers l'éducation et les mœurs qu'il a reçus et qu'elles se proposent de relater. Cette assimilation par identification participe pour un temps (celui du périple) au phénomène de dépersonnalisation puis d'affirmation de soi et de rejet de l'autre.³²³

Certes, Laure Durand-Fardel se montre sensible et avide de découvertes mais elle apprécie ses privilèges et tient à marquer sa différence : c'est grâce à la situation et aux relations de son mari qu'elle voyage en première classe et est reçue par les notables locaux à chacune de ses escales, ce qu'elle souligne toujours avec délectation, consciente de son rang et heureuse de le maintenir, voire de l'affirmer par le voyage.

Pourtant, je prenais mon mal en patience, car nous avons été installés par les soins aimables du commandant Lorain dans les deux seules cabines du pont qui sont réservées aux grands personnages et que, sur le paquebot, on appelle les cabines à

³²¹ Laure Durand-Fardel, *De Marseille*, p.110.

³²² Laure Durand-Fardel, *De Marseille*, p.161.

³²³ Valérie Boulain, *op.cit.*, p.83.

ministres. Elles ont un tapis très épais avec un petit salon et un guéridon au milieu ; c'est tout à fait confortable.³²⁴

Cette posture ambiguë se retrouve chez nos trois voyageuses qui accordent une grande importance à leur rang, à la bonne éducation et à la culture. Adèle Toussaint-Samson apprécie d'être considérée au Brésil et souligne toujours le statut social des personnes qui la reçoivent, comme pour en retirer un mérite personnel.

J'ai eu l'honneur d'être admise deux fois à de petites soirées intimes, données par les princesses impériales, qui m'avaient fait prier d'arranger, ou plutôt de déranger, une pièce de Racine, *les Plaideurs*, pour qu'elles pussent la représenter ; et je dois dire que j'ai toujours vu la plus grande simplicité régner à la cour, où l'empereur et l'impératrice donnent, on peut le dire, l'exemple des plus grandes vertus.³²⁵

De la même manière, Louise Bourbonnaud se vante de fréquenter la bonne société et rapporte avec malice les compliments et les cadeaux que les notables lui adressent. Le voyage lui permet de jouir de son statut d'Européenne fortunée en profitant des privilèges qu'il lui octroie.

Sur un signe de mon hôte, Mr de la Villette, les serviteurs font circuler des rafraîchissements et des fruits, puis la seconde bayadère imite une charmeuse de serpent pendant que la musique se fait plus douce. La troisième danseuse, qui n'a guère qu'une douzaine d'années, chante en exécutant sa pantomime, et vient de temps à autre s'incliner devant moi, avec un charmant sourire. Je suis émerveillée et enchantée. Et dire que c'est en mon honneur qu'on a donné cette fête. En ferait-on autant pour, une reine ? Qui sait ?³²⁶

Ne cherchant nullement à s'affranchir de la hiérarchie sociale, nos voyageuses utilisent leur situation pour goûter une liberté nouvelle, sans jamais enfreindre les règles sociales. L'émancipation qu'elles recherchent est personnelle et non collective et elles apprécient de devenir, loin de Paris, des femmes hors du commun : comme si l'espace mouvant du voyage ouvrait des possibilités de changement inattendues. Et en même temps, parfois de manière insidieuse, elles s'identifient aux femmes rencontrées et mesurent, confrontées à l'ailleurs, le semblable de leur condition.

³²⁴ Laure Durand-Fardel, *De Marseille*, p.241.

³²⁵ Adèle Toussaint-Samson, *Une Parisienne*, p.185.

³²⁶ Louise Bourbonnaud, *Les Indes*, p.88.

c) Une émancipation incertaine mais fantasmée

Les analyses qui précèdent nous amènent finalement à nous questionner sur la réalité de l'émancipation supposée des femmes par le biais du récit de voyage : est-elle réelle ou fantasmée ? Certes, l'image de la femme qui voyage et qui écrit, se rattache dans l'imaginaire collectif à l'idée de force, de courage et de liberté. Les illustres figures de Lady Montagu, d'Adèle Hommaire de Hell, de Jane Dieulafoy ou d'Alexandra David-Néel composent une impressionnante galerie de portraits que les chercheurs enrichissent d'année en année³²⁷. A l'instar de ces intrépides voyageuses, il se pourrait bien que nos trois autrices représentent, malgré elles, un symbole qui les dépasse. Car au-delà de leur entreprise individuelle, marquée par l'affirmation d'une volonté personnelle, elles sont l'incarnation d'un mouvement de libération à l'œuvre dans la société en mutation du XIX^e siècle : des forces contraires s'opposent et s'affrontent, nous l'avons vu, autour de cette possible émancipation des femmes et notamment de leur accès à la sphère publique, à la mobilité et à l'écriture.

Les récits de voyage de nos trois autrices sont représentatifs de cette lutte entre le maintien de l'ordre établi, hérité de siècles de patriarcat, et le progrès vers la modernité, indissociable du concept d'égalité. Louise Bourbonnaud commence ainsi son premier récit de voyage par une tirade en forme de manifeste sur le statut de la femme, et particulièrement de la voyageuse, plaidant pour une modernisation des mentalités. L'ironie savoureuse du texte met en valeur la franche détermination de son autrice.

Quelle nature impressionnable que celle de la femme ! Comme un rien la bouleverse, l'effraie, lui fait perdre la tête ; quelle organisation incomplète au point de vue du sang-froid, de la présence d'esprit, de l'impassibilité devant les difficultés dont la vie est hérissée et auxquelles elle se trouve en butte à chacun de ses pas. Sans l'homme, que ferait-elle ? Comment se débrouillerait-elle ? - la *pauvre*... Eh bien, j'ai voulu montrer, moi, femme, que ces idées émises plus haut sur la femme commencent à être bien vieilles et hors cours. Jeune encore, jouissant d'une assez belle fortune, veuve c'est-à-dire maîtresse de mes actions, j'ai entrepris de faire « mon tour du monde » non en 80 jours, mais selon mon caprice, revenant après chacun de mes voyages me reposer dans la plus grande station humanitaire et spirituelle qu'on rencontre dans le monde : Paris.³²⁸

³²⁷ Voir la bibliographie établie par Isabelle Havelange, « Les voyageuses dans la BAHF, du Moyen Âge au XX^e siècle. Bibliographie 1970-2010 », *Genre et Histoire* [en ligne], « Voyageuses et histoire 1/2 », PELLEGRIN Nicole (dir.), 8 | Printemps 2011, URL : <http://journals.openedition.org/genrehistoire/1290>

³²⁸ Louise Bourbonnaud, *Seule à travers 145.000 lieues terrestres, marines et aériennes. Premier voyage : Europe, Espagne, Portugal, Gibraltar, Maroc*, Paris, chez l'auteur, 1887, p.2.

Mais nous l'avons dit, ces textes ne sont pas militants et c'est ce qui les rend d'autant plus intéressants à étudier. Ils sont le reflet d'un processus à l'œuvre au sein de la société, repérable par tous les petits indices que nous avons relevés dans ces récits en apparence anodins. C'est parce qu'ils ne sont pas revendicatifs qu'ils sont révélateurs du changement profond qui se joue. Nos autrices se réfèrent à un schéma d'organisation du monde dominé par les hommes, dans lequel le masculin est la référence : qu'elles cherchent à se comparer, à s'identifier ou à s'extraire de leur condition, dans tous les cas elles intègrent le rapport de domination / soumission à leur mode de pensée.

Je suis bien aise de me trouver d'accord, dans mes récits, avec les auteurs que vous pouvez lire ; cela augmente l'intérêt que vous prenez à me lire moi-même et vous fait voir que les voyageurs racontent souvent des choses vraies !³²⁹

Nous l'avons souligné, elles usent souvent de détours, de miroirs ou de métaphores pour affirmer leur droit à la parole publique et se protègent derrière des référents masculins. Toutefois, elles s'affirment, se démarquent, s'expriment et revendiquent par la publication de leur récit le droit d'être écoutées, lues et admirées au même titre que les voyageurs masculins. Quand Adèle Toussaint-Samson dédicace son ouvrage à Louis Jacolliot, elle le choisit sciemment, non seulement parce qu'il est un ami, un homme établi et un grand voyageur mais aussi (et peut-être surtout) parce que son épouse a publié précédemment un récit de voyage. Détour encore, jeu de miroir et d'allusions qui donnent aux textes étudiés toute leur charge symbolique.

Les plébéiens demandent, ou plutôt prennent alors [lors de la sécession du peuple romain sur l'Aventin, ndlr] deux choses : le droit au nom, et le droit à la parole publique. Les femmes qui écrivent et publient, symboliquement du moins, font de même et leurs sécessions individuelles, quoique modestes, ne passent pas inaperçues.³³⁰

Elles ont déjà l'audace de voyager mais de surcroît elles écrivent, se battent pour publier leur récit et assument leur nom dans toute son individualité. La question qui nous importe n'est donc pas de savoir s'il existe une écriture féminine, et à quoi on pourrait la reconnaître, mais plutôt de comprendre pourquoi les commentateurs insistent sur le genre de l'autrice, veulent toujours rappeler qu'elle est femme avant de parler de son œuvre, jusque dans les préfaces des récits étudiés. Il nous semble évident, après cette longue analyse des ouvrages et de leur

³²⁹ Laure Durand-Fardel, *De Marseille*, p.301.

³³⁰ Christine Planté, *op.cit.*, p.23.

contenu, qu'il s'agit d'une réaction visant à les maintenir en périphérie du cercle littéraire. Quand on définit une écriture féminine, on la place ailleurs, à l'écart des autres productions écrites - et masculines. Il ne viendrait à l'idée d'aucun commentateur de préciser qu'un récit de voyage est l'œuvre d'un voyageur « homme ». Mais en précisant qu'il s'agit d'une œuvre féminine, on la qualifie, on la dévalorise et on la rend en quelque sorte inoffensive. C'est sans doute pour se garder d'un tel traitement que nos autrices soulignent constamment leur importance, les honneurs qu'elles reçoivent et les marques de reconnaissance qu'elles obtiennent au cours de leurs voyages. Louise Bourbonnaud par exemple raconte qu'elle est invitée chez les plus hauts dignitaires des colonies traversées.

A partir de ce moment, je m'aperçois que l'on me fait meilleure mine à l'hôtel ; tout le monde redouble de prévenances à mon égard lorsque l'on sait que j'ai de si belles connaissances parmi les autorités du pays.³³¹

Laure Durand-Fardel fait de même, en soulignant à la fois son activité débordante et le haut rang de ses accompagnateurs. Le message sous-jacent paraît clair : la femme n'est ni passive, ni inférieure et elle peut être reconnue pour sa valeur.

Effectivement, ce matin à neuf heures, nous quittons le bateau, accompagnés de notre aimable consul, le comte de Chappedelaine, et décidés à employer utilement notre journée.³³²

La volonté de maintenir les femmes en marge de la sphère publique et de l'écriture semble donc bien réelle, tout comme la volonté de celles-ci de lutter contre l'injustice qui leur est faite. Nos trois autrices s'affirment à leur manière, en écrivant et en publiant le récit d'un voyage qui devient le terreau d'une émancipation en mouvement. Ce faisant, elles rendent visibles celles que l'ordre établi tente d'invisibiliser, devenant malgré elles les symboles d'un changement profond à l'œuvre dans toutes les couches de la société.

Le débat est là, inventif et fécond, débat dans lequel la littérature doit avoir sa place [...]. En multipliant les analyses, en éditant des textes injustement oubliés, en faisant entendre non pas *la* voix des femmes auteurs, mais *des* voix, multiples et personnelles, en partie semblables en même temps que parfaitement particulières, en restituant enfin aux femmes leur place dans un champ littéraire auquel elles appartiennent de plein droit.³³³

³³¹ Louise Bourbonnaud, *Les Indes*, p.188.

³³² Laure Durand-Fardel, *De Marseille*, p.328.

³³³ Martine Reid, *Des femmes en littérature*, Paris, Belin, coll. L'extrême contemporain, 2010, p.20

Nos trois voyageuses appartiennent sans doute à la catégorie des autrices mineures, évincées par la multitude des bourgeois voyageurs de la fin du XIX^e siècle, mais l'objet de notre travail n'est pas de juger de la qualité littéraire de leurs récits. Il s'agit de valoriser la matière qu'ils contiennent pour construire une histoire plus complète de la littérature, en redonnant aux femmes toute leur visibilité dans le paysage critique. L'étude des publications de Laure Durand-Fardel, Adèle Toussaint-Samson et Louise Bourbonnaud vient ainsi enrichir la somme des travaux menés ces dernières années sur une littérature viatique encore mal connue et pourtant passionnante à bien des égards.

Conclusion

Notre problématique de départ posait une question délicate : la littérature viatique féminine de la seconde moitié du XIX^e siècle favorise-t-elle une forme d'émancipation ou conforte-t-elle au contraire l'ordre social établi, dans le contexte d'émergence d'un mouvement européen de libération des femmes ?

Après avoir posé les bases socio-historiques du débat, nous sommes entrées de plain-pied dans les récits choisis. Interrogés sous une double perspective de genre (genre littéraire et genre identitaire), ils nous ont révélé d'importants indices sur la double émancipation que représente pour les femmes de la seconde partie du XIX^e siècle le fait de partir et d'écrire un récit de voyage. Nous avons pu mettre en évidence la réalité de l'émancipation vécue par le voyage et par l'écriture mais nous avons aussi mis en lumière les multiples obstacles à cette émancipation, venant à la fois de la société par son flanc le plus conservateur et, plus surprenant, des voyageuses elles-mêmes.

En effet, les résistances à l'émancipation féminine sont encore vives au XIX^e siècle et nous avons observé que chacune à sa manière, nos aitrices mettent en place des stratagèmes pour les contourner. Elles utilisent un ton convenu et se cantonnent souvent à des sujets dits féminins pour garantir leur respectabilité. De plus, chacune se place sous la tutelle ou le parrainage d'un référent masculin pour introduire son récit auprès du public et adopte, dans la préface, une posture ambiguë qui fait toujours référence au féminin, comme pour prévenir au double sens du terme : avertir le lecteur et se protéger elles-mêmes. Aucune ne fait fi des injonctions de la société mais toutes empruntent une voie médiane entre l'affirmation militante et la soumission docile : elles s'affirment mais sans bousculer l'ordre établi, elles s'expriment mais en restant dans les limites du convenable ou du convenu. Et pourtant, nous avons démontré que chacun des trois récits témoignaient des prémices d'une affirmation de soi bien réelle.

Le regain d'intérêt observé depuis une vingtaine d'années pour les écrivaines voyageuses, à la fois de la part des chercheurs et du grand public, nous paraît donc tout à fait légitime. La découverte de ces textes oubliés permet de mieux connaître ces femmes étonnantes tout en revalorisant une parole féminine sous-représentée dans l'histoire de la littérature. Elle confirme,

bien au-delà d'un effet de mode, la légitimité de la littérature viatique comme champ de recherche universitaire, et en particulier la pertinence d'une approche genrée des récits de voyage.

Bibliographie

1. Corpus d'étude et autres œuvres des trois autrices

BOURBONNAUD Louise, *Seule à travers 145.000 lieues terrestres, marines et aériennes. Premier voyage : Europe, Espagne, Portugal, Gibraltar, Maroc*, Paris, chez l'auteur, 1887.

BOURBONNAUD Louise, *Les Indes et l'Extrême-Orient, Impressions de voyage d'une Parisienne*, Paris, chez l'auteur, 1888.

BOURBONNAUD Louise, *Les Amériques, Amérique du Nord, Antilles, Amérique du Sud*, Paris, chez l'auteur, 1889.

DURAND-FARDEL Laure, *De Marseille à Shanghai et Yedo, Récits d'une Parisienne*, Paris, Hachette, 2e édition, 1881.

TOUSSAINT-SAMSON Adèle, *Poésies*, 1843.

TOUSSAINT-SAMSON Adèle, *Essais*, 1843.

TOUSSAINT-SAMSON Adèle, *Épaves, sourires et larmes*, 1870.

TOUSSAINT-SAMSON Adèle, *Les Chemins de la vie, études de mœurs*, 1880.

TOUSSAINT-SAMSON Adèle, *Mémoires de Samson de la Comédie française*, Préface, 1882.

TOUSSAINT-SAMSON Adèle, *Une Parisienne au Brésil*, Paris, P. Ollendorff, 1883.

TOUSSAINT-SAMSON Adèle, *La Comtesse Diane*, 1884.

TOUSSAINT-SAMSON Adèle, *Histoire de Messire Jehan et de Dame Ursule*, 1894.

2. Récits et biographies d'écrivaines voyageuses

BIRD Isabella L., *Une Anglaise au Far West. Voyage d'une femme aux montagnes rocheuses*, Paris, Payot, coll. Voyageurs, 1997.

BOURBOULON Catherine, *L'Asie cavalière : de Shang-Hai à Moscou, 1860-1862*, Paris, Phébus, coll. Libretto, 2008.

CHARLES-ROUX Edmonde, *Nomade j'étais. Les années africaines d'Isabelle Eberhardt*, Paris, Grasset, 1995.

CHEVALIER Amélie, *Les voyageuses au XIX^e siècle*, Tours, Mame, 1885.

CORTAMBERT Richard, *Les illustres voyageuses*, Paris, Maillet, 1866.

- DAVID-NÉEL Alexandra, *Grand Tibet et vaste Chine. Voyage d'une Parisienne à Lhassa*, Paris, Plon, coll. Omnibus, 1994.
- DAVID-NÉEL Alexandra, *Correspondance avec son mari. Edition intégrale 1904-1941*, Paris, Plon, 2016.
- DRONSART Marie, *Les grandes voyageuses*, Paris, Hachette, Bibliothèque des écoles et des familles, 1898, rééd. 1904.
- DUMAS Alexandre, *Journal d'une Parisienne en voyage*, Papeete, Editions Avant Et Après, 2002.
- EBERHARDT Isabelle, *Ecrits intimes*, éd. Marie-Odile Delacour et Jean-René Huleu, Paris, Payot, coll. Voyageurs, 1991.
- GIOVANNI Marie, *Journal de voyage d'une Parisienne*, réd. Alexandre DUMAS, 4 vol., Bruxelles, Kiessling et Leipzig, coll. Hetzel, 1855-1856.
- GRANDIN Marie, *Une Parisienne à Chicago (1892-1893)*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, coll. Voyageurs, 2014.
- GRANDIN Mme Léon, *Impressions d'une Parisienne à Chicago*, Paris, Flammarion, 1894.
- GRAN-AYMERIC Eve et Jean, *Jane Dieulafoy, une vie d'homme*, Paris, Perrin, 1990.
- JAOUL DE PONCHEVILLE Marie, *Sept femmes au Tibet. Sur les traces d'Alexandra David Néel*, Paris, Albin Michel, 1990.
- KINGSLEY Mary, *Une odysée africaine*, Paris, Payot, coll. Voyageurs, 1993.
- LAPIERRE Alexandra et MOUCHARD Christel, *Elles ont conquis le monde*, Paris, Arthaud, 2007.
- MAILLART Ella, *Oasis interdites. De Pékin au Cachemire, une femme à travers l'Asie centrale en 1935*, Paris, Payot, coll. Voyageurs, 1989.
- MANAUD Jean-Luc & SAUVAT Catherine, *Isabelle Eberhardt ou le rêve du désert*, éditions Chêne, Paris, 2004.
- MONTAGU Mary (Lady), *L'Islam au péril des femmes. Une Anglaise en Turquie au XVIII^e siècle*, Paris, Maspero, La Découverte, 1981.
- MOUCHARD Christel, *Aventurières en crinoline*, Paris, Points, coll. Actuels, 1989.
- PUIGAUDEAU Odette (DU), *Pieds nus à travers la Mauritanie*, Paris, Phébus, 2011.
- RITTER Christiane, *Une femme dans la nuit polaire*, Paris, Pocket, 2019.
- UJFALVY-BOURDON Marie (DE), *De Paris à Samarkand, Voyage d'une Parisienne dans l'Himalaya occidentale*, Paris, 1880.
- UJFALVY-BOURDON Marie (DE), *Une Parisienne dans l'Himalaya*, Paris, Transboréal, coll. Voyage en poche, 2014.
- VERITE Monique, *Odette du Puigauveau, une bretonne au désert*, Paris, Payot, coll. Voyageurs, 1992.
- WALLACH Janet, *La reine du désert, Vie de Gertrude Bell*, Paris, Bayard, coll. Biographie, 1997.
- WILKIE Douglas, *The Journal of Madame Callegari - The true story behind Alexandre Dumas's book The Journal of Madame Giovanni*, Melbourne, Historia Incognita, 2015.

3. Anthologies et histoire du récit de voyage

BEILLEVAIRE Patrick (éd.), *Le voyage au Japon. Anthologie de textes français (1858-1908)*, Paris, Robert Laffont, coll. Bouquins, 2001.

BERCHET Jean-Claude (éd.), *Le voyage en Orient. Anthologie des voyageurs français dans le levant au XIX^e siècle*, Paris, Robert Laffont, coll. Bouquins, 1995.

BOOTHROYD Ninette & DÉTRIE Muriel (éd.), *Le voyage en Chine. Anthologie des voyageurs occidentaux du Moyen Âge à la chute de l'Empire chinois*, Paris, Robert Laffont, coll. Bouquins, 1992.

BROC Numa (dir.), *Dictionnaire illustré des Explorateurs et grands voyageurs français du XIX^e siècle*, Paris, CTHS, 1988-2003, 4 vol.

BUTOR Michel, « Le voyage et l'écriture », *Romantisme* [en ligne], 1972, n°4, « Voyager doit être un travail sérieux », pp. 4-19, URL : <https://doi.org/10.3406/roman.1972.5399>

CHAMBERS Ross, « Invitation au voyage », *Romantisme* [en ligne], 1972, n°4, « Voyager doit être un travail sérieux », pp. 2-3, URL : <https://doi.org/10.3406/roman.1972.5397>

COGEZ Gérard, *Partir pour écrire. Figures du voyage*, Paris, Honoré Champion, coll. Champion Essais, 34, 2015.

COUPRIE Alain, *Voyage et exotisme au XIX^e siècle*, Paris, Hatier, coll. Profils, 1994.

DELEURY Guy (éd.), *Le voyage en Inde. Anthologie des voyageurs français (1750-1820)*, Paris, Robert Laffont, coll. Bouquins, 2003.

FIERRO Alfred, *La Société de géographie - 1821-1946*, Centre de recherches et de philologie, École pratique des hautes études, Genève, Droz et Paris, H. Champion, 1983.

GRÈVE Claude (DE) (éd.), *Le voyage en Russie. Anthologie des voyageurs français aux XVIII^e et XIX^e siècles*, Paris, Robert Laffont, coll. Bouquins, 1990.

HAMBURSIN Olivier (dir.), *Récits du dernier siècle des voyages. De Victor Segalen à Nicolas Bouvier*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2005.

HUENEN Roland (LE), *Le récit de voyage au prisme de la littérature*, Paris, PUPS, coll. Imago Mundi, 2015.

JAN Michel (éd.), *Le voyage en Asie Centrale et au Tibet. Anthologie des voyageurs occidentaux du Moyen Âge à la première moitié du XX^e siècle*, Paris, Robert Laffont, coll. Bouquins, 1992.

KOPP Robert (éd.), *De Paris à Bora Bora. Voyage à travers le temps et l'espace*, Paris, Robert Laffont, coll. Bouquins, 2000.

LAURENT Franck, *Le voyage en Algérie. Anthologie des voyageurs français dans l'Algérie coloniale (1830-1930)*, Paris, Robert Laffont, coll. Bouquins, 2008.

LEJEUNE Dominique, « Les membres des Sociétés de géographie au XIX^e siècle », *Communications*, 54, Paris, Seuil, 1992, « Les débuts des sciences de l'homme », pp. 161-174.

MORLIER Hélène, « Les Guides Joanne : invention d'une collection », *In Situ* [en ligne], 15 | 2011, URL : <http://journals.openedition.org/insitu/524>

MOURA Jean-Marc, "Littérature coloniale et exotisme : examen d'une opposition de la théorie littéraire coloniale" in *Regards sur les littératures coloniales. Tome 1 : Afrique francophone : Découvertes*, Paris, L'Harmattan, 1999, p.21-39.

MOUREAU François (dir.), *Métamorphoses du récit de voyage*, Actes du colloque de la Sorbonne et du Sénat (2 mars 1985), Paris-Genève, Champion-Slatkine, 1986.

MOUSSA Sarga (éd.), *Le voyage en Égypte. Anthologie de voyageurs européens de Bonaparte à l'occupation anglaise*, Paris, Robert Laffont, coll. Bouquins, 2004.

RICARD Alain (éd.), *Voyages de découvertes en Afrique. Anthologie (1780-1890)*, Paris, Robert Laffont, coll. Bouquins, 2000.

SAID Edward, *L'orientalisme : l'Orient créé par l'Occident*, Paris, Seuil, 1980.

SCEMLA Jean-Jo (éd.), *Le voyage en Polynésie. Anthologie des voyageurs occidentaux de Cook à Segalen*, Paris, Robert Laffont, coll. Bouquins, 1994.

TETTAMANZI Régis (éd.), *Le voyage au Brésil. Anthologie de voyageurs français et francophones du XVI^e au XX^e siècle*, Paris, Robert Laffont, coll. Bouquins, 2014.

THOUROUDE Guillaume, « Pour une définition du genre littéraire viatique », *Acta fabula* [en ligne], vol. 18, n^o 3, Essais critiques, Mars 2017, URL : <http://www.fabula.org/acta/document10192.php>

WEBER Anne-Gaëlle, « Le genre romanesque du récit de voyage scientifique au XIX^e siècle », *Sociétés & Représentations* [en ligne], n^o 21, 2006/1, p. 59-77, URL : <https://www.cairn.info/revue-societes-et-representations-2006-1-page-59.htm>

WOLFZETTEL Friedrich, *Le Discours du voyageur. Pour une histoire littéraire du récit de voyage en France, du Moyen Âge au XVIII^e siècle*, Paris, PUF, 1996.

4. Histoire des femmes et du voyage

BLANCHARD Pascal & LEMAIRE Sandrine (dir.), *Culture coloniale. La France conquise par son Empire, 1871-1931*, Paris, Autrement, 2003.

BOULAIN Valérie, *Femmes en aventure. De la voyageuse à la sportive (1850-1936)*, Rennes, PUR, 2012.

BOURGUINAT Nicolas & PELLISTRANDI Benoît, *Le XIX^e siècle en Europe*, Paris, Armand Colin, coll. U, 2003.

BRAHMINI Geneviève, « Les femmes voyageuses, de l'espoir à la désillusion (1830-1930) », in *Le voyage au féminin. Perspectives historiques et littéraires, XVIII^e-XX^e siècles*, dir. Nicolas BOURGUINAT, Strasbourg, PUS, 2008.

COMBEAU-MARI Évelyne (dir.), *Les voyageuses dans l'Océan Indien. XIX^e - première moitié du XX^e siècle. Identités et altérités*, Rennes, PUR, 2019.

DUBY Georges & PERROT Michelle, *Histoire des femmes en Occident. Le XIX^e siècle*, vol.4, sous la direction de Geneviève FRAISSE et Michelle PERROT, Paris, Plon, 1991.

ERNOT Isabelle, « Le regard colonialiste de Madame Voisins d'Ambre », *Clio, Histoire, femmes et sociétés* [en ligne], n°28, 2008, URL : <http://clio.revues.org/8632>.

ERNOT Isabelle, « Voyageuses occidentales et impérialisme : l'Orient à la croisée des représentations (XIX^e siècle) », *Genre et Histoire* [en ligne], « Voyageuses et histoire 1/2 », PELLEGRIN Nicole (dir.), 8 | Printemps 2011, URL : <http://journals.openedition.org/genrehistoire/1290>

FLÉCHET Anaïs, « L'exotisme comme objet d'histoire », *Hypothèses*, 2008/1 (11), p. 15-26, DOI : 10.3917/hyp.071.0015, URL : <https://www.cairn.info/revue-hypotheses-2008-1-page-15.htm>

GADEN Elodie (dir.), « D'Afrique et d'Orient. Regards littéraires de voyageuses européennes (XIX^e-XXI^e siècle) », *Viatica* [en ligne], HS 2 | 2018, URL : <http://revues-msh.uca.fr/viatica/index.php?id=274>

GRANDE Nathalie (dir.), *Être Parisienne : des femmes dans la ville (XIV^e-XVIII^e siècle)*, actes du colloque de la SIEFAR (17-18 mars 2017), à paraître chez Artois Presses Université en 2020.

HAVELANGE Isabelle, « Les voyageuses dans la BAHF, du Moyen Âge au XX^e siècle. Bibliographie 1970-2010 », *Genre et Histoire* [en ligne], « Voyageuses et histoire 1/2 », PELLEGRIN Nicole (dir.), 8 | Printemps 2011, URL : <http://journals.openedition.org/genrehistoire/1290>

LAPEYRE Françoise, *Le roman des voyageuses françaises (1800-1900)*, Paris, Payot, coll. Voyageurs, 2008.

MAYEUR Jean-Marie, *Les débuts de la III^e République. 1871-1898. Nouvelle histoire de la France contemporaine*, vol.10, Paris, Points, coll. Histoire, 1973.

MELMAN Billie, « Orientations historiographiques », *Clio, Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 28 | 2008, mis en ligne le 15 décembre 2011, URL : <http://clio.revues.org/8512>.

PELLEGRIN Nicole, « Genre, voyage et histoire. Quelques aperçus », *Genre et Histoire* [en ligne], Voyageuses et histoire 1/2, PELLEGRIN Nicole (dir.), 8 | Printemps 2011, URL : <http://journals.openedition.org/genrehistoire/1290>

PERROT Michelle, *Mon histoire des femmes*, Paris, Seuil - France Culture, 2006.

REMOND René, *Introduction à l'histoire de notre temps. Le XIX^e siècle (1815-1914)*, Paris, Seuil, coll. Points, 1974.

QUELLA-VILLEGÉ Alain, « L'exotisme au féminin », in *Les carnets de l'exotisme*, N° 1/2000, Paris, Kailash Editions, 2001.

RIOT-SARCEY Michèle, *Histoire du féminisme*, Paris, La Découverte, coll. Repères, 2002.

ROGERS Rebecca, « Françoise Lapeyre, Le roman des voyageuses françaises », *Clio, Histoire, femmes et sociétés* [en ligne], 28 | 2008, URL : <http://clio.revues.org/9012>.

ROGERS Rebecca & THEBAUD Françoise, « Éditorial », *Clio, Histoire, femmes et sociétés* [en ligne], n°28, 2008, URL : <http://clio.revues.org/7563>.

ROGERS Rebecca, « Frank Estelmann, Sarga Moussa & Friedrich Wolfzettel (dir.), Voyageuses européennes au XIX^e siècle, Identités, genres, codes », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [en ligne], n°38, 2013, URL : <http://clio.revues.org/11786>

VENAYRE Sylvain, « Au-delà du baobab de Madame Livingstone », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [en ligne], n°28, 2008, URL : <http://clio.revues.org/8082>.

VENAYRE Sylvain, *Panorama du voyage 1780-1920. Mots, figures, pratiques*, Paris, Les Belles Lettres, 2012.

5. Écriture féminine et questions de genre

AUDOUARD Olympe, *Guerre aux hommes*, Paris, E. Dentu, 1866.

AUDOUARD Olympe, *Monsieur Barbey d'Aurevilly. Réponse à ses réquisitoires contre les Bas-Bleus. Conférence du 11 avril*, Paris, E. Dentu, 1870.

BARBEY D'AUREVILLY Jules, *Les Œuvres et les hommes. Les Bas-Bleus*, vol.5, Paris, 1878, réimp Genève, Slatkine, 1968.

BOURDIEU Pierre, *La domination masculine*, Paris, Seuil, coll. Points Essais, 1998.

BOURGUINAT Nicolas (dir.), *Le voyage au féminin. Perspectives historiques et littéraires, XVIII^e-XX^e siècles*, Strasbourg, PUS, 2008.

BUTLER Judith, *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*, Paris, La Découverte, 2005.

CADIN Anne, « L'exploration bénéfique d'un corpus peu étudié : le récit de voyage féminin », *Les Lettres et les Arts* [en ligne], Automne 12, 2012.

CHAMPION Renée, *Représentations des femmes dans les récits de voyageuses d'expression française en Orient au XIX^e siècle (1848-1911)*, Thèse de doctorat en Etudes littéraires sous la direction de Françoise GAILLARD, Université Paris 7, 2002.

CIXOUS Hélène, *Le rire de la Méduse*, Paris, Galilée, 2010.

DIDIER Béatrice, *L'Écriture-Femme*, Paris, PUF, 1981, rééd. 1991.

EDELMAN Nicole, « Martine REID, Des femmes en littérature, coll. L'extrême contemporain, Paris, Belin, 2010 », *Revue d'histoire du XIX^e siècle* [en ligne], 42 | 2011, mis en ligne le 01 août 2011, URL : <http://rh19.revues.org/4126>.

ESTELMANN Frank, MOUSSA Sarga & WOLFZETTEL Friedrich (dir.), *Voyageuses européennes au XIX^e siècle. Identités, genres, codes*, Paris, PUPS, coll. Imago Mundi, 2012.

HAHNER June Edith, *Women through women's eyes : latin American women in nineteenth-century travel accounts*, Wilmington, Del. SR Books, 1998.

MONICAT Bénédicte, « Pour une bibliographie des récits de voyages au féminin (XIX^e siècle) », *Romantisme* [en ligne], 1992, n°77, « Les femmes et le bonheur d'écrire », URL : http://www.persee.fr/doc/roman_0048-8593_1992_num_22_77_6058

MONICAT Bénédicte, « Ecritures du voyage et féminismes : Olympe Audouard ou le féminin en question », *The French Review*, 1995.

MONICAT Bénédicte, *Itinéraires de l'écriture au féminin*, Amsterdam, Rodopi, 1996.

MONICAT Bénédicte, « Problématique de la préface dans les récits de voyages au féminin du 19^e siècle », *Nineteenth-Century French Studies*, Vol. 23, No. 1/2 (Fall - Winter 1994-95), pp. 59-7, URL : <https://www.jstor.org/stable/23537319?seq=1>

PLANTÉ Christine, *La petite sœur de Balzac. Essai sur la femme auteur*, Lyon, PUL, 2015.

PLANTÉ Christine, « La place des femmes dans l'histoire littéraire : annexe ou point de départ d'une relecture critique ? », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, Paris, PUF, 103^e Année, No. 3 (Juil. - Sep. 2003), pp.655-668, URL: <https://www.jstor.org/stable/40534996>

PRASSOLOFF Annie, « Le statut juridique de la femme auteur », *Romantisme* [en ligne], 1992, n°77, « Les femmes et le bonheur d'écrire », https://www.persee.fr/doc/roman_0048-8593_1992_num_22_77_6047.

REID Martine, *Des femmes en littérature*, Paris, Belin, coll. L'extrême contemporain, 2010.

SLAMA Béatrice, « Un chantier est ouvert... Notes sur un inventaire des textes de femmes au XIX^e siècle », *Romantisme* [en ligne], 1992, n°77, « Les femmes et le bonheur d'écrire », pp.87-94, URL : https://www.persee.fr/doc/roman_0048-8593_1992_num_22_77_6057.

WOOLF Virginia, *Une chambre à soi*, Paris, Poche, coll. 10-18, 1996.

6. Ressources internet

<http://crlv.org/> : centre de recherche sur la littérature des voyages.

<https://www.mnemosyne.asso.fr/mnemosyne/genre-et-histoire/> : association pour le développement de l'histoire des femmes et du genre.

<https://www.cairn.info/revue-clio-femmes-genre-histoire.htm> : revue Histoire, femmes et sociétés.

<https://fht.hypotheses.org/voyageuses/> : carnet de recherche du groupe *Femmes et histoire* de l'IHMC.

<https://leromandesvoyageuses.fr/v2/> : site de Françoise Lapeyre, docteur en linguistique, qui présente ses recherches sur les écrits des voyageuses françaises du XIX^e siècle.

<http://christelmouchard.blogspot.com/> : blog littéraire *L'aventure au féminin*.

<https://socgeo.com/> : site de la Société française de géographie.

https://www.univ-reunion.fr/fileadmin/Fichiers/UNT/UOH/idc/co/IDC_web.html : module de formation « Introduction aux discours coloniaux », Université de la Réunion, Université ouverte des humanités.

Annexes

- I. Tableau de recensement initial : récits de voyage féminins rédigés en français au XIX^e siècle
- II. Tableau comparatif des autrices
- III. Tableau comparatif des ouvrages
- IV. Itinéraires suivis par les autrices
- V. Relevé des principales occurrences dans les récits
- VI. Les femmes dans les anthologies de voyageurs de la collection Bouquins

I. Tableau de recensement initial : récits de voyage féminins rédigés en français au XIX^e siècle

	NOM	PRENOM	NAISSANCE	TITRES	DESTINATION	NOTES
1	ADAM	Juliette	1836	<i>Impressions françaises en Russie</i>	Russie	
2	AUCLERT	Hubertine	1848	<i>Les femmes arables en Algérie</i>	Algérie	
3	AUDOUARD	Olympe	1830	<i>Les mystères du sérail et les harems turcs, Les mystères de l'Égypte dévoilés, l'Orient et ses peuplades, A travers l'Amérique. Le Far West, Les nuits russes, Voyage au pays des Boyards. Etude sur la Russie.</i>	Orient, Amérique, Russie	Féminisme, liberté
4	AUNET (D')	Léonie	1820	<i>Voyage d'une femme au Spitzberg</i>	Spitzberg	Accompagne son mari peintre puis amante de Victor Hugo
5	BACHELET	Louise	?	<i>Phalanstère au Brésil (1842)</i>	Brésil	
6	BAZELAIRE	Léonie (de)	1847	<i>Chevauchée en Palestine</i>	Moyen Orient	
7	BECK BERNARD	Lina	1822	<i>Le Rio Parana. Cinq années de séjour dans la République argentine</i>	Argentine	
9	BENTZON	Thérèse	1840	<i>Notes de voyage. Les américaines chez elles, Choses et gens d'Amérique, Notes de voyage. Nouvelle France et Nouvelle Angleterre, Femmes d'Amérique, Promenades en Russie</i>	Amérique, Russie	

9	BLOCH	Anna	1856	<i>Au loin. Impressions hindoues</i>	Inde	
10	BONNETAIN	Raymonde	1868	<i>Une française au Soudan. Sur la route de Tombouctou, du Sénégal au Niger</i>	Afrique	
11	BOURBONNAUD	Louise	1846	<i>Les Indes et l'Extrême-Orient, Impressions de voyage d'une Parisienne (1888), Seule à travers 145000 lieues, Les Amériques (1889)</i>	Amérique, Inde, Asie	
12	BOURBOULON	Catherine (de)	1827	<i>L'Asie cavalière, Shanghai</i>	Etats-Unis, Mexique, Chine	Accompagne son mari diplomate
13	CHANTRE	B.	?	<i>A travers l'Arménie russe, En Asie mineure, Sur les routes de Tunisie</i>	Asie, Maghreb	
14	COLET	Louise	1810	<i>Les pays lumineux. Voyage en Orient</i>	Orient	
15	CONTI	Anita	1899	<i>Racleurs d'océan, Géants des mers chaudes</i>	Iles de Bretagne	Première femme océanographe en France, journaliste, photographe, passionnée par l'océan
16	CRISTIANI	Lise	1827	<i>Voyage dans la Sibérie orientale</i>	Russie	
17	DARD	Charlotte-Adélaïde	1798	?		
18	DASH	Comtesse	1804	<i>Journal de voyage d'une Parisienne (1855)</i>		Sous pseudo Marie Giovanni / avec Alexandre Dumas
19	DAVID NÉEL	Alexandra	1868	<i>Récits de voyage, correspondance, Romans, Traductions et articles, Une Parisienne à Lhassa (1927)</i>	Asie, Tibet et Chine	Goût du voyage, indépendance, passion pour le bouddhisme. Part à 43 ans.
20	DELORT	Cornélie	?	<i>Une Française à Jérusalem (1861)</i>	Moyen Orient	

21	DIEULAFOY	Jeanne / Jane	1851	<i>La Perse, la Chaldée et la Susiane, A Suse. Journal des fouilles, Une amazone en Orient, L'Orient sous le voile.</i>	Orient	Voyage avec son mari archéologue
22	DOR	Mme Henri.	?	<i>Souvenirs du congrès d'Alger</i>	Algérie	Avec son mari
23	DURAND DE FONTMAGNE	Marie (Baronne)	?	<i>Un séjour à l'ambassade de France à Constantinople sous le second empire (1902)</i>	Turquie	
24	DURAND-FARDEL	Laure	?	<i>De Marseille à Shanghai et Yedo, récits d'une Parisienne (1879)</i>	Asie	Avec son mari médecin en mission de recherche scientifique
25	DUTERTRE	Anne	?	<i>Voyage de Vermont sur Orne à Constantine sur l'oued Rummel par une femme (1866)</i>	Algérie	
26	EBERAHRDT	Isabelle	1877	<i>Récits de voyage, Souvenirs, Contes, Correspondance</i>	Algérie	Goût de l'aventure, vit en nomade, se convertit à l'Islam et épouse Slimane, un algérien (nationalité française)
27	FELIX-FAURE GOYAU	Lucie	1866	<i>Une excursion en Afrique, Méditerranée. L'Egypte, la Terre Sainte, l'Italie</i>	Maghreb, Moyen Orient	
28	FILLEUL DE PETIGNY	Clara	?	<i>L'Algérie, L'Egypte, La Palestine ou une visite aux lieux saints</i>	Maghreb, Moyen Orient	
29	FREYCINET	Rose (de)	1794	<i>Campagne de l'Uranie, Journal de Mme de Saulces de Freycinet</i>		
30	FUSIL	Louise	1771	<i>L'incendie de Moscou, Souvenirs d'une actrice, J'étais à la Bérézina</i>	Russie	Actrice qui a raconté ses aventures pendant la campagne de Russie
31	GASPARIN	Valérie (comtesse de)	1813	<i>Journal d'un voyage au Levant, A Constantinople</i>	Orient, Turquie	

32	GIRAULT	Augustine	?	<i>Souvenirs d'Algérie, La femme médecin, En Algérie</i>	Algérie	Sous pseudo Anne Gaël
33	GOUSSARD DE MAYOLLE	Jeanne	?	<i>Une Française chez les sauvages (1897)</i>		
34	GRANDFORT	Marie Fontenay (de)	1829	<i>L'autre monde. Lettres sur les Etats-Unis</i>	Etats-Unis	
35	GRANDIN	Marie	?	<i>Impressions d'une Parisienne à Chicago (1894)</i>	Etats-Unis	Institutrice, accompagne son mari sculpteur à l'exposition universelle de Chicago
36	HOMMAIRE DE HELL	Adèle	1819	<i>Rêveries d'un voyageur. Orient, Russie et Moldavie, Voyage dans les steppes de la mer Caspienne, A travers le monde. La vie orientale, la vie créole, De Constantinople à Trieste, Equipée dans les steppes de Russie</i>	Russie, Orient, Antilles, Turquie	
37	JACOLLIOT	Mme	?	<i>Trois mois sur le Gange et le Brahmapoutre (1875)</i>	Inde	Avec son mari diplomate
38	JANSSEN	Mme	1828	<i>Souvenirs d'un voyage aux Nilgherries. Les Todas</i>		
39	JAVOUHEY	Sœur Anne-Marie	1779	<i>Pour Dieu au bout du monde. Lettres choisies</i>		
40	FERTE MEUN	Comtesse (de la)	?	<i>Lettres sur le Bosphore ou relation d'un voyage en différentes parties de l'Orient</i>	Orient	
41	LAGRANGE	Octavie	?	<i>Souvenirs de voyage. Algérie et Tunisie</i>	Maghreb	
42	LEE CHILDE	Blanche	1837	<i>Impressions de voyage. Alexandrie, Le Caire, la Haute Egypte, Un hiver au Caire. Journal de voyage en Egypte, En Tunisie. Souvenirs de voyage (1882-1884)</i>	Egypte, Maghreb	Fille du sculpteur Henri de Triqueti Épouse l'américain Edward Lee Childe neveu du Général Lee

						Correspondance avec Pierre Loti (signait "Oirda" - la rose)
43	LAUBESPIN	Claire de Saint-Mauris-Châtenois, marquise de	?	<i>Esquisses de voyage (1891)</i>		
44	LEMIRE	Fanny	?	<i>Voyage à travers le Binh-Dinh jusqu'aux Moïs de Teh-Lakong (1894)</i>	Asie	
45	LENGLET-DUFRESNOY	Mme	?	<i>Quinze ans au Brésil ou excursions à la diamantine (1861)</i>	Brésil	
46	LE RAY	Mme	?	<i>Voyage aux ruines de Palmyre (1885), Sixième voyage en Orient (1889)</i>	Orient	
47	LOVIOT	Fanny	?	<i>Les pirates chinois. Ma captivité dans les mers de Chine (1860)</i>	Asie	
48	MARQUETTE	Louise	?	<i>A travers la Syrie. Souvenirs de voyage (1892)</i>	Orient	
49	MASSIEU	Isabelle	1844	<i>Une voyageuse française au Ladakh, Comment j'ai parcouru l'Indochine, Népal – Pays himalayens, Le Laos</i>	Asie	
50	MEUNIER	Léonie (Mme Stanislas)	1852	<i>De Saint-Petersbourg à l'Ararat</i>	Russie, Moyen-Orient	A beaucoup écrit, des romans notamment
51	MICHEL	Louise	1830	<i>Mémoires</i>		
52	MORGAN	Mme Jacques (de)	?	<i>Relation sommaire d'un voyage en Perse et dans le Kurdistan</i>	Asie	
53	MOTAIS-AVRIL	Mme	?	<i>Pèlerinage – Jérusalem et ses merveilles (1895)</i>	Moyen Orient	
54	NOIRFONTAINE	Pauline (de)	?	<i>Algérie. Un regard écrit</i>	Algérie	

55	POMMEROL	Mme Jean	1859	<i>Une femme chez les Sahariennes. Entre Laghouat et In-Salah</i>	Maghreb	
56	PUIGAUDEAU	Odette (du)	1894	<i>Pieds nus à travers la Mauritanie, La grande foire aux dattes, La route de l'Ouest, Grandeur des îles</i>	Afrique, Sahara occidental	Goût de l'aventure, anthropologue, refusée par Charcot pour une expédition au Groënland, compagne de Marion Senones, artiste peintre
57	RATAZZI	Marie	1831	<i>Marie-Letizia de Rute. Lettres d'une voyageuse. Vienne, Budapest, Constantinople</i>	Europe centrale, Turquie	
58	RENAN	Henriette	1811	<i>Souvenirs et impressions. Pologne, Rome, Allemagne, voyage en Syrie</i>	Pologne, Europe, Syrie	
59	RONCAYOLO	Mme L.	?	<i>Au Venezuela (1876-1892). Souvenirs</i>	Amérique latine	
60	SAINT-AMANT	Mme Charles (de)	?	<i>Voyage en Californie (1850-1851)</i>	Etats Unis	
61	SAINT-GAUTIER	Sœur Marie	?	<i>Voyage en Colombie de sœur Marie Saint Gautier (1890-1892)</i>	Colombie	
62	TOUSSAINT-SAMSON	Adèle	1820	<i>Une Parisienne au Brésil (1883)</i>	Brésil	Ecrivaine, voyage avec son mari comédien
63	TRISTAN	Flora	1803	<i>Les pérégrinations d'une paria</i>		
64	UJFALVY-BOURDON	Marie (de)	1845	<i>De Paris à Samarkand, le Ferghanah, le Kouldja et la Sibérie occidentale. Impressions de voyage d'une Parisienne (1880) - Voyage d'une Parisienne dans l'Himalaya occidental (1887)</i>	Asie	Accompagne son mari linguiste et anthropologue dans ses recherches, en mission pour l'Etat français
65	VAPEREAU	Marie (voir Charles)	?	<i>De Pékin à Paris. La Corée, l'Amour et la Sibérie</i>	Asie	
66	VARE	M ^{lle} (de)	?	<i>Voyage au Mont Liban (1861)</i>	Moyen Orient	
67	VIGEE-LEBRUN	Elisabeth	1775	<i>Souvenirs de Melle Louise Elisabeth Vigée-Lebrun</i>		

68	VOILQUIN	Suzanne	1801	<i>Souvenirs d'une fille du peuple. La saint-simonienne en Egypte</i>	Egypte	
69	VOISINS D'AMBRE	Anne-Caroline Joséphine Husson (de)	1827	<i>Excursion d'une française dans la régence de Tunis</i>	Tunisie	

II. Tableau comparatif des autrices

NOM	NOM DE NAISSANCE	PRENOM	NAISSANCE	LIEU	DECÈS	LIEU	PROFESSION	ÉPOUX	PROFESSION ÉPOUX	AUTRES OEUVRES
BOURBONNAUD	COSSERON	Louise	1846	Avenières (Mayenne)	1915	Paris	Sans - philanthrope fortunée	Etienne Bourbonnaud	Entrepreneur	<i>Seule à travers 145.000 lieues terrestres, marines et aériennes. Premier voyage : Europe, Espagne, Portugal, Gibraltar, Maroc, Paris, chez l'auteur, 1887 Les Amériques, Amérique du Nord, Antilles, Amérique du Sud, Paris, chez l'auteur, 1889</i>
DURAND - FARDEL	BABILLE	Laure	1817	Châtillon Coligny (Loiret)	1887	Paris	Sans	Maxime Durand-Fardel	Médecin	/
TOUSSAINT - SAMSON	TOUSSAINT	Adèle	1820	Paris	1911	Paris	Ecrivaine	Jules-Antoine Toussaint	Danseur Comédien	Poésies (1843), Essais (1843), Épaves, sourires et larmes (1870), Les Chemins de la vie, études de mœurs (1880 - prix de l'Académie française), Préface des Mémoires de Samson de la Comédie française (1882), La Comtesse Diane (1884), Histoire de Messire Jehan et de Dame Ursule (1894)

III. Tableau comparatif des ouvrages

AUTRICE	TITRE	NB DE PAGES	NB DE CHAPITRES	DATE 1 ^{ère} ÉDITION	EDITEUR	TRADUCTIONS	RÉÉDITIONS	SOURCE CORPUS
BOURBONNAUD Louise	<i>Les Indes et l'Extrême-Orient, Impressions de voyage d'une Parisienne</i>	304	15	1888	Compte d'auteur	/	/	PDF Gallica
DURAND-FARDEL Laure	<i>De Marseille à Shanghai et Yedo, récits d'une Parisienne</i>	428	25	1879	Hachette	/	2 ^e éd° 1881 3 ^e éd° 1887	PDF Gallica
TOUSSAINT-SAMSON Adèle	<i>Une Parisienne au Brésil</i>	234	4	1883	Ollendorf	1891 Anglais 2003 Portugais	/	PDF Gallica

IV. Itinéraires suivis par les autrices

1. Laure Durand-Fardel

Départ de Vichy septembre 1875 - embarquement à Marseille le 26 septembre (l'Hoogly) – escale à Naples (4h) – Côtes d'Italie et de Sicile (Vésuve, détroit de Messine, Stromboli) – côte de Crète – Damiette – escale à Port Saïd (4h) le 2 octobre – Suez – Canal de Suez – Chaîne du Sinaï – mer Rouge – Aden le 3 octobre – escale à Pointe de Galles (Ceylan) le 18 octobre (28h) – escale à Singapour le 25 octobre – escale à Saïgon (Saint Jacques) 24h – Hong Kong le 6 novembre – Canton le 11 novembre - arrivée à Shanghai le 2 décembre - Vie à Shanghai – Japon (départ le 16 février) – Nagasaki – Kobe – Osaka – Simonosaki – Yokohama – Yedo – retour à Nagasaki – Shanghai - Départ pour la France – Arrivée à Marseille.

2. Louise Bourbonnaud

Trieste - Port-Saïd – Suez – Aden – Bombay – Poonah – Tripati – Madras - Pondicherry (avec une excursion à Villenour) - Colombo (excursion à Kandy, à Lavinia et sur l'île de Ceylan) – Singapour - Saïgon (excursion à Cholem, sur l'île des Cocotiers et dans les environs) – Hongkong – Wousoung - Kobe, Yokohama – Tokio – et retour en France – Arrivée à Marseille.

3. Adèle Toussaint-Samson

Départ de Paris – Le Havre (clipper la Normandie) – Rio de Janeiro – Fazenda – Rio – Retour.

V. Relevé des principales occurrences dans les récits

Autrice	Laure DF	Adèle TS	Louise B
Nb de pages	428	234	304
JE	524	309	1034
NOUS	1362	207	298
FRANCE	39	18	53
FRANCAIS	35	19	60
FRANCAISE(S)	18 + 9 = 27	15 + 12 = 27	31 + 11 = 42
Total	101	64	155
PARIS	27	8	36
PARISIENNE(S)	7 + 5 = 12	11	6 + 2 = 8
PARISIEN(S)	5 + 2 = 7	4 + 2 = 6	0 + 4
Total	46	25	48
FEMME	38	43	35
FEMMES	70	27	26
FEMININ(S)	1	0	3
Total	109	70	64
FAMILLE(S)	37 + 5 = 42	8 + 2 = 10	13 + 2 = 15
MARI(S)	20 + 6 = 26	29 + 4 = 33	7
RECIT	7	4	7
RECITS	8	3	0
TOTAL	15	7	7
VOYAGE	46	21	35
VOYAGES	5	2	7
VOYAGEUR(S)	8 + 14 = 22	2 + 2 = 4	10 + 16 = 26
VOYAGEUSE(S)	1	1 + 1 = 2	7
Total	74	29	75
EXOTIQUE	0	0	5
EXOTISME	0	0	1
PITTORESQUE(S)	23	7	5
SAUVAGE(S)	12	8	11
BARBARE(S)	5	2	0
AUTOCHTONE(S)	0	0	1
INDIGENE(S)	3 + 8 = 11	1	8 + 57 = 65
RACE(S)	28	9	9
ESCLAVE(S)	1	7 + 24 = 31	2 + 1 = 3
ESCLAVAGE	0	10	1

VI. Les femmes dans les anthologies de voyageurs de la collection Bouquins

1. Egypte (XIXe – XXe siècle) : 11/63

63 auteurs dont 11 femmes.

Sarah Belzoni (1783-1870) épouse de Giambattista Belzoni, anglaise ou irlandaise d'origine, suit son mari d'abord saltimbanque puis mécanicien et chercheur d'antiquités. Très indépendante, elle voyage seule durant plusieurs semaines.

Louise Colet, née Revoil (1810-1876), originaire de Provence, épouse d'un compositeur dont elle se sépare ensuite. Ambitieuse, elle espère se faire un nom comme femme de Lettres.

Lucie Duff-Gordon (1821-1869), anglaise, part en Egypte pour sa santé déclinante (tuberculeuse) et s'y installe. Regard très bienveillant et ouvert.

Amelia Ann Blanford Edwards (1831-1892), fille d'un banquier, romancière à succès (revers de fortune, elle écrit pour gagner sa vie). Elle voyage et publie plusieurs récits.

Valérie de Gasparin, née Boissier, en Suisse (1813-1894). Voyage avec son époux en Orient.

Marie-Louise Friederike Gustave, dite Ida, Comtesse de Hahn Hahn (1805-1880). Allemande d'origine aristocrate, elle mène une vie peu conventionnelle et écrit, poésie, romans, et un récit de voyage en Orient sous forme de lettres.

Wolfradine Auguste Luise Baronne de Minutoli (1794-1868), allemande épouse d'un militaire, qu'elle accompagne dans l'expédition scientifique qu'il dirige en Egypte.

Ida Pfeiffer (1797-1858) d'une famille autrichienne, grandit à Vienne et part à 45 ans, après avoir élevé ses deux fils, seule pour un voyage en Orient, puis autour du monde, puis à Madagascar.

Sophia Poole (1804-1891), anglaise, sœur d'un orientaliste célèbre, E.W. Lane, épouse du révérend Poole. Elle accompagne son frère lors d'un de ses voyages en Egypte, avec ses deux garçons, et y reste 7 ans. Publie un récit de voyage sous forme de lettres.

Ida Saint Elme (1778-1845) naturalisée française en 1792, célèbre pour avoir publié ses Mémoires (nombreuses relations mises en avant). Elle voyage avec ses amants.

Suzanne Voilquin (1801-1877), née Monnier à Paris, épouse d'un ouvrier dont elle se sépare ensuite. Adeptes de Saint Simon, elle promeut l'émancipation de la femme et écrit / dirige plusieurs journaux et revues féministes (La femme libre, Tribune des femmes, La femme de l'avenir, Affranchissement des femmes). Séjour en Egypte avec les Saint Simoniens au service de Mehmet Ali.

2. Chine (Moyen Age – chute empire chinois) : 11/129

129 auteurs dont 11 femmes.

Isabella Lucy Bird, Mme J.F. Bishop (1832-1904), fille d'un pasteur écossais qui souffre de mille maux avant de partir voyager seule à 40 ans.

Catherine Fanny de Bourboulon, née Mc Leod (1827-1865), écossaise mariée à un diplomate français le suit en poste en Chine. Aurait inspiré J. Verne pour son roman Michel Strogoff

Anna Brassey, née Allnutt (1839-1887) baronne anglaise, un an autour du monde en bateau avec mari et enfants

Sarah Conger née Pike (v.1843 - ?) américaine, épouse un diplomate nommé en Chine

Mme Arnold Foster (fin XIXe...) épouse d'un missionnaire protestant envoyé en Chine

Alicia Little née Bewicke, épouse d'Archibald Little, négociant et voyageur anglais et le suit en Chine.

Anne Noble (XIXe), épouse de Mr Noble, commandant de navire de la Cie des Indes

Ida Laure Pfeiffer née Reyer (1797-1858), voyageuse autrichienne qui part seule faire le tour du monde à 45 ans après une vie ordinaire d'épouse et de mère. Médaillée de la Société de géographie de Paris.

Susie Rijnhart née Carson (1868-1908), missionnaire protestante d'origine canadienne, met sur pied une expédition au Tibet avec son mari hollandais pour répandre l'évangile.

Martha Noyes, épouse Dwight Williams (XIXe) américaine femme d'un fonctionnaire des douanes affecté en Chine.

Isabelle Williamson (XIXe) missionnaire écossaise qui accompagne son mari, le révérend Alexander Williamson, pour un séjour de 45 années.

3. Brésil (XVIe – XXe siècle) : 3/82

82 auteurs dont 3 femmes.

Jane Catulle-Mendès (1867-1955), née Jeanne Primitive Mette, épouse Louis Boussac dont elle a 3 enfants, puis le quitte pour le poète brésilien Catulle-Mendès. Poète, elle collabore à des journaux et écrit quelques romans.

Marie-Thérèse Gadala (1881-1970), française, née Langlet, épouse un fonctionnaire. Infirmière, publie plusieurs recueils de poèmes, voyage beaucoup et publie des récits de voyage.

Adèle Toussaint-Samson (1820-1911), fille de Samson (comédie française), elle part avec son mari faire fortune au Brésil, sans doute avant 1870. Elle publie des recueils de poèmes et un récit de voyage une dizaine d'années après son retour.

NB : Victor Hugo a publié dans le Rappel en 1884 « L'abolition de l'esclavage au Brésil »

4. Russie (XVIIIe – XIXe siècle) : 4/44

44 auteurs dont 4 femmes.

Olympe Audouard (1830-1890), écrivaine et voyageuse (Russie, Orient, Egypte...) Engagement féministe soutenu par Alexandre Dumas, qui l'entraîne dans une querelle avec Barbey d'Aurevilly sur les Bas Bleus.

Adèle Hommaire de Hell (1817-1870 ?) voyage avec son mari Xavier pour des missions scientifiques et industrielles. Ils écrivent ensemble le récit de leurs voyages.

Germaine de Staël (1766-1817), fille de Necker, part en exil plusieurs fois pour fuir la Terreur, puis Napoléon (Suisse, Italie, Allemagne, Russie, Suède).

Elisabeth Louise Vigée Lebrun (1755-1842), fille de peintres parisiens, épouse un marchand de tableaux, elle devient portraitiste et confidente de Marie-Antoinette. Fuit la Terreur et part en Russie en passant par l'Allemagne.

5. Algérie (1830-1930) : 4/26

26 auteurs cités dont 4 femmes.

Ida Saint Elme (1778-1845)

Isabelle Eberhardt (1877-1904), épouse Slimène Ehnni, algérien, et se convertit à l'islam. Gagne sa vie en écrivant dans les journaux.

Marie-Anne de Bovet (1860-1935), marquise de Bois Hébert, fut une femme de lettres à la mode à la fin du XIXe.

Odette Keun (1892-1978), hollandaise d'origine, voyage dans les Aurès. Écrit récits de voyage et romans, notamment *Une femme moderne* (1921).

6. Asie centrale et Tibet (du Moyen Âge à la première moitié du XXe siècle) : 7/66

66 auteurs dont 7 femmes.

Ella Maillart (1932-1935)

Mildred Cable (1878-1952) et Francesca French (1871-1960)

Anne Philippe (1948)

Lady Macartney (1898-1918)

Catherine de Bourboulon (1862)

Susie Carson Rijnhart (1898)

Alexandra David-Néel (1918-1919)

7. **Orient (XIXe siècle) : 2/39**

39 auteurs dont 2 femmes.

Comtesse de Gasparin (1813-1894) née Valérie Boissier. Protestante libérale, elle part en voyage en Orient avec son époux et rédige la relation de leur périple.

Adèle Hommaire de Hell (citée par le biais de son époux Xavier) qui a rédigé le récit de leur voyage en Turquie.

8. **Inde (1750-1820) : 0/51**

51 auteurs, aucune femme.

9. **Polynésie (XVIe – XXe siècle) : 1/53**

53 auteurs dont 1 femme.

Marie Giovanni, alias Comtesse Dash, écrit par Alexandre Dumas. D'abord publié en feuilleton, dans le *Siècle*, du 31 mars au 23 novembre 1855, le texte sera l'objet de nombreuses rééditions et de traductions, à NY et à Londres.

10. **Espagne (16e – 19e) : 6/88**

88 auteurs dont 6 femmes.

Duchesse d'Abrantès, née Laure Saint-Martin Permont (1784-1838) épouse un aide de camp de Bonaparte avec qui elle voyage en Espagne

Comtesse d'Aulnoy (1650-1705), née Marie-Catherine Le Jumel de Barneville, connue pour ses contes, a eu une vie assez romanesque et a bcp voyagé en Europe.

J.E. Brinckmann née Dupont Delporte (née après 1808 - ?) – Promenades en Espagne pendant les années 1849 et 1850.

Comtesse de Gasparin, née Valérie Boissier (1813-1894), suisse, voyage et écrit beaucoup en Europe et en Orient

Melle de Pons (aucune info) aristocrate fuyant la révolution avec sa mère en 1789.

Aurore Dupin, baronne Dudevant, dite George Sand (1804-1876), passe un hiver à Majorque avec Chopin.

Illustrations



Adèle Toussaint-Samson



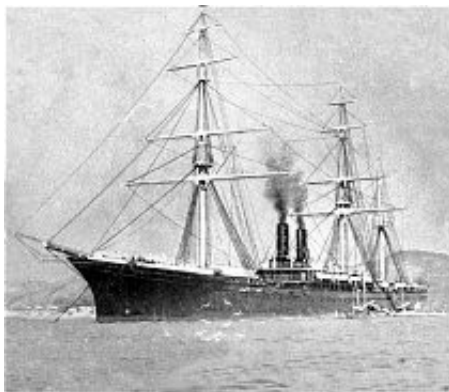
Le docteur Durand-Fardel



Buste de Joseph Samson



Marseille Quai de la Joliette fin XIX^e



Paquebot l'Hoogly



Louise Bourbonnaud



UNIVERSITÉ DE NANTES